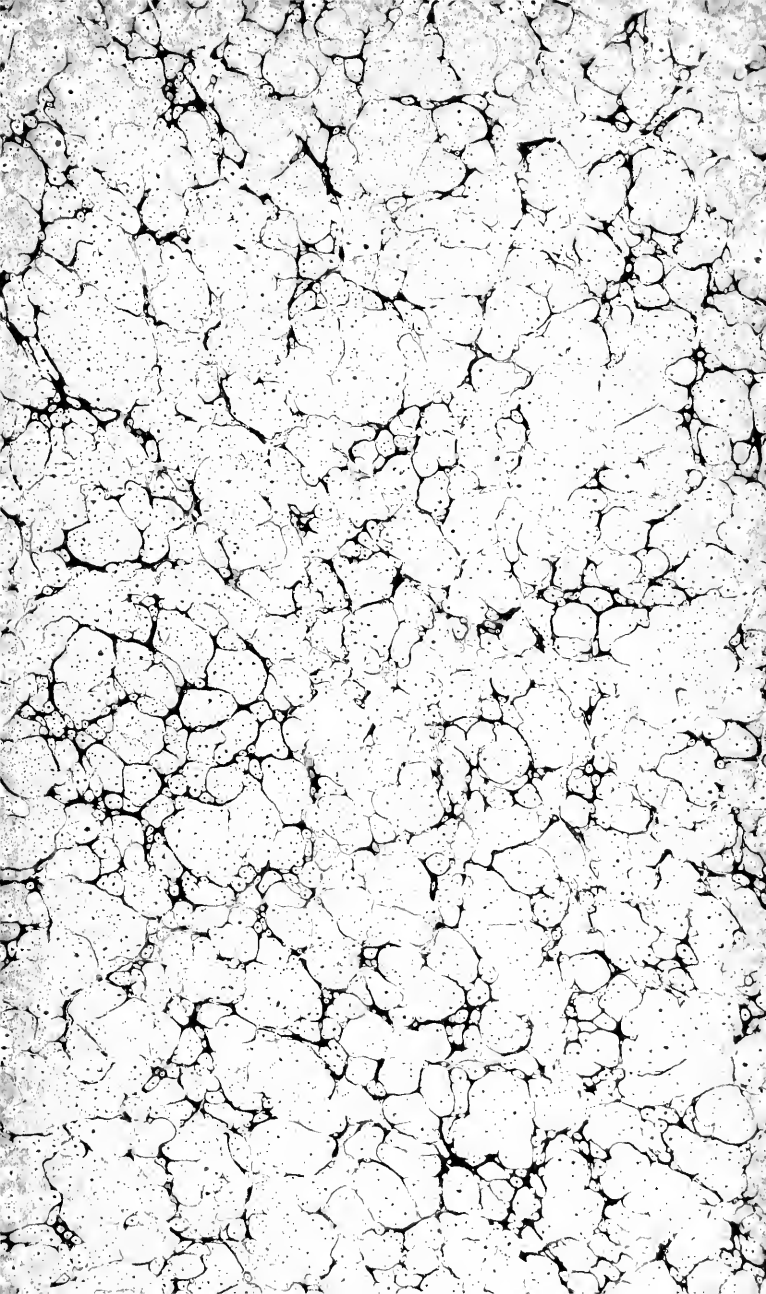


EX LIBRIS

ED. BONNET, D. M. P.







5.11.2017

1. 10. 2017

2. 10. 2017

3. 10. 2017 ✓  
4. 10. 2017 ✓  
5. 10. 2017 ✓

§ 941. B1.

# RELATION

DE LA

PREMIÈRE FÊTE CHAMPÊTRE,

CÉLÉBRÉE

PAR LA SOCIÉTÉ LINNÉENNE DE PARIS.



# RELATION

DE LA

PREMIÈRE FÊTE CHAMPÊTRE ,

CÉLÉBRÉE

PAR LA SOCIÉTÉ LINNÉENNE DE PARIS,

le 24 mai 1822,

JOUR ANNIVERSAIRE DE LA NAISSANCE DE LINNÉ.

PAR ARSENNE THIÉBAUT-DE-BERNEAUD.

Secrétaire - perpétuel, Membre et Correspondant de plusieurs  
Sociétés savantes nationales et étrangères.



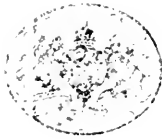
PARIS,

D'HAUTEL, IMPRIMEUR DE LA SOCIÉTÉ LINNÉENNE.

RUE DE LA HARPE, N°. 80.

---

1822.



---

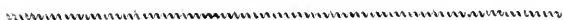
Quel nom mieux que le tien a jamais mérité  
D'obtenir, ô Linné, cette immortalité !  
Tu vins, l'ordre parut. Une vive lumière  
Rejaillit tout-à-coup sur la nature entière.  
Le lit sombre et profond des divers minéraux,  
L'habile enfant de l'air et l'habitant des eaux,  
Les plantes que Zéphir au printems fait renaitre,  
Tu vis, tu connus tout, et tu fis tout connaître.

(CASTEL, *les Plantes*, II<sup>e</sup>. chant.)

---

# SOCIÉTÉ LINNÉENNE

DE PARIS.



## RELATION

DE LA PREMIÈRE FÊTE CHAMPÊTRE

CÉLÉBRÉE LE 24 DE MAI 1822.



LE 24 de mai 1822, les Membres résidans, Honoraires et Auditeurs de la Société Linnéenne de Paris, ainsi que les dames Associées-libres, et plusieurs Correspondans nationaux et étrangers, se sont réunis dans les bois de Meudon pour y célébrer, par une fête champêtre, l'anniversaire de la naissance de LINNÉ.

Au moment où ils arrivèrent dans cette forêt, l'une des plus agréables des environs de Paris, et en même temps l'une des plus riches en plantes printanières, le soleil dorait les coteaux voisins de ses rayons naissans ; les feuilles des arbres et les fleurs qui brillent sur leurs tiges élevées, et celles qui diaprent les frais gazons étendus à leurs pieds s'épanouissaient et reflétaient les mille couleurs des diamans échappés aux mains de l'Aurore ; les insectes quittaient leurs cellules ; le

papillon sillonnait les plaines embaumées de l'air que les oiseaux remplissaient de leurs chansons harmonieuses. Ce doux accord de la nature entière était le prélude d'une journée heureuse, et favorisait le projet conçu par la reconnaissance d'offrir un juste hommage à la mémoire du plus grand naturaliste des âges modernes.

Un repas frugal, préparé dans la partie de la forêt appelée *le Bois de Fleury*, décida de la gaité franche qui devait présider à toute la journée. Bientôt après, le botaniste et l'entomologiste s'enfoncèrent dans la forêt, en parcoururent les détours pour y satisfaire leurs recherches curieuses. Pendant ce temps, les dames tressaient des guirlandes, préparaient des couronnes où l'or de la primevère et du genêt le disputait à la blancheur éclatante du muguet et des narcisses; où l'humble violette, l'anémone aux pétales légèrement rosés, le bluet ami des moissons, la digitale pourprée, mariaient ensemble leurs aimables couleurs. Elles vinrent en orner un cippe, surmonté du buste de LIXNÉ, qui s'élevait sous un dôme de tilleuls près d'une fontaine, dont le doux bruit se mêlait aux chants mélancoliques du rossignol, au gai ramage du rouge-gorge et de la fauvette.

A un signal donné, toute la compagnie se rassembla près de *la Fontaine de Trivaux*; chacun s'empressa de montrer les récoltes qu'il avait faites.



MM. LÉMAN et DELAVAUx dressèrent la liste des plantes, parmi lesquelles on distingua surtout : 1° trois espèces de roses assez rares aux environs de Paris, la *Rosa tomentosa*, de SMITH (*Flor. Brit.* n° 559.), la *Rosa leucantha* de LOISELEUR (*Notice* p. 82.) et la *Rosa andegavensis sempervirens* de RAU (*Enum.* p. 120); 2° le *Dianthus barbatus* aux tiges nombreuses terminées par des fleurs petites d'un très-beau rouge; 3° et la famille des orchidées qui abonde aux bois de Meudon.

Dans le nombre des insectes, M. le professeur DESMARETS a fait remarquer plus particulièrement le *Dytiscus fenestratus*, le *Clytra bipunctata*, le *Cicrabus brevicollis* et l'espèce de blatte qui pullule dans les cases des Lapons, où elle ronge les poissons qu'ils conservent desséchés.

Ici, le botaniste ingénieux qui sut unir les deux systèmes de TOURNEFORT et de LINNÉ, et n'en faire qu'un seul sous le nom de *Système floral*, apprenait à de jeunes adeptes à bien connaître la belle famille des composées, et fixait leurs yeux sur les fleurs bizarres des ophrys. Là, l'entomologiste profond leur révélait la retraite des insectes, en leur montrant la nature du sol et le genre des plantes qui le couvrent; plus loin, le médecin leur indiquait comment les propriétés de ces mêmes végétaux sont calculées avec les maladies inhérentes aux pays qu'elles habitent. De toutes parts

L'instruction se faisait jour ; de toutes parts il se faisait un échange réciproque de lumières et de cette rare cordialité qui rend croyables les mœurs des premiers âges.

A midi plein , le soleil atteignant l'heure à laquelle LINNÉ prit naissance le 24 mai 1707 ; le thermomètre marquant 18° 75 centigrades ; le baromètre 756,86 métriques, et l'hygromètre 70°, tous les Membres de la Société , décorés d'une branche de la *Linnea borealis* , se rendirent à la *Fontaine des Lynx*. Dans ce moment , leurs épouses et leurs filles , arrivées de la capitale , vinrent se joindre à eux , et tous apportèrent leur tribu sur l'autel dressé par la reconnaissance au génie des sciences naturelles. Quel tableau pour un peintre ! quel sujet d'émotion pour un cœur sensible ! Des femmes respectables , l'ornement de la société , les modèles des vertus domestiques qu'elles pratiquent par inspiration ; de jeunes beautés , dont le front virginal s'embellit de tout ce que la pudeur et la modestie ajoutent aux traits de la jeunesse ; des savans que leurs qualités personnelles , leur âge et leurs services rendent l'orgueil de la patrie , formèrent à l'envi des groupes charmans sous les larges tilleuls qui couronnaient le buste de LINNÉ , tout entouré de ces mêmes fleurs , qu'il prit autrefois plaisir à recueillir dans cette même forêt.

Alors une voix se fit entendre ; c'est celle du Président. « L'horloge de Flore marque l'heure du travail , dit-il , que chacun prenne place ; la séance est ouverte. » Le silence règne.

M. DE LACÉPÈDE devait prononcer l'éloge de LINNÉ ; le temps et sa santé ne lui ayant pas permis de s'en occuper, la bonne amitié s'est, par une inspiration secrète, chargée de le remplacer. Heureuse rencontre de deux cœurs tendrement unis !

Le savant auteur de la *Flore de Lot et Garonne*, M. DE SAINT-AMANS, écrivit cet éloge sous le voile d'une allégorie touchante ; il rappelle et la vie et les travaux du philosophe suédois ; il peint son âme toute entière, ses efforts de tous les instans pour accomplir l'œuvre de son génie ; il le montre débrouillant le chaos de la science, la plaçant dans la voie de l'ordre, lui ouvrant une carrière nouvelle, et la faisant cultiver avec une ardeur jusqu'alors inconnue. Dans l'hommage qu'il rend à LINNÉ, M. DE SAINT-AMANS, par une fiction heureuse, place l'éloge du grand homme dans la bouche de HALLER, dont les Alpes rappelleront longtemps et les vertus et les vastes connaissances. Ce morceau, sorti d'un cœur profondément ému, et qui rappelle la forme dramatique du bel éloge de MARC-AURÈLE, a été entendu avec la plus vive émotion.

M. THIÉBAUT DE BERNEAUD, Secrétaire-perpétuel, rendit ensuite compte des progrès de la Société Linnéenne, et traita du but scientifique et moral de son institution.

Tout à coup l'ordre des lectures est interrompu ; la forêt s'obscurcit ; des nuages partis du nord-est sont poussés sur elle ; les oiseaux ne chantent plus ; les corolles brillantes des fleurs se referment ; des colonnes de feu se font jour à travers les voûtes des arbres, elles se prolongent sous mille formes diverses, la foudre gronde et remplit les échos du vallon. Ce spectacle, qui d'ordinaire frappe les sens d'une certaine terreur, agite l'imagination et redouble les pulsations du cœur, ne fit qu'une légère impression ; la reconnaissance semblait en défendre l'âme même des personnes du sexe le plus faible : la scène n'en fut que plus majestueuse. Le désir de remplir la tâche que le sentiment avait imposée, n'en parut que plus vif. Le premier moment de surprise passé. l'on reprit l'ordre des lectures.

On entendit successivement M. LEFEBURE, premier Vice-président, et Madame AMABLE-TASTU, l'une des dames Associées-libres. Le premier peignit J. J. ROUSSEAU, charmant ses loisirs et ses infortunes par l'étude des fleurs, écrivant ses Lettres sur la Botanique, et recevant avec transport le système linnéen, ce système admirable qui

vivifiait à ses yeux chaque plante, qui donnait un sentiment à tout ce qu'il touchait, et qui lui faisait retrouver les amis que ses rares talens lui avaient aliénés.

La seconde, transportant son auditoire au milieu de la nuit, et portant ses regards sur la voûte éthérée, s'adresse à l'étoile de la lyre, et dans ses poétiques transports, elle appelle sur la France les nouvelles faveurs du dieu des vers. Ses vœux, n'en doutons pas, ses vœux seront exaucés : Apollon ne peut rien refuser à la Muse qu'il inspire.

Cependant l'orage accumulé sur la forêt se résout en torrens de pluie ; il faut fuir. On se rend à *Fleury*, village le plus voisin, et là, dans l'habitation de M. REDOUTÉ, l'un des membres de la Société, l'on trouve un refuge délicieux. Le désordre aimable qui suivit cette scène bruyante, a imprimé un caractère nouveau, un caractère tout particulier à la fête ; et, tandis que la pluie rafraichissait le sein de la terre embrasé par les fortes chaleurs des jours précédens, on parcourut les serres où le peintre habile des fleurs a rassemblé toutes les plantes les plus belles et les plus riches des deux hémisphères.

Le soleil ayant repris son empire, on a visité les superbes jardins qui entourent l'agréable retraite de M. REDOUTÉ. Là, les roses de tous les

climats et de toutes les couleurs s'élèvent auprès de magnifiques tiges de *Rhododendrum maximum*, et de *Azalca viscosa* et *pontica*; la *Spiræa sorbifolia*, qui flatte autant par son feuillage que par ses grappes nombreuses et élégantes de jolies fleurs blanches, donne plus d'éclat encore au *Kalmia latifolia* chargé de feuilles d'un beau vert luisant et de superbes bouquets rouges; plus loin, le *Quercus agylops*, originaire de l'île de Candie, semble braver la vigueur des chênes antiques propriétaires de la forêt voisine, etc. etc.

M. DESHAYES offrit alors aux dames Associées-libres quatre éventails botaniques qu'il a dressés d'après le *Système floral*. « L'auteur de ce système, leur dit-il, n'a pas travaillé seulement pour les savans (il s'est encore occupé de vous, Mesdames; aussi par reconnaissance autant que par le besoin de vous plaire, les zéphirs ont-ils été jaloux de vous porter les hommages de l'amant de Flore et le fruit de ses doctes veilles. »

M. LACHEVARDIÈRE, correspondant, a peint ensuite les derniers instans du célèbre navigateur LA PÉROUSE.

Enfin, avant de clore la séance, le Président a remis à chacun des membres présens, comme un souvenir de la mémorable journée du 24 mai 1822, un exemplaire lithographié de la lettre de

LINNÉ à GOUAN , dont M. AMOREUX , membre honoraire à Montpellier , a fait don à la Société Linnéenne (1).

A cinq heures , on s'est réuni en banquet champêtre autour d'une table disposée en fer à cheval. Les dames occupaient le centre. Le salon était orné de vases et de tableaux des plus jolies fleurs, de paysages représentant les sites pittoresques de la Grèce et de l'Italie, et du buste de LINNÉ, ceint d'une couronne d'immortelles.

A deux reprises différentes , le repas a été interrompu par des lectures. La première fois, M. JACQUES ARAGO raconta plusieurs circonstances de sa promenade autour du Monde , à bord de la corvette l'*Uranie*, qui fit naufrage le 15 février 1820 dans la baie Française, sur une terre déserte des îles Malouines, après un voyage de plus de trois années. L'intérêt qu'excita cette narration, écrite avec feu et en présence des événemens , ne peut se comparer qu'au zèle et au courage du naturaliste-navigateur.

La seconde lecture a été faite par M. DESHAYES,

(1) Chaque exemplaire porte le nom de la personne à laquelle il est destiné, le *donat* et le sceau de la Société Linnéenne, ainsi que la date du 24 mai 1822 et la signature du Secrétaire perpétuel.

correspondant. Il avait choisi pour texte les métamorphoses des plantes et des animaux.

Le repas a ensuite été agréablement terminé par des couplets impromptus chantés par M. VOÏART, et qui ont été répétés par les joyeux convives.

De là on est rentré dans la forêt, et des danses ont rempli cette belle journée, où la gravité scientifique s'est mise, sans déchoir aucunement, à l'unisson de l'aimable gaité des dames accourues à cette fête vraiment pastorale. Que des rigoristes insensibles osent blâmer ces heureux élans, nous les plaidrons. Les sciences ont été créées pour civiliser les hommes, pour embellir la vie, et non pour en faire le tourment.

A neuf heures, le Président ayant déclaré la fête terminée, le Secrétaire perpétuel a donné lecture du procès-verbal qui a été approuvé et signé.

Aux bois de Meudon, les jour, mois et an que dessus. Signé à la minute, B. G. E. L. comte de Lacépède, *Président*; Lefébure et Desfontaines, *Vice-présidens*; Thiébaud de Berneaud, *Secrétaire-perpétuel*; J. P. Lamouroux, *Archiviste*; Voïart, *Trésorier*; Perrottet, Maujean et Varaigne, *Maîtres des cérémonies*; Leforestier, Bory-Saint-Vincent, Paulin, Troncénin, Beudant, J. E. Gay, Gautier, Thory, Léman, Maygrier, Prévost, Warden, Desmarests, Noyer, *Membres résidans*; De Bournon, Chabrol de Volvic, Cuvier, Delessert, Deleuze,



Devèze, Geoffroy-Saint-Hilaire, Gillet de Laumont, De Humboldt, Jomard, Laubert, Michaux, Miot de Melito, Persoon, Silvestre, Thoüin, Vieillot, Walckenaer, Brochant de Villiers, *Membres honoraires*; Pouplin, Redouté, Reynier, Cl. Gay, J. Arago, J. J. Dupuy; Rio, Devilliers, Due, Lioult, Landreau, Maurel, E. Lebon, Buvau, Tastu, *Auditeurs*; Elise Voïart, Amable Tastu, Joséphine Redouté, Antoinette Legroing-la-Maison-Neuve, Ernestine Panckoucke, Uranie Thiébaud de Berneaud, *Associées-libres*; Schramm, Pujade, Lachevardière, Deshayes, Beaunier, Delavaux, Massias, Bertrand-Geslin, Poiteau, *Correspondans nationaux*; Bowdich, Durand, Maraschini et Zea, *correspondans étrangers*.

Pour copie conforme :

Le Président,	Le Secrétaire-perpétuel,
B. G. E. L. comte	THIÉBAUD DE BERNEAUD.
DE LACÉPÈDE.	

---

ÉLOGE DE LINNÉ,

PAR

M. DE SAINT-AMANS, *Associé-Correspondant.*

---

LE soleil parcourant sa carrière a ramené l'été dans nos climats. Déjà ses regards vivifiants mûrissent les moissons qui décorent la plaine ; déjà les torrens déchaînés annoncent la fonte des neiges ; ils se précipitent du haut des Alpes ; ils grossissent de leurs ondes écumantes le fleuve qui va se perdre au sein des mers. Les Alpes, ces montagnes qui s'élancent jusqu'aux nues, dévoilent enfin leurs pittoresques beautés ; leur déclivité se couvre de verdure ; des milliers de fleurs brillantes y parfument les airs, et la nature à la fois riante et sublime, y sollicite le philosophe à l'interroger sur le trône de sa puissance et de sa gloire. C'est ici, c'est sur ces monts dominateurs de l'Europe, qu'un savant, formé par le grand LINNÉ, conduit aujourd'hui la foule de ses élèves.

« Venez, leur dit-il, récompensant votre zèle et vos progrès, j'oserai m'acquitter en ces lieux de tout ce que la reconnaissance et l'admiration doivent d'hommages au génie le plus transcendant, au philosophe le plus modeste. » O LINNÉ !

quel théâtre pour célébrer tes louanges ! Le maître, environné de ses disciples, est assis sur le penchant d'une des plus hautes montagnes du globe. Au-dessus de leur tête l'hiver siège encore avec les frimas et la neige éblouissante ; sous leurs pieds l'ardent été dessèche au loin la plaine ; les ruisseaux sont taris, la nature expire dans des torrens de lumière et de feu. Autour d'eux règne le doux printemps ; l'érable et le tilleul leur donnent un asile sous le nouveau feuillage qui les décore ; des fleurs odoriférantes émaillent le gazon naissant ; des cascades azurées se déploient sur les rochers qui répètent leur murmure. Ici, des vallées riantes qu'animent le travail et l'industrie, s'offrent à travers de ténébreuses et solitaires forêts ; là, de verdoyans bocages, des champs cultivés, contrastent avec d'horribles déserts, d'affreux précipices. Plus loin, le majestueux Gothard couronne la scène : à ses côtés, de longues files de montagnes, couvertes, comme lui, d'une neige éternelle, se prolongent à perte de vue, et se confondent avec les cieux.

Tel au milieu des saisons s'élève le théâtre où le Botaniste des Alpes, s'étant un peu recueilli dans le silence, s'abandonne à l'impulsion de son cœur, et satisfait par ces mots l'empressement de ses disciples :

« O LINNÉ ! s'écrie-t-il, daigne accueillir du

« fond de la tombe l'essai que je consacre à ta  
 « mémoire ; puissent les accens de mon admira-  
 « tion , confondus avec ceux de tout l'univers ,  
 « aller du midi de l'Europe jusqu'aux rivages de  
 « la Suède ! puissent-ils un jour frapper les échos  
 « que tu fis retentir de tes leçons sublimes ! Om-  
 « bre à jamais illustre , s'il ne suffit pas d'être  
 « embrasé du zèle le plus ardent pour louer le  
 « génie , et pour remporter ses couronnes , dai-  
 « gne agréer du moins que je hasarde dans la  
 « carrière mes pas incertains , et ne rejette pas  
 « des efforts tentés par l'ambition de répandre ta  
 « gloire. Loin d'ici , âmes inertes et passives , es-  
 « prits didactiques et glacés , qui , calculant les  
 « expressions de notre hommage , pourraient blâ-  
 « mer l'enthousiasme que nous inspirent et le  
 « lieu de la scène et son peintre immortel. Na-  
 « ture ! LINNÉ ! Celui qui prononcerait vos noms  
 « réunis sur le sommet des Alpes , sans éprouver  
 « un saint transport , est indigne de vous con-  
 « naître et de chanter vos louanges. C'est à vous ,  
 « mortels sensibles , qui partagez aujourd'hui l'é-  
 « motion de mon cœur , vous qui tressaillez au  
 « nom de LINNÉ , répété dans ces montagnes pri-  
 « mitives ; c'est à vous , jeunes admirateurs de ce  
 « grand homme , qu'il appartient d'entendre cé-  
 « lébrer son éloge à la face de la nature dont il  
 « fut l'interprète , et sous le regard immédiat

« de l'Éternel qu'il adora toujours dans ses ou-  
« vrages.

« Né dans le sein d'une religion éclairée qui n'ef-  
« face pas ses ministres du rang des citoyens , il  
« tint le jour d'un père qui , dévoué aux autels ,  
« exerçait les fonctions sacrées de pasteur dans un  
« village de la Smolande. Ce fut dans ce mois gra-  
« cieux , où la terre souriant aux regards de l'astre  
« qui l'embellit , s'orne de tous ses traits , à cette  
« époque où tout se renouvelle et se reproduit , que  
« les yeux du jeune LINNÉ s'ouvrirent à la lumière.  
« Ainsi la nature , dont il allait être l'amant et le  
« peintre sublime , le séduisait dès le berceau ; ainsi  
« se parant de tous ses charmes , elle le recevait aux  
« portes de la vie , elle le faisait naître au milieu  
« des fleurs dont il devait dévoiler les mystères avec  
« tant de génie et de sagacité.

« Je ne m'arrêterai pas long-temps sur la pre-  
« mière éducation de ce philosophe. Elle fut l'ou-  
« vrage d'un père tendre qui , mêlant à ses leçons  
« la culture des plantes , qu'il aimait , secondait  
« dans l'âme de son fils , et sans le savoir , le vœu  
« de la nature. Doué par elle d'une pénétration ac-  
« tive et d'une maturité précoce , LINNÉ , dès ses  
« plus jeunes années , peu sensible aux amusemens  
« de son âge , indifférent pour toute autre étude  
« que celles des plantes , trouvait déjà son unique  
« plaisir dans l'herborisation savante et tranquille.

« Heureusement la tendresse des parens de LINNÉ  
 « les éclaira sur sa vocation : ils le chérissaient pour  
 « lui-même ; ils cédèrent à l'impulsion qui l'entraî-  
 « nait hors des routes d'une éducation commune.  
 « Non moins heureusement l'illustre STOBÉ reçut  
 « de leurs mains ce gage précieux, et dirigea dans  
 « la carrière des sciences , celui dont tous les na-  
 « turalistes du Nord devaient s'honorer un jour  
 « d'être les disciples.

« Cependant le génie n'attend point , comme les  
 « talens vulgaires , qu'on lui communique l'ins-  
 « truction : il s'élançe et ravit les vérités qu'il eût  
 « obtenues trop tard d'un enseignement méthodi-  
 « que ; il vole et se précipite lui-même au-devant  
 « du savoir. Quelque satisfaisantes que fussent les  
 « leçons de STOBÉ , pour tout autre que pour son  
 « élève , elles ne pouvaient suffire à LINNÉ. Cette  
 « faculté , qui rend susceptible de se livrer long-  
 « temps à des occupations assidues, et qu'il possé-  
 « dait au suprême degré , lui faisait trouver les  
 « journées trop rapides pour acquérir les lumières  
 « dont sa jeunesse était altérée. Jamais fatigué des  
 « travaux de la veille, toujours il anticipait sur  
 « ceux du lendemain ; presque toujours adroite-  
 « ment dérobées , les heures du sommeil s'écou-  
 « laient pour lui dans les charmes de l'étude ou de  
 « la réflexion. Surpris enfin au milieu de la nuit ,  
 « trouvé par son maître , lisant les ouvrages de

« TOURNEFORT et de CÉSALPIN , qu'il s'était secrè-  
 « tement procurés , il reçoit la récompense due  
 « à son zèle. Le maître , qui soupçonnait un  
 « autre motif à ses veilles , transporté de surprise  
 « et d'admiration , embrasse son élève , lui remet  
 « les clefs de sa bibliothèque , et le fait dépositaire  
 « des richesses de son cabinet. Dès-lors ,  
 « l'impatient LINNÉ s'abandonne sans crainte à  
 « l'impulsion de son génie. Il s'applique à l'his-  
 « toire des animaux , sans négliger celle des mi-  
 « néraux et des plantes ; il forme à la fois des col-  
 « lections de reptiles , de poissons , de végétaux et  
 « de fossiles.

« Arrêté dès son entrée dans la carrière , piqué  
 « par ce dangereux insecte qui mérita le nom de  
 « *furie infernale* (1) , les horribles douleurs qu'il  
 « éprouve , le danger qui menace ses jours , loin  
 « de ralentir son infatigable activité , ne font  
 « qu'accroître et redoubler son zèle ; il se livre  
 « avec une nouvelle ardeur à la recherche des  
 « nombreuses classes de ces sortes d'animaux qui  
 « jusqu'alors n'avaient point été décrites. Mais les  
 « fleurs , ces gages éclatans de l'allégresse de la  
 « nature , avaient fixé ses premiers regards. Il y  
 « revient sans cesse par un mouvement de prédi-  
 « lection qui ne sort jamais du fond de son cœur.  
 « Il étudie leur structure , leur développement ,

(1) Voyez le *Systema naturæ* , § 1525.

« leurs différentes parties , avec une attention  
 « scrupuleuse , une incroyable assiduité : bientôt  
 « il soupçonne leurs mystères. Comme philosophe  
 « sensible , son âme s'épanouit , son imagination  
 « s'exalte ; il contemple dans les fleurs l'innocence  
 « de l'amour , la pureté de la jouissance  
 « couronnées par le bonheur et la paix. Comme  
 « naturaliste éclairé , il y voit une solution déci-  
 « sive et tranchante de la question qui divisait  
 « alors les savans de l'Europe sur le sexe des plantes.  
 « On ne rendrait pas justice au génie de LINNÉ ,  
 « si l'on pouvait douter que , convaincu de l'ana-  
 « logie qui règne entre la génération animale et  
 « végétale , il ne prévît pas aussitôt la grande ré-  
 « volution qu'allait subir la botanique , et ne  
 « forma point le hardi dessein de l'opérer un  
 « jour. Sans doute , son extrême sagacité lui dé-  
 « voila d'abord toutes les conséquences de sa dé-  
 « couverte , et son amour pour la gloire lui pré-  
 « senta tout l'avantage qu'il devait en retirer ;  
 « mais il ne suffit pas au génie d'avoir des vues  
 « lumineuses , de concevoir des idées vastes et  
 « fécondes , il lui faut du temps , des ressources  
 « de toute espèce pour réaliser ses projets , pour  
 « les amener à une heureuse exécution. Déjà  
 « LINNÉ profondément pénétré de ce principe ,  
 « comptait à peine quatre lustres révolus , que  
 « dévoré du désir d'acquérir de nouvelles connais-



« sances , empressé d'épurer ses idées au creuset  
 « d'un examen étranger ; que brûlant de les sou-  
 « mettre au choc de la contradiction , deman-  
 « dant partout des rivaux et des maîtres , il se  
 « rendit à Upsal , et trouva ce qu'il cherchait au  
 « sein d'une université fameuse.

« Ici commence , ô mes amis , la carrière de  
 « LINNÉ. A peine s'est-il montré au monde litté-  
 « raire , à peine a-t-il paru dans l'université d'Up-  
 « sal , qu'il obtient les distinctions les plus flat-  
 « teuses , et tous les suffrages qu'il mérite. Déjà  
 « l'aménité de son caractère , la pénétration , la  
 « justesse de son esprit , ont charmé CELSIUS ; et  
 « ce savant emploie le crédit que lui donnent ses  
 « rares connaissances pour procurer au jeune  
 « philosophe tous les encouragemens propres à  
 « développer ses talens , à diriger l'essor de son  
 « génie. Bientôt le célèbre RUDBECK , obligé par  
 « son âge et par ses infirmités de terminer ses glo-  
 « rieux travaux , descend de la chaire de bota-  
 « nique ; LINNÉ , appelé par la voix unanime de  
 « l'université , y monte après lui , et les savans  
 « sont étonnés de l'entendre dicter des leçons  
 « dans la même école où naguères il était venu  
 « réclamer l'instruction et les préceptes.

« Cette place honorable , dont les fonctions  
 « semblaient si propres à combler les vœux de  
 « LINNÉ , ne suffit pas long-temps à son activité

• laborieuse. Appelé par la nature à l'interpréta-  
 • tion de ses ouvrages ; sollicité par elle à l'inter-  
 • roger sur le vaste théâtre de ses productions , il  
 • éprouve le besoin d'observer par lui-même ;  
 • mais si le désir des voyages scientifiques s'al-  
 • lume dans son cœur , ce désir n'est point stérile.  
 • L'université , jalouse de contribuer à tout ce  
 • qui peut agrandir la sphère de nos connaissances ,  
 • déroge à ses statuts , et conservant sa place au  
 • nouveau professeur , l'engage à de pénibles et  
 • dangereuses excursions , dont elle doit parta-  
 • ger la gloire et les avantages.

• C'en est fait ; déjà , LINNÉ , loin des murs  
 • d'Upsal , parcourt en naturaliste et en philoso-  
 • phe , la Laponie voisine du pôle , la montueuse  
 • Dalécarlie , la Scanie et les îles orageuses de la  
 • Baltique. Affrontant partout le danger , il le  
 • trouve tantôt au sommet des montagnes dé-  
 • sertes et glacées , tantôt dans leurs mines téné-  
 • breuses et profondes. Il le trouve surtout , à la  
 • honte de l'humanité , il le trouve chez les peu-  
 • ples stupides et féroces à l'hospitalité desquels  
 • il confie son existence.

• Après avoir bravé le courroux de la nature  
 • sous ce ciel de fer , LINNÉ voulut l'admirer dans  
 • des climats moins rigoureux. Il vint la voir ci-  
 • vilisée par l'agriculture et les arts du midi , dans  
 • les régions tempérées de l'Europe. Il voyage

« d'abord en Danemarck , en Allemagne ; passe  
 « ensuite en Hollande , où il s'arrête quelque  
 « temps ; voit l'Angleterre et une partie de la  
 « France. Partout il demande à s'instruire ; par-  
 « tout il observe , il étudie ; partout il compare et  
 « réfléchit.

« Dès-lors il accomplit l'œuvre de son génie en  
 « changeant la face d'une science aussi vaste dans  
 « ses détails , que précieuse par son importance  
 « et par son utilité ; il lui impose des lois , en  
 « lui créant des principes , en l'enrichissant de  
 « vues nouvelles , en la faisant connaître et culti-  
 « ver dans tout l'Univers.

« Mais , dans la grande réforme qu'il projette  
 « et doit exécuter , il sait bien , cet illustre philo-  
 « sophe , qu'il ne suffit pas de proclamer la vé-  
 « rité ; qu'il faut encore disposer les esprits à la  
 « recevoir , pour qu'elle soit accueillie , pour  
 « qu'elle puisse se propager et devenir plutôt  
 « utile. Ainsi le sol doit être préparé d'avance , afin  
 « que le grain nourricier qu'on veut y répandre  
 « fasse des progrès , et récompense par une abon-  
 « dante récolte la main qui prit soin de le semer.  
 « De retour dans sa patrie , après avoir consacré  
 « par l'hymen des engagements pris avant son dé-  
 « part avec l'amour et la reconnaissance ; après  
 « avoir donné des cours de chimie , dans lesquels  
 « il alluma le premier , en Suède le flambeau

« de la minéralogie docimastique , il se hâta de  
 « publier divers écrits qui faisaient connaître ses  
 « principes et toutes les conséquences qui de-  
 « vaient en découler. S'attachant essentiellement  
 « dans ces premiers ouvrages à dévoiler les er-  
 « reurs qui s'opposaient aux progrès de la botan-  
 « nique , à démontrer l'insuffisance des méthodes  
 « accréditées , il établissait la nécessité d'une re-  
 « fonte générale dans les genres et les espèces de  
 « plantes , et jetait les fondemens d'une nou-  
 « velle nomenclature.

« Il l'opéra cette refonte , et , par une innova-  
 « tion précieuse , il mit en publiant sa *Philoso-*  
 « *phie botanique* , le sceau de la perfection à la  
 « nomenclature linnéenne.

• O mes amis ! s'écrie le botaniste des Alpes :  
 « O mes amis ! élevons à LINNÉ , sur le sommet  
 « de ces montagnes un monument nouveau , mo-  
 « nument le plus digne de lui et sans doute le  
 « plus cher à son ombre. Hâtons-nous de recueillir  
 « les plantes dont ces rochers , ces bois , ces tapis  
 « de verdure sont diaprés : que chacun de nous  
 « apporte ici son tribut. »

Il dit ; à l'instant la foule des élèves se dis-  
 perse ; les uns gravissent les rochers qu'ils de-  
 pouillent au péril de leurs jours ; les autres s'en-  
 foncent dans les cavernes , descendent dans le lit  
 des torrens ; quelques-uns montent à la cime des

plus grands arbres , dont ils dérobent les branches chargées de fleurs et de jeunes fruits ; quelques autres s'étendent sur les flancs de la montagne , pour y moissonner avec moins de danger tous les dons de Flore ; ils accourent , se croisent , déposent joyeusement leur fardeau , repartent et reparaissent encore avec un nouvel hommage. Ainsi, dans les beaux jours du printemps , les diligentes abeilles se répandent dans les prairies , visitent toutes les fleurs , enlèvent leur nectar , vont le déposer , reviennent d'une aile agile , et le doux trésor qui s'accroît dans la ruche est le prix de leur activité.

Mais le monument s'élève : déjà les plantes qu'on a recueillies sont distribuées en gerbes éclatantes , et placées sur des faisceaux de laurier. Des tiges du même arbuste , et que vit croître une vallée des environs , sont dressées autour du trophée , où l'on dirait qu'elles ont pris naissance. Des citises , hôtes gracieux de ce séjour , parés de leurs grappes dorées , soutiennent au-dessus du monument une immense couronne de fleurs : l'air est embaumé. Jamais une joie plus vive et plus pure ne brilla sur le front de ces jeunes élèves ; leur zèle enorgueilli se vante d'avoir surpassé celui de leur maître. Cette fête inattendue , à la fois imposante et champêtre , ne saurait se décrire : la seule imagination exercée à se retracer de poéti-

ques images , à se reposer sur les scènes religieuses et pastorales des premiers siècles , pourra peut-être se la représenter.

Ici , cédant au mouvement rapide qui les transporte , les disciples entourent le maître : « Pardon-  
 « nez , s'écrient-ils , oh pardonnez un enthousiasme dont vous avez excité la flamme dans nos  
 « cœurs. Daignez permettre que , réunis autour  
 « de ce trophée , dédié à LIXNÉ , nous jurions de  
 « lui rester fidèles , et de n'invoquer désormais  
 « que lui seul dans le temple de la nature. » Alors ,  
 environnant la pyramide de fleurs , ouvrage de leur culte , ils promettent dans leurs acclamations de ne reconnaître jamais d'autre guide que LIXNÉ ; de s'unir , s'il le faut , pour répandre et pour venger sa gloire ; enfin de ne point oublier le jour et le lieu où , dans leur ivresse , ils prononcèrent cet engagement solennel.

« Mes amis , leur dit le vieillard , les yeux bai-  
 « gnés de pleurs , je reçois ici pour le grand  
 « LIXNÉ . le serment que vous faites à son ombre.  
 « L'action auguste dont vous me rendez le té-  
 « moin , est pour ce naturaliste le plus digne  
 « hommage qu'il soit possible de lui consacrer ,  
 « et pour moi le prix le plus flatteur que vous puis-  
 « siez ajouter à l'idée d'avoir formé de tels disci-  
 « ples. Oui , mes amis , jurez de lui être fidèles.  
 « Eh ! quel autre système , ou quelle autre mé-

« thode conduirait plus sûrement vos pas dans la  
 « recherche de la nature? En est-il qui réunisse  
 « plus d'agrémens , plus d'avantages dans la  
 « théorie et dans la pratique? qui soit fondé sur  
 « des principes plus solides et plus philosophi-  
 « ques? Ah! sans doute, vous pourriez jurer  
 « maintenant de ne suivre ce système qu'autant  
 « qu'il sera le meilleur; vous pourriez promettre  
 « de l'abandonner aussitôt qu'un plus parfait vous  
 « sera connu , sans craindre que ce second ser-  
 « ment vous rendît jamais parjures.

« Le génie de LINNÉ, continua le botaniste des  
 « Alpes, loin de s'épuiser par le travail, semblait  
 « se nourrir de ses propres ouvrages. Il forme un  
 « projet qu'aucun naturaliste avant lui n'avait osé  
 « concevoir; projet vaste, pour lequel il fallait  
 « allier une foule innombrable de connaissances  
 « à toute l'audace du génie; celui de classer et de  
 « décrire la chaîne entière des êtres, depuis leur  
 « immuable auteur, dont l'idée, confondant l'in-  
 « telligence humaine, abîme son orgueil dans la  
 « poussière; jusqu'à cette poussière même, triste  
 « et dernier produit des modifications de la ma-  
 « tière, et qui s'anéantit dans le silence des tom-  
 « beaux. »

Mais déjà la spergule replie ses pétales éblouis-  
 sans, et le souci des champs referme ses corolles  
 dorées. L'horloge de Flore que LINNÉ nous trans-

mit , avertit le botaniste des Alpes que les heures nocturnes , portées sur l'aile du temps , arrivent en silence , et vont bientôt répandre les ténèbres.

« Le jour s'enfuit , dit-il à ses élèves , la nature  
 « va se plonger dans le sommeil. Loin de pouvoit  
 « vous entretenir encore de la gloire et des triom-  
 « phes de LIXÉ , à peine m'est-il permis d'attirer  
 « vos regards sur les derniers instans de cet homme  
 « à jamais célèbre. »

« O mes amis , continua-t-il d'une voix pres-  
 « qu'éteinte par la douleur : ô mes amis ! Ce  
 « grand homme frappé d'une apoplexie cruelle ,  
 « avant de succomber au coup mortel , vit dé-  
 « choir ses forces , affaiblir sa mémoire ; il éprouva  
 « le dépérissement de ses organes et de ses sens.  
 « Emmené lentement sur le bord de la tombe par  
 « les progrès de la maladie , la seule passion qui  
 « semblait l'émouvoir encore , était l'amour de la  
 « nature et de l'humanité. Jamais la reconnais-  
 « sance de ses disciples ne fut plus empressée à se  
 « manifester par de touchans témoignages. Ils  
 « semblaient rivaliser de soins et de tendresse avec  
 « ses propres enfans , ne faire qu'une même fa-  
 « mille , et concourir avec eux pour prolonger les  
 « jours de ce chef respectable et chéri. Hélas ! si  
 « ces soins , si ce culte , décernés par la piété filiale ,  
 « au simulacre d'un grand homme , ne purent rap-  
 « peler son existence fugitive , qui flottait déjà sur



« le rivage de l'éternité, ils contribuèrent du moins  
 « à rendre plus douce à LINNÉ la fin d'une carrière  
 « dont ils lui dérobèrent l'amertume. Ce vieillard  
 « vénérable, s'il est permis de le dire, avait cessé  
 « d'être; LINNÉ n'existait plus; mais, grâces aux  
 « attentions continuées de ses disciples et de ses  
 « enfans, il croyait exister encore. Déjà depuis  
 « long-temps l'action et la pensée l'avaient aban-  
 « donné, lorsqu'on plaça sous ses yeux éteints les  
 « plantes nouvelles que le zèle de THUNBERG lui en-  
 « voyait des terres orientales de l'Asie. A la vue de  
 « ce dernier hommage il donna quelques marques  
 « d'intérêt et de sensibilité; il parut un instant re-  
 « devenir lui-même; mais cette lueur incertaine  
 « se dissipa comme une vapeur. Bientôt ce grand  
 « homme, par l'affaiblissement de ses organes,  
 « exempt des souvenirs de cette vie et des terreurs  
 « de l'avenir, au milieu d'une foule de ses disci-  
 « ples, environné du deuil de sa patrie, et dans  
 « les bras de sa famille, subit la mort du sage,  
 « récompense de ses vertus (1). »

---

(1) Il mourut à Upsalle le 10 janvier 1778, âgé de soixante-  
 dix ans, huit mois et dix-sept jours, étant né le 24 mai  
 1707, à Roeskhult, dans la province de Smoland. Le 10 jan-  
 vier 1822, jour anniversaire de la mort de ce grand homme,  
 les étudiants de l'Université d'Upsal lui ont voté une statue  
 colossale; elle sera exécutée à leurs frais, en marbre de  
 Carare, par l'habile statuaire, M. le professeur BYSTRÖM.

Et cependant le botaniste des Alpes en finissant ces paroles , reprend , avec ses disciples , le chemin des vallées ; ils descendent , ils traversent les forêts , les torrens , ils font répéter partout aux échos des montagnes , le nom de LINNÉ qu'ils prononcent avec un saint respect. Ainsi proclamant ce grand homme et ses ouvrages immortels , ils s'acheminent vers le toit hospitalier où le repos les attend , jusqu'à ce qu'un nouveau jour les ramène , avec le soleil , sur la scène de la nature.

---

---

## DES PROGRÈS

*De la SOCIÉTÉ LINNÉENNE DE PARIS, du but scientifique et moral de son institution, par M. ARSENNE THIÉBAUT DE BERNEAUD, Secrétaire-perpétuel.*

---

CE fut une idée extrêmement heureuse celle qui donna naissance aux Sociétés savantes. Conçue par un sentiment profond d'amour pour le vrai, d'estime pour les hommes et de respect pour le génie, cette idée échappa d'un cœur ému en voyant le peuple oppressé sous le joug honteux de l'ignorance; cette idée naquit du besoin de diminuer l'horreur d'une semblable abjection, en conservant les découvertes utiles, en rallumant le feu sacré près de s'éteindre et en l'entretenant par une constance à toute épreuve.

Les premières associations furent toutes politiques; mais contraintes à se cacher, elles couvrirent d'un voile mystérieux et symbolique le but où elles tendaient incessamment, celui d'adoucir des mœurs devenues cruelles par des guerres sans nombre, aussi féroces dans leur fin qu'iniques dans leur principe; celui de perfectionner l'espèce humaine et d'offrir une résistance continuelle,

une résistance nécessaire aux envahissemens des préjugés et de l'ignorance.

C'est dans les contrées arrosées par le Nil que nous trouvons le berceau des Sociétés savantes, du moins les cippes renversés d'une époque très-ancienne ne nous permettent pas de remonter plus haut. La Grèce, l'Italie et long-temps après la France, peuvent revendiquer seules l'honneur de leur rétablissement aux deux grands âges de la renaissance des lettres, par la haute perfection qu'elles surent leur imprimer et par les brillans résultats qu'elles leur firent produire. Maintenant l'Europe compte un très-grand nombre d'Académies et tous les jours il s'en forme de nouvelles. Loin de nous en irriter, Messieurs, applaudissons à ce zèle louable ; plus il y a d'hommes réunis, plus les lumières de l'instruction gagnent de force et d'étendue ; plus les droits et les devoirs sont connus, plus il y a désir d'exercer les uns, et bonne volonté d'accomplir les autres. L'Asiatique, condamné par ses vieilles institutions à vivre dans l'indolence et dans l'isolement, pleure inutilement sur son juth languoureux l'esclavage sous lequel il gémit, l'instabilité de tout ce qui l'entoure et le vide accablant de ses pénibles sensations ; tandis que l'Européen actif agrandit ses pensées en les communiquant ; il charme la vie en les appliquant aux spéculations philosophiques,

par des recherches profondes, par des conceptions ingénieuses, et sème de fleurs la route de la tombe où il arrive tranquille, en pensant que le bien qu'il a fait ne sera point perdu pour ceux qui lui survivront.

Les avantages des Sociétés savantes sont incontestables ; on leur dût autrefois , comme aujourd'hui , les progrès qu'ont fait les connaissances humaines. Foyer où viennent aboutir toutes les observations isolées , toutes les découvertes particulières , elles y reçoivent une nouvelle vie , elles en sortent brillantes , fortes et fécondes , dignes en un mot d'être offertes au genre humain qu'elles soulagent et civilisent.

Malheureusement , il faut le dire , autrefois comme de nos jours , les Sociétés savantes n'ont pas toutes suivi une marche franche et généreuse. Plusieurs abusant de la confiance d'hommes modestes , point connus ou éloignés , se sont emparé de leurs travaux pour en faire l'apanage exclusif d'une coterie , chargée de tout diriger , usurpant toutes les places , absorbant tous les honneurs. D'autres , voilant avec une sorte de jalousie l'arbre de la science objet de leur culte , ont , comme les prêtres attachés au culte d'Isis , enseveli la vérité dans le sanctuaire inaccessible de leurs temples ; elles ont à peine permis à leurs adeptes les plus dévoués , même après les plus rudes épreuves ,

d'approcher de leurs lèvres avides le vase mystérieux de l'instruction. Aussi, qu'est-il arrivé de cette coupable concentration des lumières ? Les révolutions politiques sont venues changer la face du Monde , elles ont détruit les dépôts des sciences avec ceux qui les conservaient ; alors le peuple a tout-à-coup été replongé dans l'ignorance, et de tant de généreux efforts, il n'est plus resté que d'immenses débris et des hiéroglyphes inexplicables.

Un tel abyme ne peut plus être ouvert sous nos pas, grâce à l'art ingénieux que nous devons à GUTTEMBERG. Les lumières , sorties du patrimoine d'un petit nombre d'hommes choisis et privilégiés, sont devenues le partage de tous ceux qu'une âme généreuse porte à les rechercher.

Déjà, Messieurs, le bon esprit qui vous anime s'est fait jour dans le monde savant, et vous a ouvert partout des relations honorables, des relations du plus haut intérêt. Vous comptez des frères et des collaborateurs sur tous les points de la France, dans toutes les contrées de l'Europe ; vous en avez en Asie, dans l'Afrique et dans les deux Amériques. A peine datez-vous une année d'existence publique, que déjà le nombre de vos associés s'élève au-delà de cinq cents. On vous a demandé de constituer des sections dans diverses grandes villes, vous vous êtes refusés à ce mode

qui tend à mettre les esprits dans une dépendance toujours injurieuse pour celui qui l'impose et plus humiliante encore pour celui qui s'y soumet. L'égalité fait les délices des amis des sciences ; s'il en est qu'un génie transcendant place au-dessus des autres par des œuvres d'une conception hardie , la modestie , l'amour de la vérité les rapprochent de leurs collègues , et les disposent à travailler de concert avec eux aux progrès futurs de l'esprit humain. Un coup-d'œil jeté dans vos rangs , Messieurs , donne la preuve de ce que j'avance.

Une noble émulation est partie de votre enceinte , elle a enflammé le zèle de vos correspondans , elle vous assure de nombreux succès. Forts de votre conscience , méprisez les sourdes menées de l'envie , ne vous armez point contre des ennemis qui vous calomnient , les faux systèmes qu'ils suivent vous donnent la mesure de leurs moyens ; laissez-les se complaire dans les créations fantastiques de leur imagination déréglée , marchez franchement dans la route du bien , et partout où vous trouverez une vérité à proclamer , un fait utile à recueillir , montrez-vous tels que vous êtes , faites tourner au profit de l'humanité jusqu'aux écarts de ceux qui roulent dans des sphères étrangères à l'ordre , et qui , avilis par la soif de l'or et une ambition démesurée , professent des erreurs condamnées par la raison , et qu'ils réprouvent eux-mêmes.

Tandis que plusieurs d'entre vous vont explorer les mers inhospitalières du Sud (1), pénétrer dans l'intérieur de l'Afrique (2), étudier les pays encore inconnus qu'arrosent le Paraguay et le Parana (3), et découvrir les traces de ces peuples antiques qui creusèrent les immenses cavernes du Kentucky et du Tennessee (4); tandis que, armés de patience et de résignation, nos courageux confrères vont s'exposer volontairement à toutes les sortes de malaises, aux privations les plus douloureuses, et acheter, peut-être, au prix d'une longue suite de détresse, quelques découvertes objets de leurs vœux, de leur ardeur, de leur noble dévouement, vous, Messieurs, vous vous occuperez à bien connaître notre auguste patrie. De telles recherches sont toujours précieuses. Certes, il n'est pas nécessaire de franchir la longue muraille de la Chine, de braver les glaces des pôles, ou de gravir les monts élancés des Cordilières pour trouver des choses peu connues et des merveilles même, qu'un amour mal entendu pour tout ce qui est étranger fait généralement trop négliger. Le sol de la France présente en plusieurs endroits des monumens remarquables de ces

---

(1) M. DUMONT D'URVILLE.

(2) M. BOWDICH.

(3) M. BONPLAND.

(4) M. MITCHELL.



vieilles créations dont les congénères nous sont inconnus; les produits de la nature y sont si riches et si variées; les méthodes de culture si différentes; les ressources de l'industrie si fécondes; les simples et modestes procédés de l'économie domestique si diversifiés que leur exposé fidèle sera le tableau le plus curieux, le plus intéressant et le plus utile que vous puissiez offrir à nos concitoyens. Ce sera, je vous l'assure, le travail qui vous honorera le plus et vous associera en quelque sorte à la gloire de cette chère patrie, dont vous aurez développé tous les genres de richesses; indiqué toutes les sources de prospérité et fait ressortir tous les titres à une incontestable prééminence.

Donnez l'exemple de ce généreux élan, transvasez en quelque sorte votre esprit investigateur dans l'esprit investigateur de tous vos correspondans, inspirez-leur à tous cette pensée patriotique, et bientôt vous les verrez, véritables missionnaires de la raison et du bien public, parcourir les campagnes, s'arrêter dans les villages, y consulter les propriétaires et les habitans éclairés, s'entretenir avec les cultivateurs et les ménagères, se mettre à la portée aussi bien qu'à l'unisson de leur rustique simplicité, gagner leur confiance et verser dans leurs pratiques journalières les notions utiles, les découvertes importantes que vous révèle l'é-

tude approfondie des lois de la nature. Alors, ceux d'entre vos confrères qui sont placés sur les bords de l'Océan et de la Méditerranée sonderont leurs profondeurs pour vous en faire connaître les plantes et les animaux; alors, ceux qui résident aux pieds des Pyrénées s'empresseront de mettre à contribution ces pics sourcilleux où, souvent à des distances très-rapprochées, on éprouve toutes les températures comprises entre les chaleurs dévorantes de la zone torride et les frimas des pôles; on rencontre de vastes mers glacées auprès d'eaux thermales qui font habituellement monter le thermomètre à 87 degrés centigrades, et près des plantes qui appartiennent à la flore du Groenland, les végétaux brillans des climats les plus fortunés; alors, l'habitant des Alpes et celui des régions sillonnées par les laves de volcans éteints vous enverront leurs richesses en tous genres. A votre voix le Landais fixera ses sables mouvans; la Sologne et la Bresse changeront leurs marais en plaines fertiles, coupées par des ruisseaux argentés; les montagnes chauves du Var, des Bouches-du-Rhône, de Vaucluse, de la Lozère, etc., se couvriront d'arbres et de chalets.

A l'exemple du grand homme dont vous avez adopté le nom et les doctrines, le besoin de réunir autour de vous tous les matériaux qui peuvent éclairer votre marche dans les recherches aux-

quelles vous vous livrez, ne vous fait point oublier ceux à qui vous les devez : la reconnaissance est le premier sentiment qui vous fait agir ; vous payez à chacun le tribut que mérite ses veilles et ses fatigues. Et comme en histoire naturelle il n'y a rien à négliger, vous accueillez tout ce qui vous est envoyé ; le plus petit fait, la plus légère observation, même sur l'objet le plus vulgaire, lorsqu'il présente un point d'utilité, vous le publiez avec empressement. Vous voulez tout savoir, tout rassembler, non pour ensevelir, mais pour répandre, mais pour tout populariser.

Près de vous, Messieurs, le mérite humble et délaissé trouve des amis, des appuis et la juste récompense de ses travaux. Vous soutenez les pas du jeune homme dont les heureuses dispositions vous donnent un noble espoir, et vous offrez au vieillard infortuné qui s'est rendu utile, la douce satisfaction de savoir qu'avec vous il descendra dans la tombe sans arroser de larmes amères le pain qu'il porte à ses lèvres. Mais en présentant des consolations, mais en donnant des encouragemens, vous savez remédier au mal sans montrer la main généreuse qui dispense le bien.

Ce tendre intérêt, vous le fixez plus vivement encore sur ceux de vos confrères qui se dévouent à des expéditions lointaines ; vous les accompagnez partout de vos vœux, vous appelez sur eux

l'attention des savans avec lesquels vous correspondez, vous veillez à leurs succès, aussi bien qu'à leurs peines.

La mort vient-elle moissonner dans vos rangs, vous rendez à l'ami que vous perdez les devoirs de la piété; vous allez jusqu'à sa dernière demeure lui payer le tribut de vos généreux sentimens, et là, par un éloge justement mérité, vous prouvez au vulgaire que l'homme utile seul ne meurt pas tout entier.

Avec de semblables maximes, Messieurs, vous déciderez les hommes à être meilleurs, vous ferez aimer les sciences, vous vengerez la République des lettres de l'espèce de blasphême d'un écrivain célèbre autant qu'infortuné, qui prit à tâche de démontrer que la décadence des mœurs est une suite inévitable du progrès des sciences. J.-J. ROUSSEAU n'en est pas moins digne de votre vénération : ce paradoxe était le fruit de l'indignation que l'abus des talens inspirait à son âme sublime et vertueuse. Il n'eût jamais échappé de sa plume éloquente, s'il eût pu assister à la fête religieuse et pastorale que vous consacrez aujourd'hui aux Sciences, à LINNÉ, à la Nature, à la Vertu. Son cœur se serait épanoui en vous voyant rassemblés ici pour célébrer l'anniversaire du grand homme qu'il admirait, du grand homme qui sut si bien ouvrir et interpréter le livre de la nature.

Quel plus doux spectacle en effet, Messieurs, que celui de votre grande famille appelée dans cette forêt par la reconnaissance, et payant pour la première fois, au nom de la France entière, un juste tribut à la mémoire de LINNÉ! Ce spectacle porte à mon âme les plus aimables émotions. Mes yeux se plaisent à fixer ces illustres professeurs qui nous ont ouvert la carrière que plusieurs d'entre vous, Messieurs, courent avec tant de succès, et près d'eux j'aime à voir cette jeunesse ardente et sensible, passionnée pour tout ce qui doit assurer l'honneur du nom français. Je trouve ici réunis tous les genres de gloire, et le magistrat intègre et le guerrier qui a versé son sang pour défendre nos droits et rendre la paix à nos foyers. Près du cultivateur dont la sage prévoyance nous promet d'abondantes récoltes, et non loin du savant qui sut, par de studieuses veilles, forcer la nature à lui dévoiler ses secrets, je remarque le médecin qui pénètre par la pensée dans les lois de notre organisation pour y découvrir le remède aux maux inséparables de la vie; j'aperçois le Barde dont la voix divine chante, en vers harmonieux, les paisibles, les nobles conquêtes du génie, et assis à ses côtés, l'artiste habile qui fixe par les traits de son crayon et de son burin, les grandes images qui échappent à la lyre du poète. Partout, sous ces dômes de verdure, je vois les

hommes vénérables qui posèrent avec BROUSSONNET la pierre fondamentale du temple que vous relevez ; je vois ces excellentes mères de famille qui font le charme et la fortune de vos maisons ; je vois ces filles chéries qui vous promettent une génération digne de leurs pères , une génération robuste , en état de soutenir le mouvement utile que vous imprimez aux sciences. Je suis heureux , Messieurs , je suis heureux de votre bonheur ; je le savoure à longs traits et vous en désirez la longue jouissance. Quant à moi , si , comme la fleur éphémère qui brille sur le gazon , je pouvais m'endormir en ce moment , entouré de mes maîtres et de mes amis , pressé dans les bras de ma fille , j'irais avec joie retrouver l'épouse que j'ai perdue , j'irais porter vos hommages aux illustres morts que vous honorez , j'irais leur redire les généreux efforts que vous faites pour les égaler , j'irais leur demander pour vous les palmes de l'immortalité.

---

---

DE J. - J. ROUSSEAU ,  
CONSIDÉRÉ COMME ÉCRIVAIN-BOTANISTE ,  
PAR M. LEFÉBURE, *l'un des Vice-Présidens.*

---

C'EST toujours avec la plus vive satisfaction , que les habitans des villes , s'échappant des tristes demeures où le sombre hiver les a retenus prisonniers , viennent à la renaissance des fleurs , jouir des premiers beaux jours de l'année et respirer l'air des champs. C'est là que l'âme s'épanouit sans contrainte , et qu'elle exhale , pour ainsi dire , ses plus tendres sentimens d'amitié , de reconnaissance et d'amour ; c'est là que l'œil se repose avec délices sur les spectacles si variés que présentent les trois règnes , et dont toute la magie des arts n'est capable de nous offrir que des images décolorées , des tableaux inanimés , à moins que les premiers talens ne se chargent de les retracer.

Heureux qui peut , dégagé de soins pénibles , revoir la terre embellie se rajeunir à chaque printemps ; plus heureux celui qui , participant aux études des amis de la nature , s'unit avec eux pour connaître ses productions , s'entretenir de ses lois

et admirer ses merveilles ! Quel enthousiasme il nous inspire pour elle et pour son auteur, ce philosophe incomparable qui consacra sa vie entière à la recherche des biens que l'ordre moral peut produire, et n'ayant d'autre désir que de voir l'espèce humaine resplendissante de gloire, de bonheur et de vertu. Pour détruire les erreurs, tristes résultats du sommeil de la raison, il eut à combattre la crédulité du vulgaire qui les adoptait par ignorance et l'art des hommes perfides qui les propageaient par intérêt. **NOUVEAU SOCRATE**, il éprouva la même fureur d'un même genre d'ennemis. Exilé d'une patrie qu'il n'a pas cessé de chérir, en butte aux persécutions d'un siècle illustré par ses écrits, trompé dans ses affections, accablé de maux physiques, cet illustre martyr de la vérité ne trouva de consolation réelle que dans l'étude des plantes. Quel eût été son bonheur, si propriétaire assuré d'un faible domaine, il avait pu de ses propres mains cultiver et multiplier les végétaux, richesse la plus précieuse, trésor le plus utile aux humains ! C'est avec les livres de **TOURNEFORT**, et particulièrement de **LINNÉ**, qu'il cherchait à découvrir l'ordre primitif du nombre infini d'objets aimables renfermés dans ce beau règne, qui, né du premier, semble enfanter le dernier. **LINNÉ** les a tous connus, analysés et classés ; son génie en a fixé les limites et réglé les



distributions. TOURNEFORT, qu'il nomma son maître, lui en avait indiqué les moyens par l'heureuse découverte qui lui servit à poser l'un des fondemens de la science botanique ; mais depuis, quiconque a prétendu s'ouvrir de nouveaux sentiers, n'a été payé de sa témérité que par une chute, et des illusions agréables n'ont pas même dédommagé les esprits qu'ils ont pu égarer. Pour nous, fidèles défenseurs des principes qui ont illustré les scrutateurs les plus profonds des lois naturelles, nous n'admettons point d'hypothèses vagues, qui ne font que substituer à un plan d'ordre presque achevé des catalogues d'objets replongés dans la confusion, et à des rapports majeurs des affinités incertaines, source inépuisable de combinaisons arbitraires et de systèmes avortés. Notre devoir est de contribuer à perfectionner l'édifice d'une science déjà fondée sur des bases immuables ; et si nos efforts ne sont point couronnés d'un succès complet, du moins, en perdant l'espoir de l'élever jusqu'au faite, nous n'aurons pas commencé par sapper ses fondemens. Avant que d'opposer des idées nouvelles aux notions précises que les grands-maîtres ont puisé dans l'étude approfondie des phénomènes de la nature, il faudrait avoir fait preuve d'une expérience aussi consommée, d'un génie aussi étendu, et même d'une intelligence aussi capable de con-

cevoir dans son ensemble le système différent, mais d'une parcelle étendue, qu'ils ont également embrassé. Sans cela, peut-on se flatter de les avoir seulement compris. Aussi n'est-il donné qu'à un petit nombre d'hommes sages d'apprécier sainement de si hautes conceptions, et d'assurer à leur jugement l'assentiment unanime des philosophes de tous les lieux et de tous les âges.

Qu'ils sont rares les hommes dont le génie, après l'instant si rapide qu'on nomme la vie, ont pu laisser un nom immortel ! par quels soins, par quels travaux ont-ils obtenu cette gloire ? La doivent-ils au hasard ? Dès leur naissance possédaient-ils d'immenses trésors ? Jouissaient-ils d'une puissance égale à celle des rois ? Avaient-ils enfin à leurs gages ces sortes d'esclaves qu'on nomme flatteurs ? Non : l'étude de la nature, l'amour de la vérité, la connaissance plus intime des lois de l'ordre, les ont rendus supérieurs au reste des hommes et les confidens particuliers de la sagesse éternelle qui embrasse, qui pénètre et qui régit l'univers.

Une règle générale, une loi sans exception parmi les humains, c'est que pour s'attendre à être jugé d'une manière équitable, il faut l'être par ses pairs. C'est au génie seul qu'il appartient de bien apprécier le génie. De qui donc est cette voix qui a dit dans les écrits de LIXNÉ *chaque*

*parole est une pensée !* Vous le savez tous : c'est le plus grand écrivain de son siècle ; c'est le penseur le plus capable d'exprimer en peu de mots des idées profondes qui caractérise ainsi le style du plus grand des naturalistes. Tandis que par ses lettres sur la botanique, l'illustre Gênois défendait la méthode de **TOURNEFORT** contre l'oubli dont elle était menacée par la fausse application d'une idée vague empruntée à l'étranger, sa vive admiration pour **LINNÉ** défendait le système sexuel contre un savant botaniste aussi renommé par ses conceptions bizarres que par ses recherches laborieuses.

Loin d'aspirer à faire dans la science botanique une révolution destructive de ses principes fondamentaux et à la rendre inintelligible, l'ami de la vérité, le disciple de la nature continuait d'exposer leurs lois sans les priver de leurs charmes, et entretenait l'amour d'une étude que les écarts du savoir déjà commençaient à remplir de difficultés. Qu'elles s'évanouissent enfin sans retour ! Deux hommes jusqu'à présent sans rivaux et qui ne le furent jamais l'un de l'autre, ont, en se livrant à des inspirations différentes, découvert les deux lois vraiment organiques du système des végétaux. On peut en considérer à part les conséquences distinctes, former des deux séries qu'elles présentent deux systèmes particuliers,

mais cette double analyse ne détruit pas le nœud secret qui les lie. L'heureuse combinaison qui les enchaîne sous deux rapports constans et palpables et qui rétablit l'unité de leur système général. Tout dans l'univers obéit à ce principe. La puissance qui fait graviter les corps qu'enveloppe l'atmosphère, au centre du globe que nous habitons, n'empêche pas ce globe de graviter de concert avec les autres vers l'astre qui les éclaire, comme pour guider leur marche au milieu des airs. Une même loi produit cette multitude de mouvemens variés, dont se compose leur mouvement uniforme et perpétuel. De cet ordre général résulte un cours non interrompu d'époques sinon semblables, du moins d'une différence imperceptible à nos yeux. En ce lieu même, cet instant que nous consacrons à la mémoire d'un grand homme, s'est reproduit, se reproduira chaque année, accompagné de fleurs pareilles à celles qui environnaient son berceau. La terre occupait la même place, les cieux présentaient le même aspect, le jour mémorable où pour la première fois les yeux de LIXÉ furent frappés de son éclat. Oh ! si par un de ces prestiges auxquels de grands personnages croyaient encore vers la fin du siècle dernier ; si dis-je, sans devoir un tel prodige au délire d'une imagination exaltée, nous voyions subitement apparaître au milieu de nous et TOURNÉFORT et LIXÉ

et leur élève sublime J.-J. ROUSSEAU, de quels transports d'allégresse retentirait ce séjour, cette forêt qu'ils ont parcourue, où leurs mains ont herborisé ! Pleins du respect religieux dont peut-être en ce moment sont témoins leurs ombres chéries, voilà dirions-nous, celui qui le premier pénétra le principe merveilleux des créations végétales ; voilà celui qui sembla les douer d'une âme en leur assignant une place en rapport avec leurs amours ; enfin voilà celui dont le cœur aussi vertueux que tendre, a su répandre une grâce toute nouvelle sur leurs savantes leçons. En effet, il a pris soin d'écarter de cette science les difficultés scolastiques, les définitions équivoques, l'usage suspect d'une langue à demi barbare. Dans ses charmantes lettres à Madame DE LESSERT, dont le nom décore nos fastes, et dans ses *Promenades solitaires*, mélancolique dépôt des regrets les plus touchans, voyez comme il se plaît à rappeler et les premières émotions que lui causa la botanique, et les dernières consolations qu'elle seule ait pu lui offrir. Qui pourrait, ne suivant pas son exemple, dédaigner encore une étude aussi féconde en bienfaits ! Oui certes, à sa voix la science qui le charmait va se ranimer, il en réveille l'amour dans les âmes, elle lui devra de nouveaux progrès, puisque sa plume éloquente de plus en plus ad-

mirée invite à son aimable culture, la philosophie, la jeunesse et la beauté, qu'aucunes considérations frivoles ne rendront jamais étrangères à la gloire de la France et à sa félicité.

---

A L'ÉTOILE DE LA LYRE,

ODE

PAR MADAME AMABLE TASTU.

---

Sur les monts vaporeux la nuit jette ses voiles :  
Mon œil suit lentement sa marche dans les cieux :  
Et je vois s'avancer, resplendissant d'étoiles ,  
Son char silencieux.

Le vent du soir émeut les feuilles vacillantes ;  
L'hymne de Philomèle éveille les échos ;  
Et des célestes feux, les images tremblantes  
Cintillent sur les eaux.

L'air plus frais et plus pur dérobe à nos prairies ,  
Ces parfums ravissans délices de la nuit ;  
Et mollement bercé de vagues rêveries ,  
Le temps coule sans bruit.

O nuit ! dans quels transports se perd l'âme égarée ,  
Alors que parcourant l'immensité du ciel ,  
On compte ces soleils, de la plaine éthérée  
Ornement immortel !

Mais nous cherchons en vain le but de leur carrière ,  
Une fin, à leur cours, inégal ou constant ,  
Et pour nos yeux déçus cet amas de lumière  
N'est qu'un voile éclatant.

La Grèce y lut du moins son histoire brillante ;  
Et j'aperçois encor près de ses demi-dieux,  
Le fabuleux dauphin, la flèche étincelante,  
Et l'aigle radieux.

Toi que chérit surtout la nuit mystérieuse,  
Sur son front azuré verse un plus doux rayon ;  
Toi qui brillas jadis, lyre mélodieuse,  
Dans les mains d'Acton.

Alors de tes accords les puissances serrettes  
Enchaînaient sous ta loi les monstres des déserts,  
Les arbres, les rochers et les tribus muettes,  
Hôtes des vastes mers.

Alors tes nobles sons, en prodiges fertiles,  
Rassembleraient les humains errans au fond des bois ;  
Aux champs Béotiens créaient soudain les villes,  
Et leur donnaient des lois.

Reine de l'avenir, et fille du génie,  
La lyre aux jeux de Mars appelait les guerriers,  
Célébrait leurs exploits, et sa mâle harmonie  
Dispensait les lauriers.

Haletant du triomphe un athlète intrépide  
Apparaît : épuisé de tant d'assauts divers,  
Quels biens lui sont promis ? les chants de Simonide,  
Et des feuillages verts.

Lyre ! qu'il te rende ta divine influence,  
Et les magiques sons qui soumettaient nos cœurs ?  
Ah ! ressaisis tes droits, et répands sur la France  
Tes antiques faveurs !



Où, les fils glorieux de nos belles contrées  
Rappelleront l'éclat de ton premier pouvoir ;  
Déjà le monde écoute, et les harpes sacrées  
Vont bientôt s'émouvoir.

Entendez, entendez de la lyre agrandie  
D'innombrables accords s'élançant à la fois !  
Les uns iront porter leur fière mélodie  
A l'oreille des Rois.

D'autres, enfans heureux d'une terre adorée,  
Réveilleront l'écho de ses jours glorieux,  
Ou raviront pour elle, à la corde inspirée  
Des pleurs harmonieux.

Et vous, accords divins, accords dont le Prophète  
Endormait dans Juda de royales fureurs,  
Dans les cœurs agités, apaisez la tempête  
Des coupables erreurs.

Alors que mon pays, soumis à ta puissance,  
Lyre, s'applaudira de tes hymnes touchans,  
Moi, pensive, de loin, dans un joyeux silence,  
J'écouterai ces chants.

Astre consolateur, ma voix faible et craintive  
Ne se mêlera point à tes nobles concerts ;  
Mais je laisse pour toi sa douceur fugitive  
S'exhaler dans les airs.

J'attache un œil rêveur sur tes clartés mobiles,  
Sur ce front lumineux, dans l'onde répété ;  
Et sous mes doigts distraits, quelques notes faciles,  
Honnorent ta beauté.

Des bords de l'Orient s'élançant dans l'espace,  
Dès que le roi du jour sur son empire a lui,  
On oublie à la fois les astres qu'il efface,  
On ne voit plus que lui.

Toi, fille de la nuit, quand les ombres fidèles,  
Des champs aériens rembrunissent l'azur,  
Sans éclipser tes sœurs, tu répands auprès d'elles,  
Un feu tranquille et pur.

Une gloire semblable est la seule où j'aspire ;  
C'est d'un pareil destin que mon cœur est jaloux,  
Ah! dans la nuit des ans, laisse briller ma lyre  
De rayons aussi doux.

---

A MESDAMES LES ASSOCIÉES-LIBRES ,

*En leur offrant quatre éventails botaniques ,  
dressés d'après le Système floral ; par M. P.  
M. DESHAYES.*

---

FLORE un jour rencontra les trois sœurs de l'Amour.

« Voulez-vous, leur dit-elle, ensemble faire un tour ?

» Je vous promets que notre promenade

» Sera très-agréable. » On part. Le plus beau jour  
Éclairait un jardin tel que dans l'Iliade,

HOMÈRE nous décrit celui d'Alcimoüs.

Sous des pampres chers à Bacchus ,

Les eaux d'une jeune nayade

Se jouant dans mille cailloux ,

Par le murmure le plus doux ,

Invitait à la rêverie.

Après avoir parcouru la prairie

Et suivi du ruisseau les sinus enchanteurs ,

( Il faisait chaud ), on dormit sur des fleurs

Dont l'Amour eut grand soin d'écarter les épines.

Mais l'abeille qui fait d'innocentes rapines ,

Trompée apparemment par de belles couleurs ,

Blessa sans le vouloir une des pèlerines ,

Qui, par son cri plaintif, éveilla ses deux sœurs.

Soudain la déesse des fleurs

Appela son amant qui, d'une aîle légère,

Accourut pour calmer d'assez vives douleurs.

Du grand astre qui nous éclaire ,

Les surabondantes chaleurs  
A'iaient incommoder le quator aimable  
Qui déjà d'un air frais implorait les faveurs.  
Que fait le Zéphir secourable ?  
Quatre éventails par lui poïment présentés ,  
Avec transports sont acceptés.  
Du fabricant je demandai l'adresse ,  
Et pour vous plaire , je m'empresse ,  
Mesdames , de vous en offrir.  
Sitôt qu'on les agite , on sent le doux Zéphir ,  
Dont l'heureux souffle vous caresse ,  
Mais il est plus content quand il peut rafraîchir ,  
La beauté que Flore intéresse.

---

---

LES DERNIERS INSTANS  
DE LA PÉROUSE;

EXTRAITS D'UN POÈME INÉDIT,

PAR M. LACHEVARDIÈRES.

---

AU nom seul de l'illustre et malheureux LA PÉROUSE, tous les cœurs sont émus. Parti du port de Brest, le 1<sup>er</sup> août 1785, il entreprit un voyage de découvertes, ayant sous son commandement deux frégates, *l'Astrolabe* et *la Boussole*. Il fit voile sur l'Océan pacifique. Au mois d'avril 1786, il toucha l'île de Pâques, où, mieux accueilli que Cook, il fit semer toutes sortes de graines et laissa diverses espèces d'animaux européens. Il vit ensuite les îles Sandwich, et monta vers les mers du pôle Nord; il franchit le détroit de Bering, mais les glaces le forcèrent à revenir sur ses pas. Le 13 juillet suivant, l'expédition fit naufrage au port des Français, sur la côte nord-ouest de l'Amérique. En octobre 1787, LA PÉROUSE quitta le Kamschatka, et descendit sur l'archipel des Navigateurs. Au mois de décembre de la même année, il essuya dans l'île de Maouna une trahison.

infâme a la suite de laquelle périrent misérablement le naturaliste LAMAXON, le capitaine DE LANGLE, commandant de *l'Astrolabe*, et un grand nombre de leurs compagnons. En janvier 1788, LA PÉROUSE mouilla à Botany-Bay, d'où il partit après un court séjour. De ce moment, on a perdu sa trace, et malgré les recherches les plus exactes, on n'a plus eu de nouvelles de lui ni de ses infortunés navigateurs.

Assis sur les rochers qui peuplent l'Océanie, le poète redemande aux mers ces fils de la France : écoutez-le, il est inspiré :

- « Cesse tes chants, ma lyre,  
 « Et suspends ton délire!  
 « Exprime la douleur et les gémissemens;  
 « Pour pleurer un héros, prête-moi tes accens.  
 « Qui plus que LA PÉROUSE aurait droit à nos larmes ?  
 « Depuis trois fois dix ans la patrie en alarmes,  
 « De ce généreux fils en déplorant le sort,  
 « Est réduite à pleurer ou sa vie ou sa mort.

Après ce préambule, M. LA CHEVARDIÈRE suit l'illustre navigateur et ses compagnons dans le cours de leur long et périlleux voyage. Tantôt il décrit les pays qu'ils visitent, et s'étonne d'une nature nouvelle dont il présente le tableau :

- « Ici, tout est nouveau, mais tout est différent.  
 « Là, du haut des rochers s'élançe le torrent,  
 « Ainsi que le sauvage, impétueux, terrible ;  
 « Tout inspire l'effroi dans ce séjour horrible ;

« Tout y pèse sur l'âme, ou fatigue les yeux ;  
 « La terre est sans verdure et le soleil sans feux.  
 « Et ces tristes climats n'offrent pour nourriture,  
 « Que du rebut des mers l'incertaine pâture ;  
 « Plus loin tout est changé : c'est un nouvel Éden  
 « Où le dieu des saisons par un heureux hymen,  
 « Sur les autels amis de Flore et de Pomone,  
 « Aux fleurs du doux printemps unit les fruits d'automne.  
 « Les bois, l'onde et les airs à ce rivage heureux  
 « Fournissent à l'envi mille mets savoureux.  
 « Là, d'un pain végétal, pétri par la nature,  
 « Les utiles bosquets s'élèvent sans culture ;  
 « Et la terre elle-même enférme dans son sein  
 « De nouveaux alimens qu'elle nous cache en vain.  
 « Sur ce fertile sol, en superbe monarche,  
 « L'homme règne, et pour lui la complaisante Parque  
 « File des jours nombreux tissus de soie et d'or,  
 « Qu'elle coupe à regret, après cent ans encor.

Tantôt les descriptions du poète s'embellissent d'épisodes touchans, empreints d'une couleur locale qui répand sur ses récits un puissant intérêt. Tel est celui où il montre le jeune LESCURE, luttant contre les flots dans son esquif brisé, et son fidèle ami, son chien, qui l'a accompagné dans un monde nouveau, le suivant encore au fond de l'abîme et périssant avec son maître qu'il n'a pu sauver. Les matelots, dit-il.

« . . . . . Les matelots ardents  
 « Joignent la rame active à l'effort de la voile.  
 « Un spectacle enchanteur à leurs yeux se dévoile.

« Des bocages fleuris, les Zéphirs opportuns,  
 « Jusqu'au milieu des eaux répandent les parfums ;  
 « De fertiles vergers plantés par la nature,  
 « Sont décorés de fleurs, de fruits et de verdure.  
 « Là, le poisson charmé, sortant du sein des eaux,  
 « Semble vouloir jouir de ces riches tableaux,  
 « Et rentrer à regret dans sa retraite humide.  
 « Tout est calme en ces lieux, mais ce calme est perfide.  
 « Ce paisible horizon, par un contraste heureux,  
 « Se termine au lointain par des flots écumeux,  
 « Redoutables gardiens, qui de ce sanctuaire,  
 « Interdisent l'entrée au mortel téméraire.  
 « Tandis que les Français admirent ces beautés,  
 « Et ces fleurs et ces fruits, et leurs variétés,  
 « Le rapide courant vers l'écueil les entraîne  
 « Et les pousse bientôt à leur perte certaine.  
 « LESCURE le premier s'aperçoit du danger ;  
 « En vain il veut lutter, son esquif trop léger,  
 « Triste jouet des flots est lancé dans l'abîme,  
 « Il disparaît..... Pyrame, ô dévoûment sublime !  
 « Trois fois saisit son maître et l'amène sur l'eau ;  
 « Trois fois le tourbillon, cet avide tombeau,  
 « Les replonge en l'abîme, et Pyrame et LESCURE,  
 « Ont par un même sort les flots pour sépulture.

Le cœur palpite d'une patriotique émotion au nom de ces généreux Français qui, brûlant du feu sacré de la science, pour en étendre les limites, se voient à d'effroyables dangers, à la mort même, et qui, au sein des tempêtes, sur des plages désertes, au milieu des peuples sauvages,



tourment , en succombant , vers le sol chéri de la patrie , leurs regards mourans et leur dernière pensée :

. . . . *Et dulcis moriens reminiscitur Argos* (1).

Mais la catastrophe approche. Ce vaisseau dont l'audace va scrutant toutes les productions de la nature , et ose interroger les grands mystères de la création , a sans doute épouvanté la divinité jalouse à qui il va arracher son secret... Tout-à-coup , brisé sous les efforts d'une noire tempête , il disparaît , sans laisser même la trace de sa ruine !.....

C'est au poète à peindre ce désastre. L'ouragan à soulevé les flots ; la tempête mugit et la mort s'élance avec elle sur le frêle esquif. A cet aspect , LA PÉROUSE , calme et toujours intrépide , s'adresse à ses compagnons d'infortune : Compagnons , leur dit-il ,

« . . . . . Compagnons !

« Si le danger grandit , comme lui grandissons ;

« Ou s'il nous faut périr , mourons avec courage.

« Eh que peut redouter qui brave l'abordage !

« Souvenons-nous , amis , que nous sommes Français ;

« De ce nom soyons fiers et dignes à jamais.

---

(1) VIRG. *Æneid.* X. 782.

« La peur dans le danger augmente la détresse ,  
« Sachous vivre sans crainte et mourir sans faiblesse.  
« En dépit du destin quelque soit notre sort ,  
« Nous saurons honorer et la vie et la mort.  
« Qui meurt pour son pays a droit à son hommage ,  
« Et son nom doit y vivre honoré d'âge en âge ! »  
« Chacun à ce discours sent renâitre l'ardeur ,  
« Et la force du corps qui prend sa source au cœur.  
« Cependant le destin , aveugle , impitoyable ,  
« Enveloppe les nefs d'un'voile impénétrable.  
:  
« Dès ce moment fatal , la fortune jalouse ,  
« Dérobe à l'univers le sort de LA PÉROUSE.  
« Dès ce jour vainement et la France et son roi  
« Redemandent aux mers dans un trop juste effroi  
« Ce chef et ses amis. Sourdes à ces prières ,  
« Les îles et ces mers trop inhospitalières ,  
« Par un silence affreux accroissant nos regrets ,  
« Nous laissent pénétrer leurs horribles secrets.  
« Généreux LA PÉROUSE ! Honorable victime !  
« Vous , nobles compagnons d'un dévoûment sublime  
« Recevez-en le prix. Puisse ma faible voix  
« Sur l'aile des Zéphirs et jusqu'au fond des bois  
« Où peut-être en secret vous traînez votre vie ,  
« Vous porter les regrets , les vœux de la patrie !  
« Mais six lustres , hélas ! mais la froide raison  
« Détruisent notre espoir et notre illusion.  
« Ah ! plutôt , que ma voix , à la voûte azurée  
« S'élève , et que perçant son enceinte sacrée ,  
« Elle aille retentir au séjour des héros ,  
« Où vous goûtez enfin la gloire et le repos. »

---

---

## EXTRAITS

DE MA PROMENADE ATOUR DU MONDE ;

PAR M. JACQUES ARAGO.

---

MESSIEURS ,

J'AURAIS vivement souhaité de trouver dans mes écrits et dans mes souvenirs , des détails intéressans sur les usages adoptés par les Sauvages de la mer du Sud , avant , pendant , et après leurs repas ; mais outre que ces Insulaires , jaloux de leurs privilèges , ne nous ont pas toujours permis d'assister à leurs cérémonies religieuses , il m'eût été impossible de remplir par des faits assez nombreux le cadre que je m'étais d'abord tracé. J'ai donc préféré vous présenter aujourd'hui quelques particularités éparses dans les notes que j'ai recueillies pendant mes voyages ; ce ne sont que de rapides extraits , mais puisque je vais bientôt livrer mon ouvrage au public , il m'est infiniment agréable de vous montrer l'esprit avec lequel il est rédigé , persuadé que je trouverai en vous des juges dont les conseils seront pleins de bienveillance. J'aurais voulu abrégé ma narration , mais les impressions qu'on éprouve aux an-

tipodes de sa patrie, laissent dans l'âme des souvenirs qui reposent délicieusement la pensée, et que la plume cherche à faire partager.

Je viens d'achever de longues courses, et j'ai observé les mœurs et les usages des peuples les moins civilisés, avec un œil non prévenu par la lecture des voyageurs qui m'ont précédé. J'ai comparé leurs divers récits, et presque pas un ne m'a paru d'accord avec son devancier. On trouvait, je crois, une sorte de honte à avouer qu'on avait vu comme un autre, et l'on créait du merveilleux et du romanesque pour fixer l'attention, mendier des lecteurs et piquer la curiosité : comme si, dans l'histoire du monde, la vérité la plus abstraite et la plus simple, n'était pas préférable au mensonge le plus séduisant et le plus ingénieux.

Notre première relâche a été Gibraltar. J'y ai trouvé un gouverneur philanthrope (milord Dox), aimant la paix et les pommes de terre (1) ; un amas de Juifs aussi fripons que si la friponnerie était la base de leur religion ; un peuple stupide comme s'il était éloigné de deux mille lieues de la terre des arts. À Ténériffe, nous avons rencontré un noble Espagnol commandant à des es-

---

(1) Ce sage gouverneur a accordé des primes d'encouragement aux habitans de Gibraltar qui cultivent le plus de pommes-de-terre.

claves, et noble assez pour avouer par une mal-honnêteté injurieuse qu'il ne savait point écrire. Au Brésil.... Le Brésil est le domaine de la superstition et de la sottise. La ville du Cap est toute entière au commerce. Les paisibles habitans de Table-Bay ignorent peut-être encore s'il a existé un VOLTAIRE, un NEWTON, un LINNÉ. Je me repose un instant à l'Île de France, où le goût des lettres a fait de si rapides progrès, qu'elle compte dans son sein un grand nombre de citoyens d'un rare mérite, où nos utiles découvertes parviennent avec plus de rapidité que dans nos provinces, et où l'on en jouit davantage, parce qu'on est plus à même d'en être privé. Trois fléaux hélas ! l'ont ravagé depuis peu d'années ; un incendie, un coup de vent, un gouverneur. On compte 50 lieues de l'Île-de-France à Mascareigne. Il y a au moins trois siècles entre ces deux colonies.

Permettez-moi, Messieurs, de vous transporter de là, sur une terre d'exil et de désolation, privée d'eau douce, où vivent cependant quelques Sauvages que notre présence a alarmés et qui peut-être ont eu bien du regret d'abandonner leurs cabanes formées de branches d'arbres, inutile ressource contre l'insulte des saisons. Des myriades de mouches s'attachent au voyageur qui visite ces contrées. Rien ne peut le garantir de leur piqure douloureuse ou de leur fatigante importunité. En

vain plusieurs d'entre nous s'étaient fait des masques de gaze; ces insectes tenaces pénétraient jusqu'à la peau par les plus petites ouvertures, et le sang coulait de la partie que nous avions crue le plus à l'abri de leur atteinte. Le soleil se couche, aucun insecte ne voltige dans les airs, un froid vif et humide se fait sentir. Le soleil reparaît, l'atmosphère se peuple, une chaleur dévorante accable le voyageur. il cherche le repos, et ne trouve que la fatigue. Je ne crois pas que sur le globe, il existe un pays envers lequel la nature ait été plus avare. La côte, dès le premier moment que nous l'avons aperçue, ne nous a offert que l'image de la désolation. Nul ruisseau ne soulage les regards, nul arbre ne les attire, nulle montagne ne varie le paysage, nulle habitation ne l'anime; partout l'aridité et la mort. Si quelques oiseaux de proie rasent, d'un aile rapide, les plateaux uniformes que baignent les flots de la mer, on se demande où ils peuvent rassasier leur faim, où ils peuvent étancher leur soif, tous les êtres qui habitent cette terre inhospitalière ne boivent-ils que de l'eau salée? Où sont leurs ressources, car ils ont des besoins; où sont leurs jouissances, car ils doivent avoir des désirs? Des récifs effrayans qui s'élèvent quelquefois à la hauteur de treize à seize mètres (40 à 50 pieds) semblent vouloir s'opposer à l'audace du navigateur,

et lui interdire l'approche de cette terre abandonnée de la nature. Aussi je la fuis sans regret, et je n'admire, quinze jours après, les sites riches et variés de Sinar et de Timor, que pour gémir sur le sort de ces peuples cruels, étrangers à toute civilisation, où la guerre est un délassement, la vengeance, une vertu; où l'on voit des rois héréditaires courber un front avili sous le sceptre d'un gouverneur étranger.

A trois lieues de la pointe Nord de Timor, est une île Ombay, où l'on boit le sang dans le crâne d'un ennemi vaincu; un calme de plus de quinze jours nous retenait dans le détroit qui porte son nom. Nos matelots mouraient de soif et de lassitude. Je demandai au commandant de notre expédition la permission de descendre à terre; notre Botaniste (1), le deuxième chirurgien (2), et un aspirant (3) vinrent avec moi. Nous étions armés, nous avions de l'audace, et nous nous abandonnions à notre bonne fortune. Nous nous convainquîmes plus tard que la gaieté et la confiance sont les meilleures armes contre les Sau-

(1) M. GAUDICHAUD, botaniste que nul danger n'effrayait lorsqu'il s'agissait de tenter des recherches curieuses.

(2) M. GAIMARD dont l'aimable gaieté le faisait désirer dans toutes les courses qu'il savait si bien rendre utiles.

(3) M. BÉRARD, la joie du bord et l'orgueil de tous ses amis.

vages , et que s'il est parfois imprudent de se livrer à eux , sans défense , il est souvent très-sage de faire quelques concessions à des hommes , dont une vengeance atroce suit toujours de très-près le triomphe.

Nous descendons à terre , et demandons à parler au Raja. Après quelques instans d'hésitation , un naturel d'un caractère de physionomie vraiment féroce , nous montre un vieillard assis sous un énorme multipliant , et entouré d'une vingtaine d'Insulaires. Nous lui faisons deux ou trois petits cadeaux auxquels il paraît ne pas attacher un grand prix , et lui demandons le chemin de leur village appelé *Bitoca*. Il nous répond : *Damali*. Nous avons appris à Timor que ce mot voulait dire : *Sacrée*.

Cependant nous nous dirigeons vers leurs cabanes bâties sur pilotis , et feignons de ne pas comprendre les gestes qu'ils nous faisaient de ne pas pousser plus loin nos recherches. Tandis que je dessine des armes suspendues à un arbre , plus complaisant que je ne l'aurais imaginé , un Ombayen s'en revêt et prend une attitude guerrière , en m'invitant à profiter de son obligeance , tandis qu'un autre se couvre aussi d'une cuirasse , et figure devant nous un combat. Son arc est en mouvement , ses flèches sortent de sa ceinture . il s'anime par degrés. Agile comme l'aigle . il fran-



chit les haies et les buissons , se cache derrière un arbre , le plus souvent attend son adversaire de pied ferme. Sous la peau de buffle qui le couvre , il semble mépriser les dards de son adversaire ; il s'en garantit avec légèreté , se courbe avec adresse ou se relève avec orgueil , et lorsque son arc lui est devenu inutile , il s'arme de son *Cris* , il se précipite sur son ennemi , il le serre de près , il le pousse , il le frappe . ses yeux dardent des étincelles , ses narines sont enflées , ses muscles en mouvement . il pare encore , mais on voit qu'il est déjà vainqueur ; enfin il fait un dernier effort , et son ennemi tombe à ses pieds.

Ce Sauvage n'a pas manqué son coup s'il a voulu produire de l'effet. Je n'ai rien vu de plus agile , rien qui approche de la rapidité de ses mouvemens. Dès qu'il a fini , il vient à nous , prend avec dédain un de nos fusils , et nous fait entendre de la manière la moins équivoque que pendant le temps que nous mettrons à le charger il fera partir une trentaine de flèches ; mais pour vous montrer jusqu'à quel point il est sûr d'atteindre son but , et combien ses coups sont certains , sans presque viser , et d'une main exercée , il lance un de ses traits sur un petit arbre distant de plus de quarante pas , et nos efforts réunis ne peuvent parvenir à l'en arracher sans y laisser le fer dont il était armé.

Nous trouvâmes dans une des principales maisons de *Bttoca* , où nous parvînmes malgré les Insulaires , plus de vingt mâchoires d'hommes suspendues à une muraille , digne trophée de ces peuples barbares. Nous avons appris quelques jours après à Diely qu'ils avaient dévoré depuis peu l'équipage d'une chaloupe anglaise qui était descendu pour faire du bois ; aussi le Gouverneur portugais ne concevait-il pas que nous fussions parvenus à échapper de leurs mains.

De Diely , nous fîmes voile vers Ravvack , près de la Nouvelle-Guinée et de Waigiou ; nous passâmes pendant ce trajet au milieu de cet archipel fameux des Moluques . riche partout d'une végétation vigoureuse , et infesté par les reptiles les plus dangereux. Nous ne trouvâmes à Ravvack que huit ou dix cabanes abandonnées , quelques tombeaux , des têtes de morts et des idoles. Le lendemain plusieurs canots entourèrent notre bord , et en échange de nos couteaux et de nos verroteries , les Sauvages nous offraient des oiseaux du Paradis fort bien empaillés , et la lèpre hideuse dont presque tous étaient couverts nous effrayaient. Vivre , chasser , et multiplier , voilà leur occupation. Si la pêche est heureuse , ils dînent bien. Leur table est bientôt mise , leur couvert est bientôt préparé. Sur des morceaux de bois vert , ils étendent leur poisson ; ils allument un

grand feu autour duquel ils se groupent ; leur appétit leur sert d'assaisonnement , leurs doigts de fourchette , le creux de leur main ou une large feuille d'arbre , d'assiette. Les intestins des plus gros poissons , loin d'être pour eux un mets désagréable , m'ont paru au contraire flatter le plus leur palais peu délicat , et je connais bien des dames de Paris qui auraient poussé les hauts cris en assistant à ces repas sans étiquette , où un morceau de poisson saupoudré de terre était dévoré avec un plaisir que nous ne goûtons pas toujours à nos plats les mieux préparés et assaisonnés. Et ne croyez pas toutefois que ces hommes , si près de la nature , soient absolument étrangers à toute espèce de recherche. Ils ont aussi un lendemain , et l'approche d'un mauvais temps , ou quelque réjouissance publique , les force , la veille , à se donner plus de soins , à doubler leurs fatigues. Alors , dans un énorme bambou vert , dont ils perforent les nœuds , et qu'ils emplissent à moitié d'eau bouillante , ils jettent le superflu de leurs vivres qui se cuit et se conserve chaud pendant un assez long espace de temps. J'ai goûté du poisson ainsi préparé , et je puis vous assurer , Messieurs , que je l'ai trouvé excellent. Je dois ajouter du reste , ( car il ne faut rien flatter ) , qu'une abstinence forcée de plus de deux mois , et l'attrait de la nouveauté ne contribuaient pas peu à

en chasser le gout fade et enfume dont mes généreux compagnons de table ne paraissaient pas s'apercevoir. Mais une remarque assez singulière, dont aucun voyageur ne niera la justesse, c'est que dans tous les archipels de la mer du Sud que nous avons visités, j'ai vainement cherché un seul mets préparé à une sauce quelconque. Là, tout se cuit sur la braise, ou sur des bâtons exposés au feu, ou plutôt à une fumée ardente. Voyez ces pauvres Insulaires, assis en cercle autour d'un tas de poissons, jetés pêle-mêle sur quelques feuilles de cocotier, dévorant avec une voracité surprenante, un repas que leur adresse vient de leur procurer. A Ravvack, nous avons joui tous les jours de ce coup-d'œil intéressant. Le roi de Guébé, espèce de pirate audacieux et entreprenant qui sème l'épouvante depuis Amboine jusqu'à la Nouvelle-Guinée, est venu nous offrir aussi le spectacle d'un repas de Sauvages où règne du moins une certaine distinction. Il avait avec lui deux ministres, et ceux-là en valaient bien d'autres, puisqu'ils étaient choisis parmi les sujets les plus fidèles et les plus courageux. Eux seuls et un autre chef mangeaient avec lui; j'ai remarqué, mais à ce groupe seulement, qu'avant et après le repas, ils faisaient une sorte de libation à je ne sais quelle divinité, tandis que les cercles des deuxième et troisième ordres paraissaient s'af-

franchir de cette cérémonie. Est-ce que dans ce pays il n'y aurait de Dieu que pour les grands?... Est-ce qu'on aurait refusé aux petits le droit de rendre hommage à une divinité bienfaisante?... Que l'histoire du monde serait curieuse, si l'on en connaissait tous les secrets !.....

Les maladies , suite inévitable d'un séjour trop prolongé dans un climat sur lequel le soleil darde ses rayons les plus pénétrants , nous forcent à partir des marais de Ravvaek , et nous n'arrivons aux Mariannes qu'après avoir vu disparaître sous les flots un de nos meilleurs officiers , et l'élite de nos matelots. Tandis que ceux que la mort a épargnés, ressaisissent les forces et la vie par les soins généreux du Gouverneur de ce riche archipel , deux de mes amis , un botaniste plein de zèle , et un aspirant rempli de mérite , partent avec moi pour Tinian , que je ne connaissais que par le récit de l'amiral Anson et la page éloquente de ROUSSEAU. Des rois pilotes des Iles Carolines nous y conduisent.. Nous sommes à Tinian et je le cherche encore. Je pénètre dans des broussailles , et je me demande involontairement où est le peuple qui a élevé ces colonnes , et celui qui les a renversées. Quel est le souverain qui habitait cette longue galerie qui certes ne formait qu'un seul édifice ? Pourquoi cette demi-sphère colossale qui surmonte chaque pilier ?... Pourquoi ces pi-

liers énormes bâtis sur le sable?... Plus je parcours ces ruines, plus je demeure convaincu qu'elles sont les restes de quelques temples consacrés par la religion. La cause de leur destruction, on l'ignore.

Il faut toutefois que cette île ait été jadis le séjour d'un grand peuple, éteint sans doute par une de ces catastrophes qui bouleversent les empires et changent même les lois de la nature. On ne peut faire un pas sans rencontrer quelques débris de monumens, et l'île entière ne semble qu'une ruine. Les grands végétaux y sont faibles, rares, mais ils poussent péniblement à travers des tas de feuilles desséchées et des troncs d'arbres pourris. Ça et là, on découvre de vieux *Rima* pelés, dont la tête, armée de quelques branches grisâtres, indique au voyageur la catastrophe dont ils ont été les victimes, sans lui en assigner l'époque. L'œil parcourt d'un seul trajet une vaste terre, semblable à un lointain d'une mer brumeuse; et, oserai-je le dire, presque toutes les parties de Tinian ont rappelé à mon cœur attristé les terres arides et sauvages de la presqu'île Péron.

Quelques pieds de cocotiers, aussi débiles que peu élevés, promènent encore dans les airs leur chevelure flétrie; on dirait qu'ils gémissent de la tristesse de la nature, et qu'ils veulent mourir avec elle. Des plateaux peu élevés, uniformes.

une côte monotone, silencieuse, quelques récifs, des troncs d'arbres dévorés par le soleil, nulle route, presque nul abri, n'est-ce pas là le séjour de la tristesse?... Un souffle brûlant en faisant périr la végétation, a enlevé à la terre le pouvoir de la reproduire. Tout est déchu; les légumes n'y poussent qu'avec effort; leur suc est sans goût; les patates, les ignames, les melons d'eau y sont inférieurs à ceux des autres îles du même archipel, et je frémis en pensant que l'amiral Anson a dit peut-être la vérité, en peignant ce pays comme un lieu de délices, comme un séjour enchanteur. Ne reste-t-il donc dans la nature aucun témoin de ce bouleversement si peu reculé?...

Que je serais ingrat si je passais sous silence un événement dont j'ai failli être la victime, et qui nous a confirmés dans la haute opinion que nous avions déjà du caractère généreux et du naturel bienfaisant des pilotes Carolins qui nous accompagnaient. En vue de Rotta, nous fîmes une petite décharge de mousquetterie pour prévenir l'Alcade que nos conducteurs refusaient de franchir la passe qu'ils ne connaissaient pas bien, et ces coups de fusil qui répandirent l'alarme dans la colonie, attirèrent cependant auprès de nous un jeune Rotinien, qui nous demanda en espagnol ce que nous voulions, et d'où nous venions. Je

lui répondis que nous venions de Guaham, que nous avions des lettres du gouverneur et que nous étions Français. Je réclamai en même temps passage dans sa frêle embarcation, et malgré les sages remontrances de mon compagnon de voyage, je partis. Il était minuit, mon guide voguait, et me recommandait si souvent de ne pas bouger, moi qui étais immobile, qu'il me donna des inquiétudes. Je lui demandai enfin s'il y avait quelque chose à craindre, et à peine m'eut-il répondu *non*, que nous chavirâmes. Je sais fort peu nager; et l'obscurité de la nuit, un homme inconnu qui était près de moi, le bruit sourd des brisans qui se prolongeaient, répétés par les échos des montagnes, toutes ces circonstances réunies ne contribuaient nullement à augmenter mon adresse. Cependant je jouai tant des mains et des pieds, que je parvins à saisir la pirogue que mon détestable insulaire poussait au large. Il ne disait mot, et moi qui étais résolu de me noyer de compagnie, je le serrais fortement à la gorge, et tâchais par mes cris de me faire entendre de mon camarade que ma frayeur supposait endormi. Que l'eau de la mer du Sud est amère, et qu'une situation pareille à la mienne la rend encore plus détestable! On m'entendit enfin; le Roi qui nous servait de pilote, averti par mon ami, s'arme d'un morceau d'aviron, se jette dans la mer, et vient à moi au



moment où mes forces commençaient à m'abandonner. Je reprends courage, il m'y excite par ses cris, je le vois, je distingue ses efforts; il me présente d'une main le bâton qu'il tenait avec force, je le saisis, et, le secondant de mon mieux, nous arrivons à bord, lui satisfait et riant de ma frayeur, et moi grelottant et plus satisfait que lui. Quand à mon autre pilote, il releva son embarcation, et alla porter la nouvelle de notre arrivée à l'Alcade qui faisait toujours entretenir un grand feu sur le rivage.

Revenu de ma frayeur et de ma fatigue, je présentai à mon généreux libérateur un mouchoir, quelques hameçons, deux colliers de verre et une chemise; mais dès qu'il eut compris que c'était pour le remercier du service qu'il venait de me rendre, il refusa mes cadeaux avec dignité, et les accepta ensuite comme un témoignage de mon affection. Connaissez-vous, Messieurs, beaucoup d'Européens capables d'un aussi noble procédé?

Si je ne craignais abuser de votre patience, déjà trop long-temps mise à l'épreuve, je vous peindrais, Messieurs, les douces mœurs des peuples hospitaliers qui, jusqu'à ce jour, ont été à l'abri de ces guerres sanglantes qui ont dépeuplé presque tous les archipels de la mer du Sud. Leurs cérémonies, leurs usages, leur caractère, puisés dans des faits récents, ne manqueraient pas,

j'en suis sûr. de piquer votre curiosité; mais je n'ai pas le courage d'achever mon récit, sans vous donner une idée des danses qu'ils ont eu la complaisance de répéter devant nous à Guaham.

La gaité la plus folle animait la physionomie des acteurs. Leur amusement n'était point un jeu; c'était une fête. On n'y riait pas pour rire, on ne s'agitait point pour se fatiguer; les éclats peignaient la situation des cœurs, et les cœurs étaient heureux. D'abord réunis sur deux colonnes, les danseurs entonnaient un chant monotone, et très-harmonieux, qu'ils accompagnaient des gestes les plus gracieux, et de mouvemens de hanches et de cuisses pour nous un peu trop lascifs. Leurs yeux exprimaient la volupté et non le plaisir, on eût dit qu'ils attendaient une maîtresse. Bientôt un chant plus gai succédait à cette scène amoureuse, car ces hommes ont appris à varier leurs amusemens. Ils se prenaient par la main, couraient en rond, faisaient mille folles gambades, chacun mettait le pied sur la cuisse de son voisin, tous riaient de notre étonnement et de notre satisfaction, et dès que chaque figure était terminée, un des danseurs se détachait de la troupe, et venait nous demander si nous étions contents.

Après ces scènes originales, vinrent des danses tellement curieuses, que les dessins seuls peuvent en donner l'idée. Ici, c'était la difficulté qui en

faisait le mérite. Armés de longs bâtons qu'ils tenaient à deux mains, les jeunes Carolins se rangeaient sur deux lignes. D'abord un seul marquait le commencement de la figure, en élevant la voix comme pour fixer l'attention. Un chant monotone et général répondait à cet appel. Les bâtons se heurtaient en cadence; on se portait des coups à droite, à gauche; mais ce n'était que le prélude d'un fracas plus merveilleux. Bientôt le spectacle s'anime, la scène s'agrandit. Les danseurs changent de place, s'évitent, se suivent, se dispersent, se croisent sans s'embrouiller, forment des figures admirables, des tableaux ravissans. Tantôt quatre à quatre, tantôt huit à huit, ils s'attaquent avec rapidité. Un coup menace les reins, une arme le chasse; un bâton va atteindre la tête, le bâton du voisin est là comme par enchantement pour l'arrêter. Ils ne frappent que pour qu'on pare, ils ne ripostent que pour être parés. Quel mouvement! quelle vélocité! quelle adresse de passer tant de fois sous les armes les uns des autres sans se heurter, sans se confondre, sans se perdre. L'œil a de la peine à les suivre, l'attention se fatiguerait, si l'étonnement ne tenait sa place. Les figures changent de forme à chaque instant, les danseurs changent d'adversaires, et toujours l'harmonie la plus parfaite règne dans la fête patriotique... Enfin trois cris plus forts, trois

mouvements plus rapides , trois coups plus prononcés achèvent le tableau. Ils sont un peu lassans sans doute , mais le plaisir et la surprise des spectateurs les dédommagent bien de leurs fatigues.

Peuple heureux ! est-il éloigné le jour , où , attaqué par de féroces ennemis , tu seras forcé d'échanger tes frêles roseaux contre des armes meurtrières. Ah ! que la voix de l'humanité retentisse au milieu de toutes les nations pour les exciter à ta défense , car l'ennemi de tes jeux et de ton bonheur doit l'être aussi du genre humain.

---

SUR LES MÉTAMORPHOSES  
DES PLANTES ET DES ANIMAUX,

PAR M. DESHAYES.

A MESDAMES LES ASSOCIÉES-LIBRES.

LES trois Sœurs de l'Amour et les neuf Sœurs jumelles

Ayant appris que l'on fêtait LINNÉ

Le vingt-quatre de mai, ce mois de fleurs nouvelles,

Tout justement le jour où ce grand homme est né,

N'ont pas voulu qu'on le fêtât sans elles.

Un rendez-vous bien combiné

Sous le même berceau, de guirlandes orné,

Vous a fait rencontrer avec ces Immortelles,

Et par vous, en ce jour, son buste est couronné.

Jamais fête plus solennelle

N'intéressa nos esprits et nos cœurs.

Mesdames, près de vous que la nature est belle!

On aime à réunir les femmes et les fleurs.

Sans vous la fraîche et féconde Cybèle

Perdrait sa grâce et ses couleurs.

La plante que l'on cueille est bien plus belle encore,

Lorsque l'on songe aux doux attraits

De l'aimable objet qu'on adore :

Jugez quand près de vous on retrouve ses traits.

Chaque corolle est un mystère  
 Dont on aime avec vous à sonder les secrets.  
 Tout ici-bas travaille pour vous plaire,  
 Vous êtes l'âme des travaux  
 Du poète et du statuaire,  
 Et le grand RAPHAEL ne prenait ses pinceaux  
 Qu'en regardant sa belle jardinière.  
 La Botanique a de tout temps été,  
 Une étude philosophique ;  
 Mais combien avec la Beauté,  
 Elle se montre sympathique !  
 Ces épouses et ces maris,  
 Leurs riches pavillons, leurs brillantes courtines  
 N'offrent-ils pas à nos regards surpris  
 Des *Ovides* et des *Corines*,  
 Des *Jupins*, des *Ios*, des *Mars* et des *Cypris* ?  
 Que de chastes baisers donnés, rendus, repris,  
 Et surtout quel accord dans ces doux mariages !  
 Ah ! la morale est là, profitez-en, mes Sœurs,  
 Et que toujours dans vos ménages  
 Brille l'heureux accord de l'amour et des mœurs !

Que d'aimables analogies  
 Se pressent en foule à vos yeux !  
 Par vous les roses sont cueillies,  
 Mais n'ôtez pas vos gants, l'arbuste est épineux.  
 N'est-il pas du plaisir l'emblème ingénieux ?  
 Le galant DEMOUSTIER en plaçant des narcisses  
 Sur un sein formé par l'Amour,  
 Y joignit ce couplet que je dévoile au jour  
 Pour mieux persuader mes chères Auditrices :

« Pauvre Narcisse, trop épris

« De ta beauté suprême ,  
« Ou dit que tu mourus jadis  
« Amoureux de toi-même.  
« Euphrosine dans un moment  
« Va renouveler ton tourment :  
« Penché sur le double trésor  
« Qu'entoure son corsage ,  
« Tu croiras expirer encor  
« D'amour pour ton image. »

Vous devinez déjà mille rapports divers

Dont je pourrais vous offrir la série ,  
Car tout dans ce vaste univers  
Subit les lois de l'harmonie.

Qui sut les dévoiler ? Le sage BERNARDIN.

Que sa lecture est attachante !

Ah ! peut-être une femme aimante  
Inspirait son génie et guidait son burin.

Nous devons à plus d'une femme

Mille ouvrages charmaux , avoués par le cœur ,  
C'est l'effet naturel de cet aimant vainqueur  
Qui dirige vers vous les ressorts de notre âme.  
Mais il est un beau champ qui reste à défricher ,  
C'est celui des métamorphoses.

J'indique le chemin , qu'un autre ose y marcher.

La belle *Hortensia* qui prend l'habit de rose ,  
Sous son frais parasol semble encor se cacher.

C'était jadis une jeune bergère ,

Dont le Japon éclaira le berceau.

En cueillant la fleur printanière ,

Elle négligeait son troupeau ;

Lorsque soudain sur le bord d'un ruisseau

( Ruisseau profond autant qu'une rivière ,  
 Un pource la poursuit : elle fuyait , légère  
 Comme le faon timide ou le rapide oiseau  
     Qui fuit la flèche meurtrière ,  
     Hélas ! elle tomba dans l'eau.  
     Flore et Zéphir veillaient sur elle ;  
 Par eux elle est changée en cette fleur nouvelle  
     Où l'on remarque encor l'ombrelle ,  
     Qui la couvre comme unchapeau (1).  
 Je ne vous dirai rien de la Mûre sanglante.  
 Qui ne connaît Pyrame et ses malheurs ?  
     Qui ne sait les torrens de pleurs  
     Que répandit la Déesse des cœurs  
     A la nouvelle foudroyante  
     Du coup affreux dont mourut *Adonis* ?  
 Éternel souvenir de ses cruels ennuis.  
*L'Anémone* naquit sous les pleurs d'une amante.  
 Ah ! si la mort de sa faux dévorante  
 Moissonnait avant moi celle que je chéris ,  
 Que ne puis-je la voir soudain changée en plante  
 Pour venir la rêver sous ses rameaux fleuris !  
 Mais dans un autre règne une leçon utile  
 Peut éclore pour vous d'un changement nouveau.

    En voyageant dans la Sicile,  
 Je m'arrête en rêvant près d'un joli hameau ,  
     Dont l'aspect présente un tableau  
     Digne du pinceau de DELILLE.  
     Une bonne femme qui file ,  
     Repose un moment son fuscau

---

(1) La vraie fleur de l'hortensia (car il y en a une stérile), est au dessus du calice coloré qui la couvre comme un petit parasol.



Pour me conter un fabliau,  
 Qui court encor et les champs et la ville.  
 Notez bien que j'étais assis au bord de l'eau,  
 Et qu'un homard géant fixait mon œil novice.  
 La vieille, à ce sujet, me conta longuement  
 L'origine de l'écrevisse.  
 J'aurai fini dans un moment ;  
 Vous savez qu'abrégé n'est pas chose facile.

Non loin du mont Etna, l'effroi de la Sicile,  
 La bergère *Astaca*, seule, vivait aux champs  
 ( Le nom est un peu dur, mais c'est PLINE (1), Mesdames,  
 Qui le consacre, ainsi, trêve à vos épigrammes ;  
 Et ne dormez pas trop à ce conte d'enfans. )  
 Non loin du mont Etna, l'effroi de la Sicile,  
 La bergère *Astaca*, dis-je, vivait aux champs.  
 Chaque jour ses agneaux bêlans  
 Sous la garde d'un chien docile  
 Paissaient les rivages charmans  
 Qu'arrose l'Aréthuse aux souvenirs touchans (2).  
 Le soir dans son modeste asile  
 Elle rentrait, non sans quelques soupirs.  
 Le tableau piquant des plaisirs  
 Que goûtaient sous ses yeux les tendres tourterelles,  
 Avaient éclairé ses desirs ;  
 Malgré la fraîcheur des Zéphirs,  
 Fillette en ret état trouve les nuits cruelles.  
 Notre Belle avait lu quelques bons vieux romans ;  
 Elle croyait qu'à peine au monde il pouvait être

(1) PLIN. *Hist. nat.* lib. IX, cap. 51. C'est aussi le nom que les Grecs donnaient à l'écrevisse.

(2) OVID. *Metam.* lib. V, v. 572 et seq.

Un ou deux fidèles amans.

Mais comment espérer qu'un seul vint à paraître  
 Exprès pour lui jurer, par les plus forts sermens,  
 Cette fidélité qui n'est qu'aux cieus peut-être :

Tant les humains sont devenus méchans?

Elle avait dédaigné nombre de soupirans.

*Vulcain* vint à son tour; il se croit sûr de plaire,

On le refuse net : la plus forte colère

De l'amour dans son cœur éteint le sentiment.

Il retourne à sa forge et guette le moment

De se venger de la Bergère.

Un soir, comme ce dieu rêvait

Aux amours de *Vénus*, en rêvant il approche

Justement aux pieds d'une roche

Où la belle *Astaca* mollement reposait

Sur un tapis de mousse verdoyante.

Le forgeron, bouche béante,

D'un œil avide dévorait

Tous les appas de sa proie innocente.

*Astaca* se croit seule et tâche de dormir.

Un léger bruit la fait frémir.

Elle aperçoit *Vulcain* et soudain veut s'enfuir ;

Mais un pouvoir irrésistible

Fixant ses pas, la force de venir

A reculons vers cet amant horrible,

Qui, l'œil en feu, va sur elle assouvir

Sa passion brutale et criminelle.

Elle allait succomber, *Vénus* veillait sur elle

Et de son bras puissant daigna la secourir.

« D'un époux libertin réprimons le caprice,

« Dit-elle, je te prends sous ma main protectrice,

« *Astaca*; monte au rang des Constellations.

« Là, tu pourras braver les persécutions  
« De mon perfide époux, dont le noir artifice  
« Tendait un piège à ta beauté novice. »

Elle dit : *Astaca* suivit sa bienfaitrice  
Vers les célestes régions (1).  
Mais pour laisser aux nations  
Du crime de Vulcain un éternel indice,  
Elle veut qu'*Astaca* soit chez nous l'Ecrévisse,  
Et que marchant à reculons  
Dans le froid séjour des poissons,  
A l'aspect de Vulcain honteuse elle rougisse (2).

De l'origine des *Cousins*  
Notre Beaucis, si j'ai bonne mémoire,  
Voulut aussi me raconter l'histoire,  
Mais je vous en fais grâce, et c'est très-méritoire ;  
On conterait, à lasser tous les Saints,  
Quand on vous a pour auditoire.

---

(1) Le soleil entre dans ce signe au mois de mai.

(2) Allusion à la couleur que prend cet insecte dans la cuisson.

---

## COUPLETS IMPROMPTUS,

CHANTÉS PAR M. VOIART.

---

*Air : De la soirée orageuse.*

Du patron des amans des fleurs  
Célébrons aujourd'hui la fête!  
Lorsque nous rallions les cœurs,  
C'est pour Flore une autre conquête.  
Chantons tous d'un refrain joyeux  
LINNÉ, les fleurs et la science,  
Ici l'on peut être amoureux,  
Sans offenser la bienséance.

Cet autel nous offre LINNÉ,  
Admirons sa noble figure ;  
Son front de feuillage est orné ;  
Le temple est toute la nature.  
Nous avons moissonné des fleurs,  
Tressons-en vite une guirlande ;  
Pour LINNÉ leurs douces odeurs  
Seront l'encens de notre offrande.

On voit réunis en ce jour,  
Le plaisir, les jeux et les Grâces.  
Si le sort m'eût fait Troubadour,  
J'oserais marcher sur leurs traces.  
Mais pardonnez à mon crayon  
Une esquisse trop imparfaite....  
En vain j'invoque ANACRÉON,  
Le cœur est mon seul interprète

---

**N O T E.**

---

*Les Correspondans et Associés de la Société Linnéenne qui désireraient se procurer la Linnea borealis, peuvent s'adresser au Secrétariat de la Société, rue des Saints-Pères, n°. 46, ou bien à M. BATON, fleuriste, rue Richelieu, près celle des Ménars. Cet habile artiste a su l'exécuter avec une vérité et un talent digne des plus grands éloges.*

---

# TABLE DES ARTICLES

CONTENUS

DANS CE CAHIER.

---

Relation de la première fête champêtre, célébrée le 24 mai 1822; par M. THIÉBAUT DE BERNEAUD.	Pag. 1
Eloge de Linné, par M. DE SAINT-AMANS, Associé-Correspondant.	12
Des progrès de la Société Linnéenne de Paris, du but scientifique et moral de son institution, par M. THIÉBAUT DE BERNEAUD, Secrétaire-perpétuel.	29
De J.-J. ROUSSEAU, considéré comme écrivain-botaniste, par M. LEFÉBURE, l'un des Vice-Présidens.	41
Ode à l'Étoile de la Lyre, par madame AMABLE TASTU, Associée-libre.	49
A Mesdames les Associées-libres en leur offrant quatre éventails botaniques, dressés d'après le <i>Système floral</i> , par M. DESHAYES, Correspondant.	55
Les derniers instans de LA PÉROUSE, extraits d'un poëme inédit, par M. LACHEVARDIÈRE, Correspondant.	55
Extraits d'une promenade autour du monde, par M. JACQUES ARAGO, Membre Auditeur.	61
Sur les métamorphoses des plantes et des animaux, par M. DESHAYES, Correspondant.	79
couplets impromptus, par M. VOÏART, Trésorier.	86
Note relative à la <i>Linnea borealis</i>	87

---



# RELATION

DE LA

## DEUXIÈME FÊTE CHAMPÊTRE

CÉLÉBRÉE A ROMAINVILLE

PAR LA SOCIÉTÉ LINNÉENNE DE PARIS,

le 24 mai 1823,

JOUR ANNIVERSAIRE DE LA NAISSANCE DE LINNÉ;

PAR M. THIÉBAUT DE BERNEAUD,

Secrétaire perpétuel, Membre et Correspondant de plusieurs Sociétés  
savantes nationales et étrangères.



PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE LEBEL, IMPRIMEUR DU ROI,  
RUE D'ERFURTH, N° 1, PRÈS L'ABBAYE.



---

Whilst nature's gentle hand  
Shall gem her form with flowers,  
His memory shall stand  
Eternal as her bowers!

BROOKS ( pag. 118 ).

---



# SOCIÉTÉ LINNÉENNE

DE PARIS.



## RELATION

DE LA DEUXIÈME FÊTE CHAMPÊTRE

CÉLÉBRÉE LE 24 MAI 1825.



DEPUIS un mois des pluies continuelles et un vent froid flétrissaient les plantes nouvelles et rendaient muets les échos champêtres, quand l'aurore du 24 mai annonça un beau jour, un soleil brillant, un jour de plaisir. C'était celui où les naturalistes avaient à célébrer l'anniversaire de la naissance du grand LINNÉ, l'anniversaire de ce génie transcendant qui débrouilla le chaos de l'histoire naturelle, et lui imposa des lois simples, une nomenclature harmonieuse, et des coupes puisées dans l'essence même des êtres. C'était une fête pour tous les vrais amis de l'ordre et de la vérité, pour les adorateurs de Flore, pour les hommes modestes et studieux. La nature se mit à l'unisson de leurs vœux, et la plus belle journée du printemps signala la fête de la concorde et de la reconnaissance.

Dès que le soleil eut marqué les premières heures

de ce jour mémorable, les Linnéens fidèles, membres résidans, honoraires, auditeurs et correspondans, réunis à leurs épouses, à leurs enfans, à leurs amis, se trouvèrent dans le joli bois de Romainville, où le chêne domine; les uns occupés à herboriser, à recueillir des insectes ou bien à tresser des guirlandes de fleurs rustiques; les autres étudiant le sol de la montagne sur laquelle sont situés le bois et le village de Romainville, ou bien crayonnant quelques-uns des points de vue charmans qui se dessinent, ici sur la plaine des Vertus, dont la culture est si soignée; là, sur les coteaux lointains derrière lesquels s'élève la ville de Meaux, où BOSSUET écrivit une partie de ses éloquentes œuvres.

Si les botanistes n'ont rien trouvé qui ne soit décrit dans toutes les Flores des environs de Paris (si ce n'est une très-jolie espèce d'*Arenaria tenuifolia*, appelée par THULLIER *viscidula*, et qui mériterait d'être distinguée comme espèce), les entomologistes ont obtenu des sujets plus importans : tels sont le *Carabus multipunctatus*, espèce très-rare; le *Sylpha quadripunctata*; le *Crioceris duodecim-punctata*; le *Panurgus* (*Carabus erux major* L.), également rare; le *Rhedurius aegyptius*; le *Cicindela hybrida*; le *Pedinus glaber*.

Les zoologistes ont découvert le mâle et la femelle d'une variété de lézard vert, rare aux environs de Paris, dont DAUDIN a fait une espèce, et remarquable par la bande grise tigrée qui, de la tête, descend jusques à l'extrémité de la queue.

Après avoir visité un gouffre, connu sous le nom

de *Trou-Vassou*, dans lequel se perdent toutes les eaux qui descendent du plateau, les géologues ont constaté l'existence d'huîtres, d'ossemens de poissons, de cythérées planes et bombées, de spirorbes, et surtout de *Cerithium plicatum*, dans les couches de marnes vertes et jaunes; puis des coquilles d'eau douce, telles que des lymnées et des planorbes bien conservées dans le sable rouge, très-argileux, que recouvre le grès marin dont est formée toute la montagne.

De leur côté, les agriculteurs ont examiné avec soin un superbe troupeau de mérinos et la riche basse-cour, dans une propriété située au lieu dit le *Moulin de Romainville*. Ils se sont crus transportés dans ces deux fermes que VARRON décrit dans son *Traité des choses rustiques* (1), et qu'il possédait dans la Sabine et au pied du Vésuve. Ils ont de plus observé un parc où l'on a réuni un grand nombre d'arbres étrangers, le bon état des terres labourables, des vignes et des arbres à fruits qui abondent sur le territoire de Romainville.

A neuf heures et demie, rassemblés dans un lieu fixé d'avance, tous les titulaires Linnéens ont rendu compte de leurs récoltes, et il en a été rédigé des notes exactes.

Une heure après on a fait en famille un repas champêtre, sous un berceau de chênes et de châtaigniers, dont le feuillage au vert foncé était égayé par les palmes du robinier et par les longs bouquets blancs suspendus à ses rameaux, et qui répandent au loin

---

(1) *De re rustica*, lib. 1, cap. 11, 12 et 13.

une odeur suave , analogue à celle de l'oranger , habitant des climats chauds.

Quelques instans avant l'heure de midi , le président de la Société Linnéenne se rendit , suivi de la nombreuse assemblée de ses confrères , tous décorés de la *Linnæa borealis* , et de personnes admises à prendre part à la fête , dans un lieu très-ombragé , au pied de l'autel consacré au génie des sciences naturelles. Du sein de mille fleurs fraîchement épanouies , tressées en festons ou disposées par masses brillantes , et étalant à l'envi tout ce que la ceinture de Flore a de plus gracieux et de plus séduisant , s'élevait le buste de LINNÉ , couronné de feuilles de chêne et d'immortelles , entre les images de TOURNEFORT , qui fut son précurseur , et de AUGUSTE BROUSSONNET , le fondateur de la Société Linnéenne de Paris , dès l'année 1788.

Le silence succéda aux bruyans épanchemens de la joie , et la séance fut ouverte. En ce moment où tous les bons Linnéens , dans l'un comme dans l'autre hémisphère , célébraient la même fête , proclamaient les services rendus aux sciences , à l'humanité par le patron des vrais naturalistes ; qu'ils exprimaient les mêmes sentimens , le baromètre marquait 20° 1 centigrades ; le baromètre ramené à 0 indiquait 759<sup>mm</sup> 64 ; l'hygromètre , 76°. Les vents soufflaient du S. S. O. Le ciel était légèrement nuageux.

Les maîtres des cérémonies annoncèrent alors l'arrivée de M. le docteur ROBSHAM , membre de la Société Linnéenne d'Upsal , et son député auprès de la Société Linnéenne de Paris , ainsi que celle de M. le général de SCHRAMM , chargé de représenter en ce

jour mémorable les correspondans de la Société dans les départemens de la Sarthe et de Maine-et-Loire.

Dès que les deux honorables membres eurent pris place auprès du président, et reçu une branche de la *Linnaea borealis*, M. le docteur ROBESHAM fit hommage de la médaille d'argent frappée, il y a seize ans, par la Société Linnéenne d'Upsal, et la déposa au pied du buste du grand homme, en signe de l'étroite et constante amitié qui unit les deux sœurs ensemble, et qui doit exister pour toujours entre les Linnéens français et les Linnéens suédois (1).

M. le docteur TRONCIN, l'un des vice-présidens, ayant obtenu la parole, prononça un discours sur les jouissances inséparables de l'étude des sciences naturelles, et la salutaire influence qu'elle exerce sur les facultés de l'esprit humain, sur le meilleur emploi du temps, sur le bonheur de la vie.

Après lui, M. THIÉBAUT DE BERNEAUD, Secrétaire perpétuel, entretint la compagnie du but général des fêtes champêtres, et plus particulièrement de celles fondées par les Sociétés Linnéennes le jour anniversaire du 24 mai.

On lut ensuite au nom de M. JAMES GORDON BROOKS, de New-York, une ode au printemps, que M. CHARLES LEMESLE a traduite de l'anglais.

Dans une notice extrêmement curieuse et écrite

(1) La médaille présente le profil de LINNÉ avec l'exergue : C. LINNÆUS I. Q. AUR. ARCHIAT. ET PR. UPS.; au revers, cette inscription : *Natalium memoriae saeculari d. XXIV maii MDCCCXII Institutum Linnæanum Upsaliense.*

avec beaucoup d'esprit, M. J. ARAGO a parlé des sauvages de la Nouvelle-Galles du Sud; il a parlé de ces malheureux insulaires qui, après avoir fui le joug de la civilisation européenne, sont pour la plupart morts de faim et de misère dans les bois, anciens témoins de leur indépendance, ou bien, après avoir abjuré leurs mœurs primitives, excités par des liqueurs fortes, que des conquérans barbares leur distribuaient avec profusion, s'entre-déchirèrent dans les murs de Sydney, et servirent de spectacle à ceux-là qui se targuent le plus d'humanité.

La séance terminée, on a visité le village de Romainville, où chaque année, le premier dimanche de mai, pendant vingt ans, on vit la jeune fille, glorieuse de la sagesse de sa mère, recevoir le chapeau de roses, qui est le prix de la vertu (1). Les environs présentent tous des preuves de l'ancienne existence de la mer dans le bassin dont les hauteurs formaient des côtes ou des îles.

De retour dans le bois, la compagnie s'est réunie à cinq heures en banquet. La gaité, la franchise et l'amitié cordiale y présidaient.

Le repas a été interrompu à plusieurs reprises : d'abord, par des couplets chantés par M. le docteur ALBERIC DEVILLE, le troubadour des Grâces et des naturalistes, dans lesquels il montra successivement

(1) Cette fête, fondée le 8 septembre 1774, a cessé d'avoir lieu à l'époque de nos troubles politiques en 1793. La nomination de la Rosière se faisait le premier dimanche de mai, et le premier lundi de septembre suivant le mariage se célébrait. Elle recevait pour dot une somme de 450 fr.

l'Amour métamorphosé en bouquetière distribuant des fleurs allégoriques , puis devenu marchand de vin , et donnant à cette liqueur des attributs particuliers selon les qualités du sol qui l'a produit ;

Ensuite par mademoiselle U. T. B. D. , associée-libre, qui a raconté l'histoire d'un oiseau des Canaries , qu'elle élève, et auquel elle a imposé le nom de *Vert-Jaune* ;

Enfin , par des chansons. Dans le nombre on a remarqué celle sur l'amitié, impromptu, par M. LACHEVARDIÈRE.

Plusieurs toasts ont été portés. A la Société Linnéenne d'Upsal : Puisse-t-elle voir long-temps encore à sa tête le vénérable THUMBERG, qui fut l'élève, l'ami, le successeur de LINNÉ, et le savant ADAM AFZELIUS , son fondateur en 1807 !

Aux correspondans Linnéens dans l'un et l'autre hémisphère : Puissent leur nombre et leur noble accord assurer à jamais le triomphe et les progrès des sciences naturelles !

Le dernier, proposé par M. le docteur RICHARD : A la douce fraternité qui réunit en une seule famille les disciples de LINNÉ, les naturalistes du globe. Puissent-ils n'avoir qu'un seul système, comme ils n'ont entr'eux qu'un même sentiment ! Puisse l'exemple de leur union servir de modèle aux peuples de la terre, et fonder une paix durable assise sur les bases de la justice et de la vérité !

A neuf heures la fête a été close, et l'on s'est séparé en se jurant une union inaltérable. Jamais anniversaire n'a été célébré avec plus de joie ; jamais un

accord plus parfait de sentimens n'a régné dans une aussi nombreuse assemblée. Tous les bons Linnéens en conserveront long-temps un doux souvenir.

Pour extrait conforme :

Le 1<sup>er</sup> vice-président,

LAUBERT.

Le 2<sup>e</sup> vice-président,

TRONCIN.

Le Secrétaire perpétuel,

THIÉBAUT DE BERNEAUD.

---



---

## DISCOURS

*Sur l'utilité, les avantages et les agrémens de l'Histoire naturelle; par M. le docteur TRONCIN, deuxième vice-président de la Société Linnéenne de Paris.*

---

L'HISTOIRE naturelle est, comme nous l'apprend le célèbre BUFFON, la source de toutes les sciences physiques et la mère de tous les arts. Elle embrasse tout ce qui est formé dans la nature; son objet est la connaissance intime de tous les corps; son but est l'application de toute production utile aux besoins de l'homme, et propre à multiplier ses jouissances à l'infini.

L'histoire naturelle est donc une des sciences qu'il importe le plus à l'homme d'étudier et d'approfondir. Jetons les yeux autour de nous; considérons-nous nous mêmes; envisageons avec quelque attention tout ce qui nous environne, tout ce que nous portons, soit pour la conservation de notre existence, soit pour la rendre plus douce et plus agréable, nous reconnaitrons cette vérité, et nous nous convaincrions de la nécessité d'étudier et de connaître jusqu'aux plus petites productions de la nature.

Si dans la foule immense de minéraux et de végétaux répandus autour de nous, si dans le nombre des

animaux destinés à partager avec nous les bienfaits de notre mère commune, il en est dont l'utilité ne nous soit pas connue; si, malgré notre intelligence, nous n'avons pas encore franchi la barrière que la nature a mise entre la pénétration de l'homme et le but de la création de certains corps, nous ne devons pas juger leur inutilité par l'insuffisance de nos lumières. Les découvertes journalières dans les sciences et dans les arts, en nous apprenant à mettre à profit des objets qui auparavant avaient été regardés comme inutiles et même nuisibles, nous indiquent assez combien il nous reste à acquérir. Combien est vaste et étendue l'espace que nous avons à parcourir! et combien est reculé le terme que nous supposons être celui de la perfection! Gardons-nous donc, à l'exemple de quelques esprits injustes et inconsidérés, de nous récrier contre la prétendue inutilité de cette quantité de productions naturelles, dans lesquelles nous ne reconnaissons aucune propriété immédiate, ou qui ne nous paraissent que dangereuses et nuisibles! Gardons-nous de nous demander à quoi bon cette multitude de végétaux et d'animaux grands et petits, terrestres et aquatiques, que nous ne connaissons encore que par les mauvaises qualités des uns, la méchanceté et la férocité des autres, mais qui peut-être un jour offriront à nos neveux des découvertes salutaires et précieuses.

Si l'utilité de l'histoire naturelle, si la nécessité de la faire entrer comme partie essentielle dans l'instruction publique, pouvait être encore aujourd'hui un problème, nous essaierions, sans parler des savans qui honorent notre âge, de citer les découvertes dues aux

travaux et aux ouvrages des TOURNEFORT, des LINNÉ, des RÉAUMUR, des JUSSIEU, des HALLER, des SCOPOLI, des SPALLANZANI, des BUFFON, des DAUBENTON, des CUVIER et d'une infinité d'autres, dont les noms seront à jamais chers et immortels ; nous rappellerions les succès obtenus dans tous les arts, qui en sont redevables aux progrès multipliés de l'histoire naturelle, et aux efforts assidus des membres de notre Société et des autres naturalistes ; mais à quoi bon nous arrêter à démontrer devant vous, Messieurs, une vérité que tout atteste ; une vérité qui prouve à l'homme l'étendue de ses moyens, et sa supériorité sur toutes les productions de la nature, dont il est le chef-d'œuvre ?

Envisageons l'histoire naturelle sous un autre point de vue. Un de vous, Messieurs, a dit dans la chaire de zoologie au Muséum d'histoire naturelle, que du *perfectionnement de la science* résultaient le *bonheur public et la félicité privée* (1). Considérons-la sous ce dernier rapport. Convainquons-nous que l'étude seule peut rapprocher l'homme du bonheur qu'il cherche continuellement pendant sa vie, sans jamais pouvoir l'atteindre, et que, de toutes les sciences, il n'en est point de plus propre que celle de la nature à lui offrir des consolations dans les traverses et dans les contrariétés qui l'obsèdent sans cesse.

« L'homme, a dit votre illustre Président, l'homme, » dont on vante la félicité, qu'est-il à des yeux non » prévenus ?

---

(1) *Discours de clôture du cours de zoologie au Muséum d'histoire naturelle, an IX*; par M. DE LACÉPÈDE.

» Envié par ceux qui ne voient que de loin l'éclat  
 » dont il brille, rassasié de jouissances, privé du désir  
 » qui seul peut leur donner du prix; dégoûté de ce  
 » qu'il possède, accablé d'affaires, rongé de soucis,  
 » trompé dans ses espérances, traversé dans son am-  
 » bition, tourmenté par de longues souffrances ou  
 » déchiré par des douleurs aiguës; en proie à des cha-  
 » grins qui le dévorent en secret; consterné par un re-  
 » vers imprévu que menace de suivre une affreuse  
 » misère; trahi par l'amitié, séparé par le bras invin-  
 » cible de la mort de l'objet qui lui fut le plus cher;  
 » seul, isolé sur la terre, livré par l'ennui au plus  
 » cruel des maux, ne trouvant autour de lui qu'une  
 » triste solitude et dans lui qu'un vide effrayant;  
 » poursuivi par l'image du passé qu'il ne reverra plus,  
 » inquiet pour l'avenir, ne voyant pour terme de ses  
 » inquiétudes qu'une vieillesse chagrine et une caducité  
 » débile et abandonnée, où pourrait-il se réfugier si  
 » ce n'est dans les bras de la vertu et de l'étude?

» Et quelle étude, ajoute M. DE LACÉPÈDE, plus pro-  
 » pre que celle de la nature à lui rendre la paix! »

En effet, opposons à ce tableau aussi vrai qu'élo-  
 quement tracé, quelques traits tirés de la vie du  
 naturaliste; contemplons-le au milieu de ses travaux  
 et de ses méditations, sachant se fixer au-dessus de  
 toutes peines et de tous soucis; passons en revue les  
 innocentes et paisibles jouissances qui remplissent tous  
 ses momens, sans jamais y laisser aucun vide, et nous  
 verrons l'image de ce qu'on peut appeler le bonheur  
 sur la terre. Exempt, dans l'âge même de la dissipa-  
 tion, de ces goûts emportés pour les plaisirs frivoles

et passagers, d'autant plus dangereux qu'ils sont vifs, attrayans, séduisans, qu'ils flattent et caressent toutes les passions, il sait jouir utilement sans se préparer aucun regret pour l'avenir. Chaque instant, chaque jour, chaque saison lui offrent de nouveaux sujets d'étude, de méditation et d'admiration. L'hiver même, pendant lequel la végétation, dans notre climat, se trouve dans un repos semblable à celui de la mort; où les arbres sont dépouillés de tous leurs ornemens; où les tiges et les feuilles des plantes, fanées, flétries et tendant à la décomposition, préparent un nouvel engrais aux racines dont elles se sont détachées, ainsi qu'à la germination des graines qu'elles ont portées, et que la terre a déjà recueilli dans son sein; l'hiver, où les oiseaux, tristes, mornes et silencieux, ne sont occupés qu'à chercher sous la neige endurcie par le froid une nourriture qui naguère leur était offerte avec tant de profusion; où presque tous les animaux renfermés dans leurs retraites, dont les uns ne sortent que très-rarement, et autant de fois seulement qu'il en faut pour soutenir leur triste existence, et où les autres se trouvent frappés d'un sommeil et d'une torpeur qui les font momentanément disparaître du nombre des êtres vivans; l'hiver, où la nature est silencieuse et inactive, où cet engourdissement de tous les êtres nous rappelle les idées d'une destruction prochaine; l'hiver même n'est pas sans agrément pour le naturaliste. La recherche et l'étude des mousses et de quelques autres plantes qui se plaisent dans cette saison; celle de la retraite des différens animaux qu'il y va surprendre et étonner, sont pour lui de nouveaux

plaisirs ; il y trouve autant de sujets de contemplation et de dédommagement, qu'il sait rendre plus vifs et plus agréables au milieu des productions étrangères que l'art (1) nous apprend à conserver, et dont la possession est due au zèle, aux fatigues et aux dangers des voyageurs. C'est surtout parmi ces dernières productions en tous genres, que, venant se délasser utilement de ses courses et de ses travaux, il étudie la nature, nouvelle pour lui ; c'est là que, s'identifiant pour ainsi dire avec ces hommes courageux, souvent martyrs méconnus de la science, et plus souvent encore mal récompensés, il se transporte en imagination dans les différens lieux qu'ils ont parcourus ; c'est en contemplant chaque objet qu'il se rappelle le lieu où il a été trouvé, les circonstances qui ont accompagné sa découverte ; c'est en l'examinant de près et avec attention qu'il se figure toutes les sensations qu'à dû éprouver l'heureux voyageur qui l'a observé le premier, et qui a été assez fortuné pour en enrichir sa patrie ; souvent même, et s'il est assez jeune encore, excité par une généreuse émulation, il s'enflamme d'un beau zèle ; des milliers de découvertes se présentent à son esprit ; sourd et insensible à toute idée de fatigues, de craintes et de dangers, il conçoit le projet d'abandonner ce qu'il a de plus cher, pour courir après des objets plus chers encore, il se décide, il part et devient lui-même à son tour un homme précieux à son pays et à l'humanité.

Mais si l'hiver procure au naturaliste des agrémens

---

(1) Les herbiers, les serres chaudes, les ménageries, les cabinets.

et des jouissances qu'il n'appartient qu'à lui de bien sentir, combien ces jouissances ne sont-elles pas plus vives et plus multipliées dans la vivifiante saison où la plupart des oiseaux chantent ou roucoulent leurs amours, où la nature entière reprenant une nouvelle vie qu'elle communique à tous les êtres, se dispose à reparaitre dans tout son éclat? Que ne sont-elles pas au milieu de ces jours brûlans, où cette même nature développée nous apparaît plus riche et plus brillante que jamais? Que ne sont-elles pas dans cette saison de l'abondance, où la nature multipliée l'entoure des nouveaux êtres destinés à remplacer ceux que l'âge et la caducité sont sur le point de faire disparaître; où chaque couple du plus grand nombre des animaux, se voyant renaître dans sa nombreuse famille, offre à l'homme le fruit de ses amours et le résultat de toutes ses affections, pendant que quelques autres, commençant à ressentir les impressions de leur fureur amoureuse, quittent les bois, les montagnes et procurent à l'homme de nouveaux sujets de contemplation et de nouvelles jouissances; dans cette saison enfin où nous n'avons qu'à recueillir les présens utiles et précieux que Pomone a fait succéder aux dons agréables et odoriférans de Flore?

Chaque homme, quelle que soit l'étendue de ses lumières, sait apprécier plus ou moins tant de délicieux avantages; mais quelle différence dans les sensations qu'ils procurent à celui qui sait en distinguer et la cause et le but, et celles qu'éprouve le vulgaire qui jouit machinalement et sans réflexion? Quelle satisfaction dans la contemplation de tant de merveilles

pour celui qui comme vous, Messieurs, sait voir, qui a appris à connaître l'organisation des différens êtres, leurs mœurs, leurs habitudes et les différences qu'ils offrent entre eux ? Combien de réflexions philosophiques et d'une morale consolante et douce ne font pas naître dans son imagination ce spectacle varié et toujours renaissant de la nature, cet accord, cette harmonie constante qui constituent et qui dirigent tout ce qui est créé ? Quel plaisir durable peut être comparé aux plaisirs résultant de l'étude et de la contemplation de la nature ; à l'aimable occupation d'un botaniste examinant une fleur pour la première fois, détachant, comptant, mesurant pour ainsi dire comparativement chaque partie qui la compose ; admirant les proportions régulières de leur grandeur et de leur nombre, le jeu des étamines, la violence avec laquelle elles lancent la poussière fécondante, les mouvemens du pistil qui souvent s'en approche et se penche amoureux pour recevoir une nouvelle vie et la communiquer aux graines déjà formées, mais qui sans ce mécanisme admirable resteraient infécondes et se verraient privées de satisfaire à la loi impérieuse de la nature, dont le but est la régénération à l'infini. C'est d'après ces observations que le même botaniste se met en état de juger de la famille à laquelle appartient l'individu qui fait l'objet de ses recherches ; de sa forme, de sa nature, de son fruit, de ses vertus et de ses qualités, de sa ressemblance avec telle ou telle plante, et de sa différence avec telle ou telle autre.

Les mêmes plaisirs, les mêmes jouissances accompagnent les travaux du zoologiste ; mais c'est peu pour



celui-ci d'observer les robes, les pieds et les dents d'un mammifère, les pieds et le bec d'un oiseau, la forme d'un amphibie ou d'un reptile, les nageoires d'un poisson; de compter, de mesurer le nombre des tarsi et les instrumens de la bouche d'un insecte; de comparer la différente organisation des vers; un objet plus grand, plus vaste, et plus digne encore de fixer son attention, l'occupe et l'intéresse. C'est vers la découverte des habitudes, des mœurs et de la vie privée de chacun de ses différens animaux, qu'il dirige son étude et ses recherches. Il reconnaît dans tous ce sentiment si pénible lorsqu'il rencontre des contrariétés, mais si plein de délices lorsqu'il est satisfait; ce besoin général et impérieux qui attire deux êtres l'un vers l'autre; il les surprend dans l'instant de leurs amours; il saisit toutes les circonstances qui précèdent et qui suivent ce moment régénérateur; il apprend à distinguer, parmi tant de créatures diverses, celles dont les mâles n'écoulant que la violence de leurs desirs et peu soucieux de leur progéniture, en abandonnent entièrement le soin à l'objet momentané de leur passion fouguese, et celles qui, plus constantes et fixées auprès de leur compagne chérie, partagent avec elle les délicieuses sollicitudes de la maternité. S'il admire dans presque toutes les mères cette vive tendresse, ce courage indomptable, cette fermeté au-dessus de tous les obstacles pour la conservation des jours de leurs enfans, combien n'est-il pas surpris d'en voir quelques-unes à qui ces sentimens paraissent inconnus, qui se contentent de déposer avec soin leurs œufs dans le sable ou dans des lieux écartés, à l'abri de leurs

ennemis, en abandonner l'incubation au soleil, et laisser au hasard le soin de les conduire à bien (1).

Toujours emporté par le désir de surprendre la nature et de l'observer dans ses œuvres les plus secrètes et les plus cachées, les recherches du zoologiste le conduisent jusque dans les lieux les plus sauvages et les plus reculés; il pénètre dans l'épaisseur des forêts, dans les cavernes les plus obscures, dans les abîmes des eaux; ses courses, ses travaux sont souvent accompagnés de fatigues et de dangers; mais combien n'en est-il pas dédommagé par les nombreux et intéressans sujets d'observation qu'il rencontre à chaque pas? Il s'attache à contempler les ouvrages étonnans et admirables de l'industriel castor; il le voit réuni en peuplade, rongant les arbres dans la circonférence pour les abattre, les divisant en plusieurs tronçons, qu'il traîne sur le bord des eaux, les arrangeant avec une constance, une régularité et une intelligence surprenantes; s'en construisant une maison à plusieurs étages, à plusieurs compartimens, et disposée de manière à loger chaque couple qui s'y trouvent avec leur progéniture à l'abri des injures du temps, des inondations et de leurs nombreux ennemis.

Il contemple avec une admiration mêlée d'étonnement et de respect pour l'auteur de tant de bienfaits, ces compagnons fidèles et utiles des travaux de

(1) C'est dans quelques espèces de la classe peu nombreuse des reptiles, dans celles des poissons, dans celles des insectes et des vers, que l'on trouve des exemples si opposés aux attentions et aux inquiétudes des mammifères et des oiseaux pour leurs petits.

l'homme; ces êtres vigoureux, mais esclaves, dociles et soumis, dont la force et les ouvrages pénibles cultivent et fertilisent nos campagnes; la diversité du chant, les couleurs du plumage des oiseaux, les formes si variées et si artistement travaillées des nids, où doit être déposé et couvé et où doit croître le fruit de la tendresse de ces jolis et intéressans animaux; l'attention du mâle de quelques-uns d'entre eux à nourrir sa femelle, à la soulager, en partageant avec elle les peines de l'incubation, à employer ses momens de repos à la distraire par les accens mélodieux de sa voix, en chantant d'avance son triomphe et sa paternité. Il reconnaît que, de tous les animaux, les oiseaux *sont les seuls qui, comme l'homme, fassent préluder à l'union des sexes le rapprochement de l'organe de la voix.*

Il surprend dans leurs retraites les plus dangereux serpens; il les voit réunis par centaines, entortillés les uns dans les autres, tels que la fable nous représente les têtes hideuses de Tysiphone et de Méduse, se rapprochant, se serrant, pour réunir en un seul foyer et se communiquer réciproquement la faible portion de chaleur dont ils sont doués, ou se traînant nonchalamment et avec peine sous des amas de grosses pierres, ou dans les contours sinueux des racines des arbres, et plongés dans une presque nullité qui laisse à l'observateur le loisir et la facilité de les considérer et de les examiner sans danger.

Il observe avec intérêt les travaux utiles de l'infatigable abeille. Il admire cette courageuse ouvrière, esclave stérile, privée par la nature de la faculté si

générale de se reproduire, et cependant travaillant sans cesse et toujours occupée à la conservation du nouvel essaim à qui elle n'aura pas donné le jour, qui doit naître d'une reine et de quelques bourdons faibles destinés à ses plaisirs, et qui se donnent à peine le souci de chercher leur nourriture. Il la contemple voltigeant de fleurs en fleurs, se chargeant les jambes et les cuisses de l'excédant de la poussière fécondante qui a préparé une nouvelle génération de plantes, ou suçant la liqueur miellée qui se trouve au fond de leur corolle; il la suit jusque dans sa ruche, il l'y voit déposer son précieux fardeau; il la considère travaillant à façonner les gâteaux de cire, y confier le miel destiné à la nourriture de la nouvelle république, mais en définitif pour devenir la proie de l'homme, qui sait tout soumettre, tout envahir, et dont l'univers est la propriété.

Aucun rapport, aucune différence ne lui échappe. Tout est du ressort du naturaliste; tout l'occupe, tout l'amuse, tout l'intéresse; l'ennui lui est inconnu. Plus il est ce que dans le monde on appelle seul et livré à lui-même, moins il est isolé, et plus il a de sujets de contemplation et d'étude. Les livres et ses collections lui fournissent dans le cabinet d'amples matières à s'occuper utilement et agréablement. Se trouve-t-il dans les bois, dans les plaines, c'est alors que le grand livre vivant de la nature lui est ouvert; entouré d'êtres et de corps que déjà il connaît, ou qu'il cherche à connaître, il passe successivement d'un objet à un autre. Ses plaisirs, ses jouissances en se renouvelant à chaque pas n'en deviennent que plus vifs et plus attrayans;

tout ce qu'il rencontre est pour lui autant d'appas qui l'attirent de plus en plus, et dont il ne saurait se détacher. La plante la plus commune, l'animal le plus beau, comme le plus vil, le plus chétif et le plus abject aux yeux du vulgaire; la pierre la moins précieuse, tout attire ses regards, tout fixe son attention; dans tout il reconnaît les effets de cette puissance par qui tout existe, par qui tout se détruit, et par qui tout se renouvelle. Frappé de tant de motifs de gratitude, ses regards et ses vœux reconnaissans se portent sans cesse et naturellement vers l'auteur incompréhensible de tant de merveilles. Sans cesse il admire; sans cesse il adore, et sans cesse, en observant jusqu'à ses moindres œuvres, il paie à la Divinité le juste, le digne et le consolant tribut de reconnaissance qu'il est en son pouvoir de lui offrir. C'est ainsi que le naturaliste, loin du fracas du monde, échappé aux travers et aux vices qui y abondent, sait supporter les contrariétés de la vie et se consoler des peines et des tourmens qui en sont inséparables.

De ce tableau cependant gardons-nous d'inférer que le naturaliste doive être confondu avec ces philosophes sombres et atrabilaires, avec ces misanthropes exaspérés pour qui de légères erreurs attachées à l'humanité sont autant de défauts et de vices. Exposé, comme beaucoup d'autres hommes, à être trompé dans ses intérêts et dans ses affections, à devenir le jouet de la perfidie et de l'ingratitude, il n'impute pas à l'humanité entière les torts et les vices du petit nombre; indulgent et doux, tolérant et juste, loin de fuir la société, loin de haïr ses semblables, il est le premier à

ies rechercher; toujours délicat, honnête et gai, comme ses mœurs sont simples, pures et faciles, il se plaît dans le commerce des hommes; c'est pour les étudier, mais c'est aussi pour les aimer et pour mériter une réciprocité, qu'il veut se délasser parmi eux de ses utiles et intéressans travaux; c'est par son exemple, plutôt que par des leçons et des préceptes, que, sans prétention et sans s'en douter, il instruit et corrige le monde.

Redisons-le donc sans cesse, comme une vérité consolante, l'étude de la nature est une étude aimable et douce : elle offre des exemples et des modèles de toutes les vertus; elle influe sur le caractère, sur les mœurs; et, osons le dire sans crainte de contradiction, le véritable naturaliste est sans autre ambition que celle du bien public; c'est l'homme de bien, c'est le bon citoyen par excellence.

Vous en êtes la preuve vivante, Messieurs, et la fête de la reconnaissance que vous célébrez en ce jour mémorable en offre un monument qui ne périra pas plus que la mémoire de l'homme immortel dont vous êtes les disciples fidèles, les amis les plus dévoués.

---

---

## , DISCOURS

*Sur les Fêtes champêtres, et particulièrement sur celle fondée en l'honneur de LINNÉ; par M. THIÉBAUT DE BERNEAUD, Secrétaire perpétuel.*

---

Dès les âges les plus antiques, les hommes ont voulu par des fêtes champêtres perpétuer le souvenir délicieux de la vie patriarcale, et, réunis en familles nombreuses, serrer de plus en plus les liens d'une amitié fraternelle qu'il serait si doux de voir toujours régner entre eux. La liberté, la franchise, la vertu présidèrent long-temps à ces utiles, à ces agréables assemblées, où tous les rangs, tous les vœux et tous les âges étaient heureusement confondus. Tout y était simple comme le toit rustique témoin des chastes amours de l'humble bergère; les bois, les vertes prairies, les frais vallons, le dôme séculaire d'un chêne majestueux ou d'un vénérable ormeau servaient tour à tour de temple et de salle de festins; les expressions bruyantes de la joie, portées sur les ailes des zéphirs et mêlées aux suaves parfums des fleurs, aux douces chansons des petits oiseaux, étaient le pur encens qui s'exhalait de tous les cœurs.

Le but général de ces fêtes avait quelque chose de sacré, que chacune d'elles en particulier devait rendre

plus cher encore. Dans les unes, on traitait des grands intérêts de l'État; dans les autres, on célébrait les vertus, les bienfaits des hommes qui avaient travaillé au bonheur de leurs semblables, ou bien les principales époques de l'année rurale.

Les premières, appelées *Champs de Mai*, retrempeaient les âmes; elles étaient un ressort puissant pour vivifier l'esprit public et consolider les institutions sociales. Alors que la terre, diaprée de mille couleurs brillantes, voit tous les êtres qu'elle nourrit s'embraser d'un feu nouveau; alors que le soleil de l'aimable printemps anime l'agneau à la toison naissante, dore la riche parure de l'oiseau-mouche et du papillon léger qui vivent du nectar des fleurs; les vieillards, entourés d'une jeunesse robuste, examinaient, réglaient tout ce qui avait rapport à la sûreté commune, et par leur exemple, par la sagesse de leurs conseils, ils commandaient à ceux qui devaient leur succéder l'amour du juste et du vrai, le respect pour les lois, et le dévouement le plus entier à la patrie.

Les fêtes commémoratives des grands hommes, en remettant sous tous les yeux les actions sublimes qui les immortalisent, faisaient naître l'envie de les imiter; elles liaient ainsi la pensée du bien, le désir d'une sainte ambition, à tous les sentimens généreux et consolateurs.

Quoique moins austères, les réjouissances qui signalaient les premières journées du joli mois de mai, le temps des semailles, ceux de la moisson et de la vendange, étaient naguère encore la sauvegarde des mœurs et la preuve certaine de la plus tendre sollicitude;



elles servaient de récompense au travail et donnaient de nouvelles forces aux laboureurs pour nourrir la patrie et assurer sa défense, en même temps qu'elles honoraient le premier des arts. Chacun de vous, Messieurs, se rappelle ces fêtes bruyantes, où les cris de joie et le son des instrumens excitent au plaisir une jeunesse impatiente de gloire et très-laborieuse ; pour moi je n'oublierai jamais les rameaux verdoyans que les habitans de nos villages se plaisaient à planter devant la demeure de mes aïeux, comme un hommage public à leurs vertus, à leur paternelle administration.

Plusieurs de ces fêtes n'existent plus. Le despotisme a fermé les assemblées du Champ de Mai ; la basse adulation, la servilité, plus basse encore, ont osé associer aux bienfaiteurs de l'humanité l'homme puissant, le conquérant farouche, le magistrat corrompu et les courtisanes les plus déhontées. La plupart de nos fêtes champêtres actuelles sont déshonorées par des orgies, par les jeux de hazard et par la présence révoltante d'hommes toujours armés. Si quelques-unes ont échappé à la faux du temps, s'il en est encore qui ont conservé des traces de leur caractère antique, ce sont celles que les poètes de tous les âges nous vantent sous les noms d'Hyménée, de Flore, de la blonde Cérés et du joyeux Bacchus. Je ne les décrirai point ; les vers qui les rappellent sont dans toutes les bouches.

Je n'en citerai qu'une seule, celle de la Rosière, fondée à Salency vers le milieu du cinquième siècle de l'ère vulgaire ; parce qu'elle a rendu célèbres plusieurs des villages étendus au pied de la montagne sur laquelle nous nous trouvons en ce moment, et plus particulièrement

rement Romainville, dont le bois charmant nous offre un ombrage tutélaire.

Rapprochement heureux ! vous célébrez aujourd'hui, Messieurs, la fête de la reconnaissance, au lieu même où un simple chapeau de roses fut naguère le gage de l'innocence, le prix de la vertu. Rapprochement heureux ! nous pouvons redire sans crainte aux échos d'à l'entour le nom de l'homme illustre qui nous a ouvert toutes les routes de l'histoire naturelle, le nom du savant modeste dont la vie active, toute glorieuse, fut aussi simple que les fleurs rustiques qu'il a su nous rendre si précieuses et qu'il prit tant de plaisir à classer méthodiquement. Le peintre sublime de la nature est au sein de sa famille partout où l'on trouve des hommes justes, des cœurs vertueux, des plantes, et des savans aussi respectables que vous, Messieurs. Son génie plane autour de vous ; il jouit des honneurs que vous lui rendez, il vous en récompensera en soutenant vos nobles efforts, en favorisant vos succès.

A cette heure, les louanges de LINNÉ retentissent sur différens points du globe ; à cette heure, vos correspondans de France et de l'Amérique, vos sœurs, les Sociétés Linnéennes d'Upsal, de Londres, de Philadelphie, de Boston, rappellent toutes à l'envi les travaux de celui qui sut dévoiler toutes les merveilles de la nature et pénétrer du zèle le plus pur ceux qu'il initia dans ses secrets. Ailleurs, comme ici, les disciples, les admirateurs de LINNÉ, réunis à leurs épouses, à leurs enfans, à leurs amis, rendent hommage au vrai mérite, et s'enflamment d'une mutuelle ardeur pour conserver les brillantes conquêtes du génie, pour travailler à les

étendre. C'est au milieu des êtres qui furent l'objet de ses longues méditations et de ses profondes recherches, c'est sous le vert feuillage que ses disciples et ses admirateurs viennent en ce jour, à cette heure, déposer sur son buste la couronne de l'immortalité et envelopper de festons le cyppe que nos mains élèvent à sa gloire. Touchante solennité, concert sublime d'amour et de reconnaissance, puissiez-vous pénétrer toutes les âmes et rendre les hommes meilleurs ! puissiez-vous multiplier dans nos familles les bons citoyens, les citoyens utiles, et augmenter chaque année la masse de nos connaissances !

Qui croirait cependant que des hommes admis dans nos réunions ont voulu détruire cette fête auguste et porter une main sacrilège sur notre institution ? Hélas ! comme l'ordre politique, la république des sciences a ses factieux ; elle voit aussi surgir de son sein des hommes turbulens, des ingrats, de coupables ambitieux, des êtres pervers qui, sous les apparences du zèle et de l'amour du bien public, cachent le venin de la jalousie, l'habitude de l'imposture, un lâche intérêt, la haine du mérite et de la vertu. Ils ont échoué dans leur criminelle entreprise ; votre union, Messieurs, a été le roc où sont venues se briser les torches de la sédition. La fête du 24 mai continuera à se célébrer parmi nous, la Société Linnéenne de Paris ne périra pas plus que la gloire du nom français, et ceux de ses membres demeurés fidèles, demeurés dans la carrière active, n'en seront que plus étroitement amis, que plus intimement intéressés à ses progrès rapides.

---

LE PRINTEMPS,  
ODE

DE M. JAMES GORDON BROOKS,

TRADUITE DE L'ANGLAIS

PAR M. CHARLES LEMESLE,

Correspondant de la Société Linnéenne de Paris.

---

NOBLE fille du dieu qui verse la lumière,  
O Printemps, vierge aux beaux cheveux,  
De tes ailes déjà, sur l'aride matière,  
Le frémissent amoureux  
Rend la vie et la joie à la nature entière;  
Les végétaux, long-temps flétris,  
De leur lit verdoyant que réchauffé ton père  
S'élancent jeunes et fleuris.

Printemps, nous te vouons une simple couronne  
De ces fleurs, ton riche attribut;  
De ces fleurs que ta main comme présent nous donne  
Prends une part comme tribut.  
Quel charme dans ta voix mélodieuse et pure!  
C'est le zéphir, enfant des airs.  
Dans les champs, dans les bois, quel éclat de parure!  
Sous les rameaux quels doux concerts!

La terre, retrouvant sa force adolescente,  
Croît au retour de Pâge d'or.  
Le pied léger du temps, dans ta saison charmante  
Nous semble plus rapide encor.

Reine de l'an nouveau, que de beautés étale  
Ton front calme, riant et frais!  
Pourquoi faut-il qu'un jour ta brûlante rivale  
Vienne en dessécher les attraits?

O Printemps! voici l'heure où LINNÉ reçut l'être,  
LINNÉ, dont le coup-d'œil certain  
Pénétra les secrets les plus cachés peut-être  
De chaque amante du matin.  
Qu'il partage avec toi des honneurs qu'il mérite :  
Souffre qu'en ce jour consacré,  
Des perles, des rubis que ton haleine agite  
Brille son buste vénéré!

Au réveil désiré d'une saison si belle,  
Que toujours, dans un doux transport,  
L'univers attendri, par une hymne nouvelle  
Célèbre le PLINÉ du Nord!  
Son vaste nom remplit l'un et l'autre hémisphère.  
Amis, ce nom cher à nos cœurs  
Vivra chez les humains tant que sur cette terre  
Ils verront éclore des fleurs.



Nous croyons devoir faire suivre ici le texte de cette ode, qui a été également récitée à la fête célébrée à New-York par les membres de la Société Linnéenne de Paris, au milieu d'un grand concours de savans, de dames et de fonctionnaires publics des États-Unis d'Amérique :

Bright daughter of the sun,  
Fair-haired and virgin SPRING!  
Who now hast just begun  
To wave thy purple wing,  
O'er tree, and plant, and vine,  
Which raise the blooming head,

Beneath the bright sun-shine,  
That warms their verdant bed —

For thee we weave a crown  
Of every maiden blossom,  
Of flowrets, all thine own,  
Which gem thy glowing bosom :  
There's music in thy voice,  
The zephyr of the air —  
The groves, the fields rejoice,  
The birds are singing there.

The earth is in its prime —  
In glorious freshness drest,  
And light the foot of time  
Steps o'er creation's breast.  
Queen of the new-born year,  
How beautiful art thou!  
Ere storms or mildews sear  
Thy smooth and smiling brow.

Now is the hallowed hour,  
When *he*, the *sage*, was born,  
Who numbered every flower  
That woos the kiss of morn :  
Be his a varied wreath,  
Of every rosy gem,  
That bends beneath thy breath,  
Upon its parent stem.

Let earth record his name,  
The *FLORIST* of the *North*,  
And sing his song of fame  
When joyous Spring comes forth;  
Whilst nature's gentle hand  
Shall gem her form with flowers,  
His memory shall stand  
Eternal as her bowers!

---

---

## NOTICE

*Sur les Sauvages de la Nouvelle-Galles du Sud;*  
par M. JACQUES ARAGO, membre auditeur.

---

SUR un riche continent, aussi vaste que l'Europe, dont une partie est brûlée par les rayons perpendiculaires du soleil, et l'autre battue par les vents orageux du pôle austral, vivaient, inconnues au monde civilisé, des peuplades anthropophages. Des sagaies et des casse-têtes, voilà leurs armes; des cabanes bâties avec quelques branches noueuses du *Banksia* et l'écorce docile de l'*Eucalyptus*, voilà leur demeure; poursuivre le rapide kangouroo ou l'élégant cygne noir, voilà leurs occupations; la guerre, voilà leur délassement.

Tout-à-coup un navire paraît à l'horizon; le génie le plus entreprenant qui ait illustré l'Angleterre s'avance comme pour prendre possession des richesses de la Nouvelle-Hollande et les disputer à ses premiers habitans; il fait flotter le pavillon britannique sur quelque morne élevé, et les farouches habitans s'éloignent des côtes, pénètrent dans l'intérieur de leurs forêts profondes, franchissent les montagnes bleues, et ne reparaissent enfin que pour échapper à quelques-uns de ces fléaux dévastateurs qui, à de courts intervalles, désolent leurs contrées.

Cependant Cook est de retour en Angleterre. Il

vante au ministre qui l'a si généreusement protégé, les beautés du pays qu'il vient de découvrir. La philanthropie s'empare avec ardeur de l'idée qu'un gouvernement sage et sévère peut enrichir la métropole de l'absence de ses malfaiteurs et de ses filles publiques, en les transportant à Botany-Bay. Dès lors le terrain, interrogé, reçoit les productions européennes et les multiplie à l'infini. L'espoir de richesses noblement acquises change les mœurs empoisonnées des coupables déportés; des défrichemens s'exécutent; ces géans du Sud, que la nature avait mis tant de siècles à élever, victimes d'une flamme généreuse, crient, pétillent, tombent, et écrasent dans leur chute les dangereux reptiles qu'ils semblaient protéger; des plantations s'opèrent, des bassins se creusent, des maisons s'élèvent, se rapprochent; des hôpitaux, des magasins somptueux remplacent les huttes des sauvages; *Sydney* est bâtie, et dans un port vaste et sûr les navigateurs trouvent une relâche consolante, et, à l'antipode de l'Europe, les équipages oublient qu'ils ont quitté leur patrie.

Mais les naturels de cette cinquième partie du monde s'approchent enfin de la nouvelle cité. Dans leur stupide idiotisme, ils ne savent pas admirer; ils regardent, et ils ne sentent peut-être pas qu'il est des êtres au-dessus d'eux. Vainement l'intelligence européenne interroge-t-elle ces peuples sauvages, elle n'en est pas comprise. Ils ne conçoivent pas comment au milieu de tant d'hommes réunis il ne s'échappe point des cris de guerre et de mort. Étonnés, ils franchissent de nouveau les montagnes, traversent le tor-



rent de Kinkham , et vont, au milieu de leurs timides compagnons, publier les merveilles dont ils ont été témoins. Des caravanes se forment, elles arrivent à Sydney; on les reçoit avec bienveillance; les chefs sont traités avec distinction; on couvre leur nudité, on leur montre la terre enrichie de trésors étrangers, on les accable de bienfaits, on cherche à en faire des hommes; vain espoir! dès que leur cupidité est satisfaite, ils émigrent de nouveau, s'enfoncent dans les bois; victimes de la faim qui les dévorent, ils vont attaquer les serpents, les kanguroos, et poursuivre souvent les fourmis, les araignées, les chenilles et leurs larves, placées en gerbes sur les cimes les plus élevées du casuarina.

La plupart des sauvages du Brésil ont reçu avec reconnaissance des leçons d'agriculture; les féroces habitans de Timor ont soumis leur disposition au joug des gouverneurs européens; les Malais d'Amboine et des îles environnantes ont presque cessé leurs ravages et leurs dévastations; dans l'archipel des Sandwich on respecte les étrangers, et on leur offre avec empressement les jeunes vierges les plus séduisantes; à Otaïti et aux Îles des Amis, plus de meurtres et de sacrifices humains; aux Mariannes, les prêtres catholiques y sont révéérés, et les voyageurs reçus avec les témoignages de la joie la plus vive; partout, en un mot, la civilisation a pénétré avec quelques succès; ici, rien n'a pu changer les mœurs farouches des naturels, et, au milieu d'une cité florissante, ils s'attaquent souvent avec fureur, se déchirent les entrailles, et hurlent gaïment leurs chansons de mort.

C'est inutilement que les soins les plus généreux ont souvent cherché à retenir une épouse infortunée au sein d'une cité, où les secours de l'art auraient du moins aidé la nature et soulagé la souffrance. Résistant aux plus pressantes sollicitations, elle allait, au milieu des bois, donner la vie à un enfant qui, quelques jours après, pressait vainement de ses mains et de ses lèvres avides un sein privé de nourriture.

Quels tableaux épouvantables que les diverses périodes de la vie de ces hommes extraordinaires ! Une mère éprouve les douleurs de l'enfantement ; la peuplade se réunit, étend sur le gazon quelques peaux de bêtes sauvages, y placent l'infortunée, et l'entourant, en poussant des hurlemens horribles, elle saute, gambade, s'arrête, se précipite de nouveau, et attend que l'enfant soit né..... Enfin la mère a cessé de souffrir ; deux sauvages s'emparent du nouveau venu, ils le plongent à diverses reprises dans les flots de la mer, entonnent un chant barbare, rendent le fils à la mère, et, à peine soulagée de ses dernières souffrances, elle se lève avec effort, se traîne péniblement sur les pas de la caravane, et partage avec elle ses dangers et ses fatigues.

Mais l'enfant acquiert des forces, il grandit ; une sagaie est dans sa main droite, un casse-tête dans sa main gauche, une petite hache, provenant de quelques échanges avec les Européens, sur son épaule ou dans sa ceinture. Il parcourt les bois, il grimpe au haut des arbres les plus élevés, ceux dont le tronc a le plus grand diamètre, et ici l'homme civilisé peut à peine concevoir tant d'adresse dans des individus sans intelligence, sans force physique.

La peuplade sauvage veut juger des progrès d'une inondation, ou enlever quelques jeunes oiseaux à leur mère absente; le casuarina le plus haut, le plus aride, le plus gros doit être gravi. Impossible d'embrasser la tige; à l'aide de la petite hache, le naturel surmonte tous ces obstacles. Il frappe le tronc à coups précipités; il fait deux coches à la distance de 65 centimètres l'une de l'autre, et y monte. Placé sur la plus élevée, il lance à hauteur d'homme son instrument, qui s'y plante avec force dans la tige très-lisse; il se donne un grand élan, se cramponne au manche, s'élève, se soutient avec les plis de sa peau dure et la plante raboteuse de ses pieds, et recommence le même exercice jusqu'à ce qu'il soit parvenu jusqu'aux branches. J'ai vu exécuter cette manœuvre, Messieurs, et de ma vie je n'aurais cru à tant d'adresse et de dextérité.

Qui ne sera étonné encore du courage de ces malheureux à s'emparer d'un des reptiles empoisonnés qui viennent souvent assiéger jusqu'aux habitations les plus tumultueuses. J'ai vu, Messieurs, j'ai vu un sauvage, aux environs de Liverpool, entourer sa main droite de mon mouchoir, se glisser doucement au milieu d'un tas de broussailles, se précipiter tout d'un coup sur un serpent noir, de plus de 2 mètres de longueur, le saisir fortement par la queue, le faire tourner au-dessus de la tête pendant une demi-minute, en frapper un tronc noueux, et l'achever ensuite avec un couteau que je lui avais prêté. Et quand on pense que ces infortunés sont absolument privés de vêtemens, que l'arbre déraciné qui cache un reptile, en cache presque toujours un autre; que leur blessure

est mortelle, et que celui qui en est atteint y résiste à peine quelques heures; quand on réfléchira que presque à chaque pas, dans les lieux non défrichés, il faut livrer un semblable combat, on ne pourra s'empêcher de déplorer le sort de ces êtres infortunés que la nature a jetés là comme pour se débarrasser d'une race d'hommes qui l'outragent.

Mais le sauvage est devenu homme; il se choisit une compagne, et ici la scène change. Quelque pitié que nous inspire le couple amoureux, il est impossible de chasser le sourire qui vient se placer sur les lèvres. Une jeune fille se présente, son futur époux s'approche d'elle, lui fait appuyer la tête sur une pierre ou sur un tronc d'arbre, applique sur ses deux dents incisives supérieures un morceau de bois de la grosseur d'un tuyau de plume, le frappe avec une pierre, et les deux dents tombent dans la bouche. C'est le commencement de la toilette; bientôt après le galant crache à diverses reprises sur le visage de sa future, le barbouille d'ocre et de raies de diverses couleurs, mastique toutes les parties de son corps, et, après ces témoignages d'affection, il lui jette sur les épaules une peau de kangaroo ou d'opossum. L'heureuse épouse ainsi parée entre dans le bois; son vainqueur l'y suit peu de temps après; et, aux chants burlesques d'une troupe joyeuse, le sacrifice est consommé. J'ai encore assisté à une de ces fêtes de la nature, où le rôle de la femme fut rempli par une personne de douze à quatorze ans. L'infortunée, après la cérémonie, fut obligée de porter, pendant une longue marche de la caravane, les sagaies et les casse-têtes de son mari, qui de temps à

autre hâta sa paresse par quelques grands coups de pied dans les reins.

Oh ! que le Ciel a versé de bienfaits sur notre vieille Europe ! et qu'il en sent bien mieux le prix , celui qui, exilé long-temps de sa patrie, y rentre après avoir parcouru les cités les plus florissantes des autres parties du globe, et visité surtout les tristes contrées dont nous nous occupons ! Peut-on lire sans effroi la relation d'un seul de ces phénomènes terribles qui pèsent si fréquemment sur le continent de la Nouvelle-Hollande ! Et ces inondations épouvantables qui la parcourent et la ravagent dans tous les sens, ne devraient-elles pas éloigner à jamais les indigènes et les étrangers ? Jetons un coup d'œil rapide sur le torrent de Kinkham dont je vous ai déjà parlé. Ses débordemens sont ceux qui répandent dans les campagnes une plus grande désolation , parce qu'il parcourt un terrain uni, régulier et convert de riches moissons. Ses ravages s'étendent à plus de deux lieues de son lit. Dans son cours impétueux , vainement de fortes barrières lui sont-elles opposées ; et peu de saisons se passent sans que les habitations lointaines soient détruites et dévastées. Les édifices les plus solides, les végétaux les plus élevés, couverts par ses eaux rouges et turbulentes, leur résistent à peine. Dès le commencement de la crue, l'expérience qu'a donnée le malheur apprend jusqu'où peuvent s'étendre les ravages ; et la désertion a lieu dans les établissemens voisins. Parvenu à son plus haut point d'accroissement, ce torrent dévastateur ressemble à un lac immense sur lequel serait jeté un nombre considérable d'îles flottantes. Quel-

ques toits élevés paraissent au milieu des cimes pyramidales des pins de Norfolk; et si, dans son impétuosité, le torrent n'a mis que peu de jours à couvrir un si vaste espace de terrain, peu de jours suffisent aussi pour qu'il rentre paisiblement dans son lit ordinaire. C'est alors un spectacle vraiment curieux que le pays qu'il abandonne. Sur les branches robustes des arbres restent suspendues en guirlandes des plantes et des fleurs étrangères qui forment quelquefois des dômes élégans et pittoresquement balancés. Quelquefois aussi, au milieu du limon que les eaux ont laissé sur les troncs raboteux, ces fleurs et ces plantes prennent racine et vivent, ainsi élevées, comme si elles tenaient leur existence de l'arbre qui les porte et qui s'en enorgueillit. Mais bientôt les eaux se retirent avec plus de rapidité; et chaque heure, presque chaque minute, voit naître un paysage nouveau. Aux yeux surpris de l'observateur, ce n'est plus l'eau qui baisse, c'est la végétation qui s'élève comme par enchantement et qui domine cette vaste mer. Enfin la terre se découvre, et le torrent impétueux qui semblait vouloir la ravager, aussi bienfaisant que le Nil, laisse un limon généreux qui lui donne des forces et augmente ses richesses. Le lendemain le soleil promène ses rayons sur une campagne nouvelle, le cultivateur cherche la place de sa cabane enlevée, et, des débris lointains qui encombrement les sillons de ses propriétés, il en élève une autre qui sera, à son tour, détruite par la première inondation.

Ces calamités, répétées souvent huit ou dix fois dans une année, ne sont pas les seules qui affligent l'inté-

rieur de cette belle contrée. Quelquefois , victimes d'un souffle brûlant, les habitans tombent accablés, et meurent dans des convulsions épouvantables; les plantes se pulvérisent, les sources se tarissent, les troncs des arbres se carbonisent, les oiseaux expirent par milliers aux bords des ruisseaux desséchés, tout meurt dans la nature, jusqu'à ce que de nouveaux orages viennent vomir de nouveaux désastres. Les fleuves, tels que la *Népéan* et l'*Hawkesbury*, grossissent leurs flots de plus de 15 mètres au-dessus de leur cours ordinaire. Quelles masses énormes d'eau doivent peser sur ces vastes solitudes ! quelle affreuse situation que celle des hordes sauvages qui les parcourent ! quel spectacle à la fois imposant et terrible que celui des cataractes impétueuses qui se précipitent du sommet des montagnes au milieu des sombres forêts ! quel désordre effrayant dans toute la nature !... Voyez-vous d'abord, presque imperceptibles, ces légères rigoles d'une eau claire et limpide, s'accroître petit à petit, se creuser bientôt un lit imposant, rouler les arbres et les rochers, et venir au loin porter la désolation et les ravages.

Eh bien ! comme si ce n'était pas assez de ces phénomènes effrayans pour occuper les indigènes de la Nouvelle-Galles du Sud, il faut encore que leurs hordes sauvages se livrent sans cesse des combats meurtriers. Point de tactique, point d'adresse ; point de grâce surtout pour le vaincu. Dix, vingt ennemis en attaquent un pareil nombre ; chacun cherche de l'œil son adversaire. Ils poussent des hurlemens affreux : les sagaies sont agitées, les casse-têtes mis en mouve-

ment. Ils s'approchent, se mesurent, se frappent, se saisissent au corps, se déchirent avec leurs dents, s'arrachent les entrailles. Que leur importe de mourir pourvu qu'ils tuent ! Ils veulent du sang, ils s'en abreuvent.... Les malheureux ! ils pouvaient se partager de vastes campagnes ; ils pouvaient, sinon vivre heureux, du moins paisiblement et en colonies ; hélas ! à peine quelques individus décharnés paraissent-ils par intervalles dans la cité européenne ! Semblables à ces animaux qu'on a crus long-temps fabuleux, et dont les ossemens fossiles ont depuis peu prouvé l'existence, cette race d'hommes, différente en tout des sauvages de l'Afrique, des anthropophages de la Nouvelle-Guinée, ou des peuplades plus rapprochées de la Nouvelle-Zélande, disparaîtra bientôt de la surface du globe, et l'on se demandera si en effet elle a existé. Quelle sera alors votre réponse, philanthropes insulaires qui aimez tant à publier vos bienfaits ? que direz vous à ceux qui vous demanderont compte de ces peuplades, que vous avez chassées des rivages, et que vous avez laissé mourir au fond des déserts ? par quelles spécieuses raisons chercherez-vous à pallier vos torts ? comment justifierez-vous votre cruauté ?.... Vous aurez beau vous écrier que la Nouvelle-Hollande vous doit des villes, des ports, des routes, des plantations ; on vous demandera toujours ce que vous aurez fait des hommes que vous y avez trouvés, et l'histoire répondra pour vous : « La première nation maritime du globe, la patrie des Newron, des Cook, des Tu. Morus, a découvert dans les mers australes un vaste continent ; elle y a transporté ses



» malfaiteurs et ses filles publiques, qui y sont deve-  
» nus des hommes de bien et des épouses vertueuses ;  
» elle a enrichi des trésors de l'Europe un pays où  
» croissait inutilement la plus belle et la plus riante  
» végétation ; mais elle y a trouvé une race d'hommes  
» étrangère à toute espèce de civilisation, et au lieu de  
» l'appeler par des bienfaits au sein de la superbe ville  
» qu'elle venait de bâtir, elle les en a éloignés par une  
» coupable indifférence ou une froideur révoltante.  
» Quelques individus, il est vrai, en abjurant les habi-  
» tudes sauvages, se sont fixés dans la colonie ; mais  
» en leur permettant de s'entre-déchirer dans leurs mo-  
» mens d'ivresse, elle leur a prouvé qu'elle ne tenait  
» point à les civiliser ; aussi, privés des bêtes fauves,  
» poursuivies et tuées par les Anglais, les malheureux  
» indigènes de ces contrées se sont vus contraints de  
» s'enfoncer dans les bois, où ils sont morts de faim et  
» de misère. »

Ainsi parlera l'histoire ; et, aux pages d'or des bril-  
lantes annales de la Grande-Bretagne, elle opposera  
ces faits récents et épouvantables, qui seront à jamais  
la honte d'un peuple qui aime à se proclamer le pre-  
mier par son industrie, par son commerce et son  
humanité.

---



# RELATION

DE LA

## TROISIÈME FÊTE CHAMPÊTRE

CÉLÉBRÉE A VILLE-D'AVRAY

PAR LA SOCIÉTÉ LINNÉENNE DE PARIS,

le 24 mai 1824,

JOUR ANNIVERSAIRE DE LA NAISSANCE DE LINNÉ;

PAR M. THIÉBAUT DE BERNEAUD,

Secrétaire perpétuel, Membre et Correspondant de plusieurs Sociétés  
savantes nationales et étrangères.



PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE LEBEL, IMPRIMEUR DU ROI,

RUE D'ERFURTH, N° 1, PRÈS L'ABBAYE.

1824.

---

Des prophétiques fleurs qui parfument la rive,  
Tous couronnent leur chef, et leurs festons chéris.  
Présages des succès, en deviennent le prix.

DEILLE, *les Trois Règles*, chant VI.

---



# SOCIÉTÉ LINNÉENNE

DE PARIS.

---

## RELATION

DE LA TROISIÈME FÊTE CHAMPÊTRE

CÉLÉBRÉE LE 24 MAI 1824.

---

LES bois de Ville-d'Avray, situés à onze kilomètres, nord-est, de Paris, furent choisis pour théâtre de la fête champêtre que les Linnéens français devaient célébrer le 24 mai, jour commémoratif de la naissance du législateur des sciences naturelles. Malgré la pluie qui, depuis plusieurs semaines, déshonorait le mois des fleurs, malgré le vent froid qui soufflait du nord, les dames associées libres et les dames invitées arrivèrent au lieu indiqué dès la septième heure du jour. Elles avaient été précédées par un grand nombre de membres de la Société Linnéenne, et elles furent reçues par les maîtres des cérémonies.

La journée devait être belle; le soleil sembla vouloir la favoriser; il se montra radieux à son lever, et brilla de tout son éclat une grande partie du jour.

Après le déjeuner on se dispersa dans le bois qui repose, en majeure partie, sur la grande bande sablonneuse s'étendant sans interruption de Ville-d'Avray

à Aubergenville, et partie sur un gypse qui se manifeste par des marnes vertes, très-minces, remplies de cristaux de gypse et de strontiane sulfatée. On visita le bord des deux étangs, les collines voisines, les vignes plantées autour des habitations du village; on s'arrêta près d'une source abondante, dont l'eau est très-bonne, et à une heure donnée l'on se trouva réunis au lieu dit le *Carrefour de la côte brûlée*. Là, on procéda à l'examen du fruit des recherches de tous.

L'herborisation a présenté plusieurs plantes peu communes et même assez rares aux environs de Paris; tels sont : l'*Euphorbia paniculata*, le *Trifolium subterraneum*, le *Genista anglica*, le *Polygala austriaca*, le *Galium parisiense*, la *Rosa villosa*, la *Limosella aquatica*, et la variété de l'*Orchys militaris*, nommée par JACQUIN, *fuscata*.

Parmi les insectes, on a surtout remarqué une espèce absolument nouvelle de dorthésie, trouvée par M. DELAVAUx sur les feuilles du *Teucrium scorodonia*, dont plusieurs étaient chargées de femelles et des précédentes enveloppes de la larve de cet hémiptère, auquel on a imposé le nom de *Dorthesia Delavauzii*.

De son côté, M. DESCOURTILZ fils a découvert sur les feuilles de l'ortie blanche (*Lamium album*), un insecte également nouveau, appartenant à la famille des cicadaires (2) de M. LATREILLE, et constituant un genre que M. DESCOURTILZ nomme *Agénie*. On a, de plus,

---

(1) Ces insectes sont décrits et figurés dans les Actes de la Société pour 1824, pag. 285 et suiv.

observé le cossus gâte-bois (*Cossus ligniperda* de FABRICIUS) dans l'intérieur des tiges de pommiers : cette chenille, très-nuisible à l'agriculture, a fait de grands ravages cette année dans les jardins.

Le Président prévint alors les membres qu'il était temps de prendre séance. On se rend aussitôt au lieu disposé à cet effet. Non loin d'un chêne majestueux, vieux témoin des plaisirs du village, sous un dôme de verdure, est un autel chargé de guirlandes de feuilles et de fleurs, du centre desquelles s'élève le buste de l'immortel auteur du *Systema naturæ*. Sa tête est ornée d'une couronne d'immortelles, dont la couleur éclatante se marie aux longues grappes du cytise, aux bouquets de la blanche et suave aubépine, du genêt et du lilas, aux fleurs bleues de la véronique et de la jacinthe des bois, à l'incarnat de la fraxinelle.

Chacun prend place sur les sièges disposés dans l'enceinte consacrée. Le soleil était alors arrivé au terme moyen de sa course diurne. Le thermomètre centigrade marquait  $+ 15^{\circ}, 62$ ; le baromètre 757,58; l'hygromètre  $7/4$ ; les vents étaient nord-ouest.

Le Président annonce que la séance est ouverte. Le silence règne et rend plus agréables le bruissement des feuilles, les chansons gaies et variées des oiseaux.

M. BAILLY, à la tête des maîtres des cérémonies, présente MM. BONAFOUS, de Turin; PROSPER DEBIA, de Montauban; TILLETTE DE CLERMONT-TONNERRE, d'Abbeville; ISIDORE LE BRET, de Rouen; LE BOULLENGER et VICTRIX RENAULT, de Melun; SOULANGE-BODIN, de Fromont, et SCHREIBER, de Versailles, tous correspondans de la Société, venus exprès pour s'unir à leurs

frères de la capitale, et célébrer ensemble la fête des vrais amis des sciences naturelles. Ils prennent place auprès de l'autel.

M. le docteur DESCOURTILZ, premier vice-président, prononce un discours dans lequel il s'attache particulièrement à montrer les services étendus que LINNÉ rendit aux sciences naturelles, le mouvement régulier qu'il leur imprima, et l'heureuse influence qu'il ne cessera d'exercer sur leurs progrès futurs. Ce tableau rapide, peint à grands traits et d'inspiration, a été vivement goûté et unanimement applaudi.

M. THIÉBAUT DE BERNEAUD, Secrétaire perpétuel, a fait ensuite connaître plusieurs circonstances de la vie du grand LINNÉ jusqu'ici demeurées inédites; elles ont été recueillies dans le sein même de sa famille, dans les souvenirs de ses disciples et de ceux de ses compatriotes, aujourd'hui correspondans de la Société : elles offrent dans leur filiation et dans leur ensemble l'exemple le plus remarquable de ce que peuvent la constance dans les résolutions et l'amour du travail.

Après ce morceau, qui a paru intéresser la nombreuse et brillante compagnie, mademoiselle URANIE THIÉBAUT DE BERNEAUD s'est avancée, et, au nom des dames associées libres, elle a dit : « Messieurs, un sa-  
 » vant a dédié à LINNÉ la plus petite des plantes, vou-  
 » lant ainsi rendre plus grand encore l'homme immor-  
 » tel auquel il la consacrait. Vos associées libres ont  
 » pensé vous faire plaisir en vous offrant l'image fidèle  
 » de cette plante que l'une d'elles a dessinée. Nous vous  
 » prions de l'accepter comme un souvenir de la jour-



» née mémorable que nous venons célébrer avec  
 » vous. » Elle remit ensuite à chacun des assistans un  
 exemplaire gravé de cette plante chérie. Chaque exem-  
 plaire portait ces mots : *Souvenir du 24 mai 1824.* —  
 Le président a exprimé à l'orateur les remerciemens  
 de la Société.

Un membre ayant demandé que le dessin original  
 fût encadré et placé dans le lieu ordinaire des séances,  
 cette proposition, appuyée, a été mise aux voix et  
 adoptée à l'unanimité des suffrages.

M. CHARLES LEMESLE obtint ensuite la parole et ré-  
 cita une ode, qui fit la plus profonde impression sur  
 tous les esprits, et qui fut écoutée avec une pieuse  
 attention.

M. PODEVIN occupa l'assemblée des recherches cu-  
 rieuses qu'il a faites sur les fleurs, sur les agrémens  
 qu'elles présentent, sur le goût que l'on a toujours eu  
 pour elles, même dans les siècles obscurs dont l'histoire  
 fait à peine mention, et sur le rôle qu'elles jouent dans  
 les institutions politiques et religieuses, ainsi qu'aux  
 diverses époques de la vie.

La séance a été terminée par des stances analogues  
 au même sujet, et adressées aux dames.

On s'est de nouveau répandu dans le bois; mais  
 tout-à-coup le ciel se couvre de nuages qui s'accu-  
 mulent et se résolvent en pluie; on se rend au village,  
 où les commissaires avaient fait disposer un vaste sa-  
 lon. Là, vers quatre heures, on s'est réuni en banquet.  
 La gaité franche brillait sur tous les visages; la bonne  
 amitié faisait de tous les assistans (au nombre de 102),  
 Linnéens et invités, une grande famille.

Vers le milieu du repas, M. DESMYTTÈRE lut un sonnet allégorique sur le bonheur. Ce morceau a plu, non-seulement par la manière aimable avec laquelle le jeune auteur parle des vertus, mais encore par les grands résultats qu'il a su montrer que leur pratique et le travail procurent aux sciences, aux institutions politiques des états et à la félicité individuelle.

Des chansons aimables et pleines de gaieté ont été chantées. Dans le nombre on a surtout remarqué celle de M. EUGÈNE DUBIEU (invité), qui a pour titre *la Science*, et dont l'impression a été votée d'une voix unanime. La même faveur a été accordée à une autre pièce de vers intitulée : *la Consolation*, chantée par M. THIÉBAUT DE BERNEAUD,

Enfin la journée a été terminée par des danses, entre autres par une polonaise que l'on sait avoir fait les délices de LINNÉ, qu'il dansait souvent en famille avec ses disciples, et dans laquelle, au rapport de FABRICIUS, l'un de ceux qu'il aima le plus, il surpassait de beaucoup les plus jeunes et les plus habiles.

A neuf heures et demie du soir on reprit le chemin de la capitale.

Fait et signé à Ville-d'Avray, le 24 mai 1824.

Pour extrait conforme :

Le I <sup>er</sup> vice-président,	Le II <sup>e</sup> vice-président,
DESCOURTILZ, d. m. p.	C. H. PERSOON, d.

Le Secrétaire perpétuel,

THIÉBAUT DE BERNEAUD.

---

---

## DISCOURS D'OUVERTURE

Par M. le Docteur DESCOURTILZ ,

Premier vice-président.

---

MESSIEURS ET HONORABLES CONFRÈRES,

Combien il m'est doux d'avoir à remplir près de vous une tâche dont les sciences naturelles forment le sujet, et le perfectionnement de leur étude le but. Je dois me féliciter en ce jour d'avoir été choisi pour vous rappeler, et l'époque qui nous rassemble, et la scène qui s'ouvre devant vous. J'oserai élever ma voix en présence de savans éclairés, persuadé qu'ils ne jugeront que l'intention qui m'anime, que la pensée qui m'inspire, pensée qui, sans se faire sentir, existe dans tous les cœurs, comme l'éloge de l'homme vertueux dont nous célébrons la naissance est dans toutes les bouches.

Plongés dans un sommeil voisin de la mort, les végétaux, ces vêtemens éternels de la terre, avaient courbé leurs branches dépouillées sous le poids et la rigueur des frimas; mais, donnant une vie nouvelle aux êtres qu'il féconde, l'astre radieux du jour a ranimé un flambeau prêt à s'éteindre, et une verdure légère est venue embellir le théâtre où la nature déploie sa ma-

gnificence, et prouve à l'homme que, dans quelque lieu qu'il porte ses pas, il rencontre des marques de sa puissance et de sa bonté.

Une voix a retenti dans ce séjour de paix, et l'écho des bocages redit encore les paroles de l'éloquent continuateur de BUFFON, du digne successeur de ce grand homme. Rempli d'admiration pour LINNÉ, il nous a tracé une route dans laquelle personne que lui ne peut sans témérité marcher avec assurance.

Réunis tous les ans par un sentiment unanime de reconnaissance, vous avez dû juger, Messieurs, de l'impression que produisait sur vous le souvenir du savant modeste dont nous fêtons la naissance en même temps que nous avons à en déplorer la perte.

Cependant, Messieurs, nous devons payer un tribut et offrir des hommages à celui qui sut si bien pénétrer les lois immuables qui régissent l'univers; au savant vertueux dont le profond génie, guidé par la main de la nature, parvint à surprendre ses secrets, la suivit dans sa marche, établit des rapprochemens dont elle-même ne s'écarta jamais, et sembla dans son vol rapide embrasser d'un regard la masse entière des êtres, pour en observer les rapports et en simplifier l'étude.

L'histoire des merveilles de la création éveilla de tous temps l'attention des hommes. Mais, se contentant de décrire les êtres qui frappaient leur vue, les anciens naturalistes n'établirent que des divisions informes qui, loin de jeter du jour sur la marche de la nature, rendaient plus épais le voile qui en cachait les agens secrets. Un homme pourtant devait débrouiller

ce chaos : les sciences l'attendaient, il parut enfin, et ce mortel, c'est LINNÉ.

Du climat glacé de la Suède, des forêts silencieuses du nord, il s'éleva tel qu'un météore brillant dont l'éclat perce l'obscurité qui l'entourne ; et dès ses premiers essais il présagea que, prenant une face nouvelle, l'histoire entière de la création allait subir des réformes utiles.

Écartant de pénibles études, suivant la marche la plus simple, LINNÉ, éclairé par son génie, saisit les chaînons de vie qui réunissent tous les êtres, depuis le marbre informe, le grossier caillou, ébauche des forces de la nature, jusqu'à l'homme, chef-d'œuvre de la création et image de sa puissance.

Non content des recherches au milieu de la Suède, il résolut d'augmenter ses trésors. Des voyages, entrepris dans l'intérêt de la science, fournirent à ce grand homme une foule d'objets nouveaux ou peu connus qui prirent place dans son système. Lui-même, quittant sa patrie, ayant à lutter souvent contre les dangers, les souffrances, parcourut diverses régions, depuis les lieux sauvages où la brume épaisse, le froid cuisant et des neiges éternelles recouvrent un sol âpre qui semble faire partie des domaines de la mort, jusqu'aux bords fortunés où un printemps perpétuel et la civilisation dispensent leurs bienfaits et répandent l'abondance et la vie.

L'ensemble des êtres éveilla son ardeur ; il pénétra dans les entrailles de la terre, en déroba des substances encore inconnues, en décrivit les formes, et ces lois de cristallisation qui sont aussi durables dans une espèce

entière, que l'individu qui les présente. L'air lui fournit également ses légers habitans; les hôtes ailés des forêts attirèrent son attention; il la rejeta ensuite sur les monstres des abîmes dont les flots gémissans lui offraient le tribut. Les coquilles diaprées de si vives couleurs, les insectes si curieux, si étonnans dans leurs métamorphoses, vinrent aussi se disputer ses momens de loisir. Mais toutes les facultés de son âme semblèrent se tourner vers la botanique, cette étude charmante qui rend d'autant plus sensible à l'homme la puissance du créateur, que beaucoup de végétaux naissent et se développent par des moyens qui tiennent du prodige.

Avant LIXÉ, des divisions arbitraires, des groupes rassemblés au hasard d'après de légers rapports de forme, rendaient la botanique un travail pénible où l'homme, pâlisant sur une plante, cherchait des mois entiers pour lui assigner une place; mais ce savant observateur essaya de simplifier la méthode suivie par ses prédécesseurs; il y réussit, et les charmes attachés à une occupation agréable furent le fruit de ses veilles et la récompense de ses efforts.

Il entreprit donc de diviser les végétaux d'après le nombre et la position des organes que la nature emploie pour la multiplication de l'espèce; et, au moyen de classes peu nombreuses, il réunit toutes les plantes avec un succès qui rendit son nom célèbre et immortalisa ses œuvres.

Que d'années heureuses passées dans ce travail! tout contribuait à lui procurer un bonheur qu'il méritait et ne pouvait rencontrer que dans l'étude. Toutes

les zones de l'univers lui offrirent leurs richesses. Des végétaux délicats se virent avec étonnement descendre des rocs glacés dans une terre étrangère où un ciel plus pur échauffait leurs racines et vivifiait leur feuillage. Ainsi la *Linnaea borealis*, plante qui lui est consacrée, vint augmenter le nombre de celles que nous possédions. Des rives des fleuves du Nouveau-Monde furent transportés ces élégans bambous, ces bananiers utiles, une foule de végétaux où brillent la vigueur et la santé. Des plages maritimes furent arrachés ces nombreux fucus, ces algues colorées, et les soudes dont s'empara le commerce. Les plaines verdoyantes, séjour fortuné du printemps, apportèrent leur tribut à ses pieds; les déserts arides, les sables brûlans de l'Afrique abandonnèrent les bruyères élégantes, les nombreuses liliacées, les euphorbes, les aloès, les cactus à tiges cannelées et à feuilles épaisses, d'un vert triste, portant l'empreinte sauvage du sol qui les vit naître; l'Inde donna les moyens de connaître plus parfaitement ses précieux aromates. Un seul homme entreprit ces changemens immenses, en trouva les moyens, et exécuta ce qu'il avait projeté, une coordonnance entre tous les êtres, ainsi que la nature lui en donnait l'exemple.

De ses observations se forma le système le plus simple et le plus parfait que puisse encore suivre le zélé naturaliste. Bien des objets ont été découverts depuis lui, mais tous peuvent entrer dans les divisions dont il avait posé les bases.

Exempt des soucis rongeurs qui dévorent les malheureux humains, LINNÉ jouissait du présent; et, sans

crainte pour l'avenir, il voyait arriver son heure dernière avec ce calme, cette tranquillité que donnent l'innocence et la vertu. Conservant les facultés que l'âge seul eût pu anéantir, il approchait du terme que le destin avait mis à son existence. Ce moment fatal arriva, la mort appesantit sa faux redoutable sur l'ami de la nature, et ne respecta en lui ni ses titres aux égards de ses semblables, ni ses vertus. Plein de confiance en l'Être créateur des merveilles sans nombre qui tant de fois excitèrent son admiration, il s'attendait à périr. La lumière de ce flambeau, qui brilla trop peu de temps, pâlit, et un soufle l'éteignit pour jamais.

O LINNÉ! LINNÉ! nous marchons sur tes traces, ta mémoire vénérée nous inspire, et ton génie nous guide!... Du séjour de paix où t'ont placé tes vertus, tu daigneras sourire à nos efforts, tu verras avec plaisir le marbre qui nous offre tes traits, couronné par nos mains, recevoir le tribut de nos regrets et celui de notre espérance!...

. . . . . *Mambus date lilia plenis .*  
*Purpureos spargam flores, animamque nepotis*  
*His saltem accunulem donis, et fungar inani*  
*Munere.*

Le désir de perpétuer le souvenir de ce grand homme a engagé des savans à former une société qui portât son nom, et qui s'occupât uniquement des diverses branches de l'histoire naturelle, et donnât une plus grande et plus utile activité aux connaissances en les réunissant. Un sexe aimable a daigné s'associer à leurs travaux, faire le plus bel ornement de leurs séances.



et en charmer les loisirs. Encouragés par sa présence, les premiers essais ont été dignes du sentiment qui les avait inspirés.

Parmi vous, Messieurs, plusieurs écrivains célèbres ont déjà fourni à la Société Linnéenne des découvertes récentes, des productions utiles dont nous apprécions toute la valeur. Formons des vœux pour que, encouragés par ses succès toujours croissans, cette réunion conserve un éclat que des êtres jaloux ont en vain cherché à ternir.

J'aurais, Messieurs, cédé à quelqu'un plus digne de le remplir, le devoir qui m'appelle au milieu de vous : fier de vous appartenir, c'est le seul droit que j'opposerais à votre jugement rigoureux, mais c'est aussi mon seul titre à votre indulgence.

C'est en présence de LINNÉ, dans le sanctuaire même de la nature, que votre séance solennelle a lieu. Cette colonnade vivante que couronne le vert feuillage, l'azur céleste qui en forme la coupole semblent dire à l'âme qu'elle est en présence de son Créateur, et que là il n'existe nul intermédiaire entre la Divinité, qui dispense les bienfaits, et l'homme, qui les reçoit.

Cette verdure fraîche et légère que l'aquilon des hivers doit détacher ; ces fleurs qui éclosent, brillent un instant, et disparaissent, sont un miroir fidèle qui réfléchit et rend sensible à l'imagination et notre existence présente et notre avenir.

Car tout naît, vit et se détruit sur la terre, et cependant le principe de vie ne s'éteint jamais : le lierre et les ronces envahissent nos demeures ; la mousse qui revêt ce tertre doit par sa mort fournir aux besoins

de ce chêne altier, dont les fils s'élèveront un jour sur ses débris. Le polype, qui au fond de l'abîme travaille sourdement à sa demeure poreuse, doit livrer à la nature une surface que viendront habiter par la suite des nouvelles colonies de végétaux; et le grain de sable que foule avec dédain le voyageur, formera peut-être un jour le récif où les flots écumans viendront briser sa nacelle.

Cette idée de la transformation de la matière, de cette lutte éternelle de l'existence contre la destruction, parle au cœur et console. Elle apprend à attacher moins de prix à la vie, puisque la mort en termine le cours. L'homme, comme la fleur printanière, naît et doit périr; sa dépouille ne saurait échapper à la loi générale; mais son âme, rendue à sa source primitive, à la Divinité, dont elle est un rayon, est la seule partie de lui-même qui soit inaltérable comme son essence.

---

---

## ANECDOTES INÉDITES

OU PEU CONNUES DE LA VIE DE LINNÉ,

Recueillies par M. THIÉBAUT DE BERNEAUD.

---

En m'enveloppant de luy je me sentoís meilleur.  
MONTAIGNE.

---

RÉUNIS en ce jour solennel pour célébrer l'anniversaire du grand homme qui nous apprit à bien voir la nature, à l'aimer, à réfléchir sur ses merveilles, je crois, Messieurs, répondre au but de votre noble fondation, satisfaire à votre attente et remplir vos reconnaissantes intentions, en vous entretenant de celui que vous avez adopté pour maître, en remettant sous vos yeux les principales époques de sa vie, en vous racontant quelques anecdotes inédites ou peu connues que j'ai recueillies par l'entremise de vos correspondans en Suède et dans le sein même de sa famille.

Né au milieu des fleurs que voit éclore le plus joli mois de l'année, CHARLES LINNÉ dut nécessairement aimer ces aimables productions, ces brillans trésors du printemps; son berceau en fut orné, elles furent ses premiers hochets, et ses innocentes lèvres, en se posant sur elles, puisèrent dans leurs calices embaumés un rayon de l'immortalité.

Ministre des autels dans un village obscur de la Smalande, NILS LINNÉ, son père, aimait les plantes;

il en possédait plus de quatre cents espèces rares, et les cultivait avec un soin tout particulier. Son fils aspira donc par tous les pores le goût de la botanique ; il s'y livra dès ses premiers ans ; et la portion du jardin de Stenbrihult qu'il disposa, encore enfant, où il passa les heures que l'on perd à cet âge dans les jeux, est religieusement conservée par la famille de son oncle, qui succéda à NILS LINNÉ.

Avec des goûts aussi simples, avec des habitudes aussi douces, avec des sentimens aussi purs que ceux qu'il témoignait chaque jour à son père, et surtout à sa mère, qu'il aimait tendrement, LINNÉ devait espérer que sa vie serait paisible, qu'elle coulerait heureuse, protégée par les arbres que ses mains avaient plantés, par les odeurs suaves des fleurs qui accomplissaient par ses soins les diverses destinations de leur existence. Mais du sein même des jouissances les plus chastes surgit l'adversité ; elle l'enveloppe à peine âgé de douze ans, elle s'attache à ses pas et lui impose ses dures leçons. Plus les coups du malheur furent poignans, plus l'âme de LINNÉ sut grandir, plus il sentit croître son courage. Dès lors, s'habituant aux privations, il offrit à la jeunesse l'exemple le plus mémorable de ce que peuvent la constance et le génie. Il voit se fermer pour lui le jardin où il avait pris la première habitude de penser ; on l'oblige à des études pour lesquelles il a de la répugnance, et comme il n'apprend rien, on le juge stupide, on l'éloigne de sa famille, et on le condamne à faire des chaussures. L'homme qui devait un jour être l'orgueil de la Suède, la lumière du monde savant, pouvait périr avant de naître, mais le cœur de

LINNÉ, qui battait pour la gloire, trouva les moyens de satisfaire à sa noble passion, tout en obéissant au sort qui le frappait si rudement. Les jours de repos, il s'échappait pour courir dans les champs, pour ramasser des plantes et les étudier. Loin de les accuser de sa position cruelle, il leur demandait de nouvelles forces; il souriait, à leur vue et des larmes de plaisir roulaient sur ses joues décolorées. Il reprenait le lendemain, et sans murmurer, le travail que l'impitoyable destinée lui prescrivait, pensant au bonheur qu'il espérait dans une promenade prochaine.

La petite ville de Vexioe était depuis quinze mois le théâtre de ses chagrins, quand il vit éclore le premier rayon d'espérance. C'était au mois de mai 1721. Le docteur ROTHMAN le rencontre un jour sur les collines des environs, entouré de fleurs, les distribuant selon leurs formes, et cherchant à démêler les caractères qui les rapprochent; ce médecin, surpris d'une aussi grande perspicacité, l'interroge, reconnaît qu'il est appelé par la nature à se frayer une route dans les sciences; il l'emmène chez lui, le réconcilie avec son père, lui met en mains les *Institutions botaniques* de TOURNEFORT, et devient ainsi le flambeau qui éclaira la route sur laquelle LINNÉ devait se placer, et qu'il devait parcourir plus tard si glorieusement.

Ainsi, la résignation, qui, chez la plupart des hommes, est le premier stigmate de l'esclavage et de la nullité, fut pour l'âme forte de notre illustre maître le brasier où elle voulut se retremper. La volonté dans l'homme est donc la puissance la plus sublime, puisqu'elle triomphe de tous les obstacles, et qu'elle place

la plus faible des créatures au sommet de la création. Qu'une jeunesse téméraire n'aille pas en conclure que les enfans ont le droit de lutter contre la direction que des parens, quelquefois séduits par les circonstances, souvent égarés par le malheur, et le plus souvent décidés par un calcul raisonnable, croient pouvoir imprimer à leurs goûts, à leurs études : il est difficile de juger sainement de l'avenir; les dispositions, dans le jeune âge, sont le plus communément trompeuses. Pour un homme de génie, combien de pauvres sujets ! pour un esprit médiocre, que d'hommes meurent sans avoir pensé ! Une étincelle lumineuse n'est pas toujours le signe certain de la profondeur de l'esprit. Semblables à ces météores ignés qui sillonnent l'atmosphère pendant la belle saison, les brillantes inclinations de l'enfant répandent un instant un éclat assez vif; mais il ne laisse d'ordinaire aucune trace après lui : c'est la flamme légère que l'on aperçoit la nuit sur les mâts des vaisseaux battus par la tempête, et qui disparaît avec le calme du jour.

La lecture de *TOURNEFORT* développa les grandes pensées qui germaient déjà dans la tête du jeune philosophe suédois; elle leur donna plus d'étendue et plus d'énergie. Ainsi, prêt à descendre dans la tombe, celui qui créa le genre, celui qui le premier classa méthodiquement les plantes d'après la seule considération de leurs caractères extérieurs, forma l'athlète vigoureux qui, sous un ciel voisin de la France, devait définitivement arracher la science au chaos et préparer les progrès réels, les immenses progrès de l'histoire naturelle. *LINNÉ* n'oublia jamais ce qu'il dut à notre

illustre compatriote; il professa toujours pour lui la vénération la plus profonde.

Vexioe n'offrait plus rien à son impatiente curiosité; aussi, d'après les conseils de ROTHMAN, la quitta-t-il en 1725 pour se rendre à Lunden. Il marchait heureux vers cette ville, cueillant partout des plantes, ramassant des insectes, contemplant à chaque pas les œuvres immenses de la nature; mais sa bourse était légère, et plus il approchait du terme de son voyage, plus son argent allait diminuant. C'était alors que l'adversité l'attendait; c'était alors qu'elle promettait de s'appesantir sur lui et de l'enlever à la gloire vers laquelle, et à son insu, il courait déjà d'un pas ferme.

Au moment d'entrer à Lunden, qu'il regardait comme la terre promise, le bruit des cloches frappe ses oreilles d'un son lugubre; il s'informe de la cause, et il apprend que la ville en deuil rend les derniers devoirs au professeur HUMERUS. A cette nouvelle, son sang se glace, les marques de la douleur qu'il voyait sur tous les visages confondent toutes ses idées, détruisent toutes ses espérances. Il a perdu dans HUMERUS, l'ami de ROTHMAN, un des proches parens de sa mère, l'homme qui devait présider à ses études, pourvoir à ses besoins, et préparer son avancement. Que faire dans cette situation perplexe? Harassé de fatigues, dénué de tout, n'ayant pas de quoi se procurer un gîte, n'ayant pas même de quoi satisfaire au premier des besoins, que va devenir LINNÉ? Il donne une larme au souvenir de HUMERUS, et soutenu par son goût pour l'étude de la nature, il se présente chez KILIAN STOBÉE, qui en professait toutes les branches, et demande

l'entrée de sa galerie. C'était pour la première fois que LINNÉ voyait une collection aussi considérable : il fut comme ébloui par la magnificence, comme écrasé par la variété et le nombre des objets rassemblés devant lui ; ses yeux ne pouvaient suffire pour tout voir, et son âme, singulièrement exaltée, faisait taire la voix si pressante des besoins. STOBÉE fut étonné de l'ordre, de la précision, de la profondeur des questions et des réflexions du jeune amateur ; son avide curiosité l'intéressa, et le détermina à se l'attacher de suite. D'abord il l'occupa comme copiste, mais l'ayant surpris passant des nuits pour étudier les ouvrages des meilleurs botanistes, et s'étant assuré que cette ardeur pour le travail, que cette envie d'augmenter ses connaissances avaient de profondes racines dans le cœur de LINNÉ, il ne voulut pas lui dérober son temps et retarder sa marche. Il l'aida généreusement de son crédit, de tout son savoir et le mit en état de se rendre à Upsal, où l'université lui présentait plus de ressources, et où brillaient d'illustres professeurs.

LINNÉ arriva dans la capitale de l'Upland au commencement de l'été de 1728. Les libéralités de STOBÉE lui fournirent, au moyen de la plus stricte économie, de quoi travailler durant plusieurs mois ; elles s'épuisèrent enfin, et le voilà de nouveau aussi indigent que lors de son arrivée à Lunden. Cette nouvelle calamité lui fut d'autant plus pénible, qu'il sentait ce qu'il pouvait devenir. Il donna des leçons de latin à d'autres écoliers, mais cette triste ressource l'aidait à peine pour vivre, et il se vit réduit à raccommo-der pour son usage les vieux souliers qu'il obtenait de ses camarades. Il



luttait contre le besoin avec un courage vraiment héroïque, quand une lettre de son père vint aggraver le poids de ses peines, et lui ôter tout espoir de secours. Dans cette lettre son père lui ordonne de la manière la plus dure, et pour la dernière fois, de renoncer à un goût que sa position ne lui permet pas de satisfaire, et de se rendre au plus vite au sein de sa famille, pour s'y livrer sans retour à un art mécanique, qui lui donnerait de quoi vivre. Il faut obéir ! ignoré, seul dans une grande ville, sans espoir comme sans ressources, il faut obéir. L'âme brisée, les yeux en larmes, il va faire un dernier adieu aux végétaux cultivés dans le jardin botanique ; il arrose de pleurs amères ces plantes qu'il avait étudiées avec tant de délices ; et comme dernier tribut de l'amant malheureux, tout sanglottant, il trace sur ses tablettes les caractères de celles qu'il avait négligées ; il figure les traits de celles qu'il aimait le plus, et prêt à les quitter pour jamais, un homme qu'il ne connaît point, un homme arrivé depuis peu de jours à Upsal l'aborde, lui parle avec le ton de la franche amitié, le presse de questions. LINNÉ répond en gémissant, en montrant les ordres de son père, en révélant les secrets de sa fâcheuse situation. Il veut alors s'éloigner, mais son génie vient d'être deviné, mais il se sent dans les bras d'un savant qui lui ouvre sa maison, sa riche bibliothèque et sa bourse. Cet ami, ce vénérable philanthrope, c'est OLAUS CELSE, qui fut le véritable fondateur de l'histoire naturelle en Suède, qui s'est fait un nom également cher aux amis des sciences, comme professeur des langues orientales, et comme auteur

de recherches érudites sur la botanique des Hébreux.

L'adversité est vaincue. LINNÉ a désormais triomphé de ses entraves ; il a conquis un véritable ami, un juste appréciateur de ses talens, un protecteur attentif à tout ce qui peut agrandir ses connaissances, et qui met tous ses soins à cacher le bien qu'il fait avec tant de plaisir, avec tant de délicatesse. Sous les ailes d'un ami aussi dévoué, LINNÉ s'abandonne sans réserve à ses études chéries ; il consulte tous les livres pour mieux comprendre celui de la nature. Dès lors toutes les routes de l'observation s'aplanissent devant lui ; son génie prend un noble essor ; il sonde les profondeurs de la science ; il embrasse d'un coup d'œil la création entière, il l'interroge avec une curiosité toujours croissante : un ordre nouveau, un système brillant se déroule à sa pensée ; il est saisi, et de ce moment il a vu que l'on peut étendre l'horizon des sciences naturelles. Nouveau BACON, il les appelle devant lui, et leur dicte les progrès qu'elles ont à faire désormais.

Ce serait ici le lieu de montrer l'état où se trouvaient ces sciences au moment où LINNÉ jeta les fondemens d'une nouvelle ère ; mais cette tâche, Messieurs, a été remplie par des plumes habiles, par des hommes illustres. D'ailleurs, vous savez tous, mieux que moi, que la zoologie, réduite à des descriptions plus ou moins brillantes, mettait alors dans sa marche beaucoup trop d'incertitude ; la botanique, effrayée de ses richesses, tendait à retomber dans le chaos, et le minéralogiste colligeait les substances d'après leurs formes extérieures sans faire attention à leurs parties constituantes. En un mot, l'histoire naturelle demandait

un réformateur; les lois qui la régissaient étaient insuffisantes, et en contradiction permanente avec les découvertes qu'elle faisait chaque jour. Plusieurs savans se disputaient, il est vrai, l'honneur de porter le sceptre; DILLEN en Angleterre, BOERHAAVE en Hollande, MICHELI en Italie, BERNARD DE JUSSIEU en France : LINNÉ seul devait s'en emparer, LINNÉ seul devait fixer les opinions du monde savant, et faire jaillir la lumière en établissant des divisions dans lesquelles tous les êtres vinrent se ranger naturellement, où ils montrèrent les rapports qui les lient entre eux, et révélèrent aux yeux investigateurs le secret de leur formation, de leur développement et de leur destruction.

Mais n'anticipons point sur les temps que nous avons encore à parcourir avant d'arriver à cette époque mémorable : suivons LINNÉ dans ses études, et voyons quand et comment il s'avança vers le temple de l'immortalité.

Notre maître, Messieurs, étonnait chaque jour STORÉE par ses sublimes pensées, par le grandiose de ses travaux; et chaque jour il entassait de nouveaux faits, qu'il pesait ensuite dans le silence de la méditation, qu'il éclairait par d'autres faits demeurés inutiles jusqu'à lui. RUDBECK en est instruit, et dans la joie de son cœur il s'écrie : « Je suis courbé sous le poids des ans et des » infirmités qui en sont le triste apanage, j'ai bien » rempli ma longue carrière, il me reste à donner à » mes nombreux disciples un maître digne d'eux, digne » de moi. Je ne puis les remettre en des mains plus » habiles. » Il dit, et LINNÉ, à peine âgé de vingt-trois ans, monte dans la chaire de botanique; il paraît à la tête de cette même école où hier encore il siégeait

inconnu du plus grand nombre. Ce choix était dicté par le sentiment des forces du jeune naturaliste, il l'était par la perception intime du brillant avenir qu'il préparait à la science. Pygmées de nos jours, vous que la plus vile intrigue élève si haut, vous que les vues secrètes de quelques coteries politiques nous présentent sous un jour si flatteur, dites-le-moi, avez-vous comme LINNÉ acquis le droit d'occuper les premières places, de parler avec tant d'assurance, de justifier les honneurs dont on vous charge si gratuitement? Misérables, vous périrez tout entiers quand l'enveloppe terrestre dont vous êtes si fiers descendra dans la nuit des tombeaux!

Avec la chaire de botanique, LINNÉ reçut la direction du Jardin des plantes. Il est pour ainsi dire honteux de sa fortune; aussi, loin de s'en enorgueillir, il croit devoir justifier la bonne opinion que CELSE et RUDBECK donnent de lui, il veut par ses services acheter le droit d'être assis parmi ses maîtres. La modestie imprime un nouveau charme au plaisir que l'on goûte à l'entendre; son imagination brillante attire un auditoire nombreux; son génie fécond, son impétueux génie fixe toutes les têtes pensantes; jeunes et vieux, savans et néophytes, tous l'écoutent avec attention, tous accourent à ses doctes leçons, tous prennent plus de goût que jamais aux choses qu'il enseigne avec éloquence, qu'il enseigne d'inspiration. Son triomphe est des plus complets. Bientôt sa classe augmente tellement, que les autres maîtres de l'école en concurent de l'ombrage, qu'ils osèrent pousser la méchanceté, la dépravation jusqu'à menacer de s'opposer à l'avance-

ment de ceux des élèves qui continueraient à aller l'entendre, et même de les priver de leurs droits aux grades vers lesquels tendaient leurs études assidues.

A leur instigation l'on vit s'unir contre notre illustre maître la basse jalousie, qui domine presque tous les hommes, et l'envie, cette fureur qui ne pardonne point les succès mérités, et qui se montre si fortement enracinée dans l'âme de la plupart des savans. A la tête de cette cabale inique, grossie par la tourbe des lâches et des plus vils ambitieux, se place ROZEN, le professeur de zoologie ; ils accusent LINNÉ de toutes les perfidies, de toutes les bassesses dont eux seuls sont capables. Ils enveniment jusqu'à ses intentions et le poursuivent avec tant d'acharnement, avec tant de malignité, qu'ils arrachent aux magistrats l'ordre qui lui défend d'enseigner publiquement. Tel on vit autrefois, pendant les jours de l'anarchie, le sénat d'Athènes proscrire les philosophes et fermer pendant une année toutes les voies de l'instruction, pour venger les hypocrites et de misérables rhéteurs du mépris dont on les couvrait si justement.

Plus surpris qu'effrayé de l'odieuse victoire remportée par les nouveaux sycophantes, LINNÉ demeure calme au milieu des passions haineuses qui se déchaînent contre lui ; il sait que la persécution est le prix que reçoivent ceux qui se dévouent au bien de l'humanité. Il méprise leurs clameurs qui marchent toujours croissant, et il s'enferme avec quelques amis zélés pour entretenir dans le silence le feu sacré. Ses ennemis ne s'arrêtent point ; ils parviennent encore à décimer le petit nombre d'adeptes demeurés fidèles ; ils vont

même jusqu'à menacer sa vie, tant est délirante la crainte que ses talens prodigieux leur imposent ! Cependant, pour leur éviter un nouveau crime, CELSE et RUDBECK décident LINNÉ à voyager. Il part pour la Laponie ; il va explorer les Alpes de la Scandinavie, interroger ses montagnes escarpées, ses forêts étendues, ses sauvages habitans ; il va pénétrer dans les mines de la Dalécarlie et reprendre avec des fatigues incroyables le grand travail que OLAUS RUDBECK, le père de son bienfaiteur, avait entrepris sous le titre singulier de *Campi Elysi*, et qui fut entièrement anéanti lors du fameux incendie d'Upsal, en 1702.

A son retour d'un voyage aussi long que périlleux, LINNÉ frappa d'étonnement les savans de la Suède par le nombre et l'importance des choses qu'il rapportait, par les vues profondes qu'il énonçait avec noblesse et une élégante simplicité ; mais les services qu'il rendait ne purent mettre un terme aux tracasseries de ses ennemis. Il se détermina donc à quitter sa patrie et à porter à la Hollande les immortels ouvrages qu'il méditait depuis long-temps.

Il visite les parties de la Suède qu'il ne connaissait pas encore ; il parcourt le Danemarck et les îles oranges de la Baltique ; il débarque dans la Gueldre, s'arrête à Harderwick où il fut reçu docteur en médecine le même jour que HALLER et VAN-SWIETEN, et de là il passe à Hartecamp, où il demeura pendant trois ans au milieu des plus belles collections d'histoire naturelle. Ce fut là qu'il donna toute l'extension nécessaire à son ingénieux système des noces végétales, qu'il avait ébauché, dès 1751, en dressant la Flore de

la Laponie. Ce fût là qu'il créa la langue qui devait à l'avenir indiquer d'une manière simple et précise les prodigieuses variétés de conformation qu'on observe dans les êtres ; qu'il proposa une nouvelle théorie sur les fièvres intermittentes ; qu'il décrivit le riche jardin de CLIFFORT où vivaient réunies les plantes les plus rares des deux hémisphères ; qu'il fixa en trois cent soixante-cinq aphorismes les lois de la botanique, et qu'il publia l'histoire de cette science et des hommes qui l'ont véritablement enrichie par leurs découvertes et par leurs travaux.

Cette prodigieuse succession d'ouvrages, tous empreints du génie de leur sublime auteur, tous aussi nouveaux par leur style serré que hardis dans leurs vues profondes, porta le nom de LINNÉ aux extrémités du globe. Tandis que l'Europe reconnaissante buvait à longs traits les flots lumineux qui s'échappaient de sa plume féconde ; tandis qu'on s'empressait partout d'adopter sa brillante réforme ; tandis que sa gloire grandissait chaque jour, la fatalité vint encore lui présenter le calice de l'amertume. Il méditait alors ce livre immortel (*la Philosophie botanique*) que J.-J. ROUSSEAU, digne appréciateur des hommes et des choses, admira comme l'un des grands efforts de l'esprit humain : un bruit confus se fait entendre, il augmente ; on se presse, on s'agite de toutes parts ; LINNÉ demande le sujet d'une si grande inquiétude, on le regarde en soupirant, personne ne répond. Cependant, il apprend qu'on vient de retirer de l'eau le corps inanimé d'un jeune homme qui, chaque jour, dès l'aurore, prenait plaisir à observer les poissons qui flottent en grand

nombre dans les ondes de l'Amstel, dans ce fleuve que le besoin d'un commerce actif, d'un commerce très-étendu, fit diviser en cent canaux. Ces détails l'intéressent, il veut se rendre sur la plage où git le corps de cet infortuné, mais CLIFFORT, qui s'avance tristement vers lui, l'arrête. Sa démarche est lente, son cœur paraît brisé, et des larmes inondent ses paupières assombries. En approchant de LINNÉ, il lui saisit une main, la presse avec douleur, et d'une voix entrecoupée il laisse échapper ces mots lugubres : *Artédi n'est plus !* LINNÉ répète : *Artédi n'est plus !* et le saisissement le rend presque insensible. Puis reprenant ses forces, et soutenu par CLIFFORT, il arrive près de son meilleur ami, près du compagnon de ses infortunes ; il voit ses tristes restes, il veut les réchauffer en posant son cœur sur celui d'ARTÉDI qui n'a plus rien pour lui ; il veut ranimer ses traits que le limon altère, mais *Artédi n'est plus !* En sortant la veille de chez SEBA et se dirigeant vers l'habitation de LINNÉ, il est tombé de nuit dans un des canaux que l'Amstel remplit de ses eaux bourbeuses et saumâtres, et il y a trouvé la mort.

Ce spectacle cruel glace toutes les âmes, il déchire les cœurs, et des larmes sillonnent tous les visages. Le corps est conduit au lieu de la sépulture, et LINNÉ, voulant du moins immortaliser la mémoire de son ami, rassemble ses manuscrits, imprime son beau *Traité d'ichtyologie*, et trace d'une main douloureuse ce portrait de l'homme qu'il regretta toute sa vie. « Son esprit était mûr et profond, ses mœurs et ses vertus antiques. J'étais son meilleur ami, je n'en avais pas de plus cher. La différence de nos caractères nous était



» utile. Son esprit était plus sévère et plus attentif, il ob-  
 » servait plus lentement, mais avec plus de soin. Pour  
 » moi il abandonna la botanique, je lui laissai l'ichtyo-  
 » logie et l'histoire des amphibiés. Dès que l'un de  
 » nous faisait une observation, il la communiquait à  
 » l'autre; presque aucun jour ne se passait sans que l'un  
 » n'apprit à l'autre quelque nouveauté curieuse et pi-  
 » quante. L'émulation excitait notre industrie et nos  
 » efforts; nous nous voyions chaque jour malgré la dis-  
 » tance de nos logemens; nous nous communiquions  
 » nos peines et nos succès. »

De ce moment, la Hollande où vivaient les savans qu'il affectionnait le plus, et qui avaient si essentiellement contribué à la publication de ses immortels ouvrages, la Hollande lui devint insupportable. Livré à la mélancolie, mécontent de tout, il veut fuir la terre qui recèle les tristes restes de son ami. Pour se distraire il reprend le cours de ses voyages. Il visite d'abord l'Angleterre, puis il passe dans notre auguste patrie, où, précédé par la renommée, il vit se presser autour de lui tous ceux qui cultivent les sciences et les lettres. Chacun veut le voir, l'entendre, lui parler; chacun cherche à fixer son regard, à mériter son estime. Il herborise à Meudon, à Saint-Germain, à Fontainebleau, dans les parcs de Saint Cloud et de Versailles, etc. Dans le bois où nous célébrons aujourd'hui l'anniversaire de sa naissance, il est venu ramasser les espèces des plantes que l'on y trouve plus spécialement.

Les honneurs qu'il recevait de toutes parts, les objets nouveaux qu'il observait, ne pouvaient plus remplir ses vœux; il était fatigué d'une existence que per-

sonne ne partageait ; la plaie de son cœur ne pouvait se fermer qu'en trouvant une compagne digne de lui. Les palmes de la gloire ne sont un trésor pour celui qui les porte que lorsqu'elles sont soutenues par la main d'une tendre épouse ; elles contribuaient à la célébrité de notre maître, Messieurs, mais elles ne faisaient rien, absolument rien pour son bonheur. Tel on nous représente le voyageur perdu dans le désert brûlant que les lions disputent chaque jour au féroce Numide, appelant de tous ses vœux les îles de verdure semées dans ces affreux climats pour en tempérer l'ardeur dévorante, LINNÉ ne veut plus vivre seul, il veut se choisir une compagne. Sa résolution est sage ; elle est commandée par la reconnaissance. Il retourne aussitôt en Suède, et après quatre années d'absence, il touche le sol qui l'avait vu naître.

Il y trouve bien encore des antagonistes, mais, habitués à ramper, ils n'osent élever la voix ; TESSIN, alors premier ministre d'état, TESSIN à qui vous avez consacré un beau genre de plantes, TESSIN vient au-devant de LINNÉ ; il le charge de fonder à Stockholm une académie des sciences, et le place à la tête des premiers établissemens scientifiques de la Suède. Ce nouveau triomphe lui rend encore plus pressante la dette du cœur ; il part aussitôt pour la Dalécarlie et épouse ELIZABETH MOORE, la fille d'un médecin de Fahlun, chez lequel il avait reçu l'hospitalité la plus cordiale dans un temps où, malheureux et proscrit, il était loin d'appartenir à la plus brillante renommée.

Son bonheur fut dès lors fixé. Il refuse les flatteuses propositions qu'on lui fait de Pétersbourg, de Götting-

gue, de Madrid : c'est dans son pays qu'il veut vivre et mourir. En 1741, il reparut dans la chaire de botanique à Upsal : c'était là le dernier terme de ses désirs. Il l'occupa, cette chaire, trente-sept ans, sans cesse entouré d'adeptes dont il se faisait chérir comme un père, voyant de jour en jour s'accroître la puissante influence de ses sages doctrines, de ses pensées profondes, de ses ouvrages immortels.

Disciple obscur, il ne m'appartient pas de le suivre dans ses hautes méditations, d'entrer dans le détail intéressant de ce qu'il a fait pour assurer la gloire de sa patrie, pour élever l'histoire naturelle au plus haut degré de prospérité, et imprimer un grand mouvement aux esprits scrutateurs de ce XVIII<sup>me</sup> siècle, tant décrié par certaine classe d'hommes ; il ne m'appartient point d'analyser les écrits de LINNÉ, de remettre sous vos yeux le tableau de ses découvertes, et l'application qu'il en fait à l'économie générale et particulière, à la félicité des peuples, sans laquelle, comme il le disait, les sciences sont complètement inutiles : j'admire le génie, je courbe devant lui mon front indépendant, je jouis du bienfait, je révère la main qui le répand, et ne puis que sentir la vive reconnaissance dont je suis pénétré. Mais père, mais ami, qu'il me soit permis, Messieurs, de terminer cette esquisse en vous peignant les vertus du grand homme, en vous le montrant dans la joie de son ménage, dans la conduite qu'il tient avec ses amis, avec ses enfans : ici, à défaut du talent, le cœur sera mon guide.

LINNÉ, comme je vous l'ai dit, trouva la véritable félicité dans le mariage. Celle qu'il avait choisie réu-

nissait à la beauté le caractère le plus aimable, toutes les vertus de la plus excellente moitié du genre humain. Il l'aimait tendrement, elle était fière de son époux et ne conçut pas de bonheur au-dessus de celui d'être avec lui. De leur union naquirent un fils et quatre filles, dont la présence et l'amour augmentèrent la somme de leurs jouissances : ils n'en souhaitèrent jamais d'autres.

Quoique investi de l'autorité d'un grand nom, de l'autorité qu'impose le génie le plus vaste, LINNÉ fut toujours simple, toujours modéré dans ses désirs, toujours indulgent. Jamais il ne rendit à ses ennemis les traits qu'ils lui lançaient : il voulait sincèrement que la vérité brillât de tout son éclat, aussi pardonnait-il les erreurs, comme inhérentes à la faiblesse humaine. Les vices seuls lui faisaient horreur : il en détournait sa vue. Né bon, né sensible, son âme fut généreuse avec ses semblables et plus encore avec ses inférieurs. Par sa bonhomie, par ses tendres prévenances, il semblait leur dire : « Ne redoutez point l'espèce de distance » que certains titres, que certains honneurs mettent » entre nous ; le cordon que je porte n'est point pour » moi, comme chez tant d'autres, le signe de l'orgueil, » le cachet d'une coupable complaisance, la preuve de » viles sollicitations : il redit à ceux qui les ignorent, ma » constance dans le travail, mon courage dans l'adver- » sité ; il leur montre le bon emploi que l'homme doit » faire de son temps, de ses connaissances, et l'obliga- » tion où il est de se sacrifier pour sa patrie, pour le » bien de l'humanité. » Que cette leçon profite à ceux qui m'écontent !

Son cœur se déployait dans le sein de l'amitié, et il le faisait avec une franchise, avec une amabilité qui pénétrait véritablement et permettait de lire jusqu'au plus profond de son âme. Il se plaisait à prendre part aux bruyans entretiens de ses jeunes disciples; il se plaisait à descendre à leurs jeux et souvent à se mêler à leurs danses. C'est par cette existence paternelle qu'il les enivrait des charmes de l'étude, qu'il les plaçait sur toutes les avenues de la science, et qu'il les forçait, pour ainsi dire, à acquérir le talent précoce qui devait arracher à la vieillesse le seul avantage qu'elle croyait lui rester. C'est par cette douce familiarité qu'il peupla l'université d'Upsal d'une foule d'hommes distingués, et qu'il plaça la Suède à la tête de la plus sublime des révolutions de l'esprit humain.

Devenu propriétaire d'un petit domaine situé à Hammarby, à peu de distance d'Upsal, il fit bâtir près de son jardin, sur une colline voisine, un pavillon où il rassembla une belle collection d'histoire naturelle, où il plaça tout ce que ses nombreux élèves lui envoyaient des diverses parties du globe qu'ils exploitaient. Ce musée, qui existe encore aujourd'hui, était alors le phare d'où s'élançaient toutes les clartés de la science, d'où partaient les signaux utiles qui préparèrent les progrès actuels de nos connaissances; il était alors comme le méridien magnétique dans le plan duquel se dirigeaient toutes les recherches, toute l'ambition des explorateurs de la nature.

Dans cette retraite chérie des Muses (1), LINNÉ,

---

1) La chambre que LINNÉ aimait à habiter pendant son séjour à

tout entier à l'étude, tout entier à l'éducation de ses enfans, vit naître et s'éteindre les troubles politiques de son pays. A cette époque deux partis se disputaient la puissance; vrai patriote, il ne voulut se dévouer à aucun d'eux; il n'avait point acquis l'intime conviction que l'un ou l'autre cherchât véritablement les intérêts de la nation, que l'un ou l'autre pensât à la rendre libre de toute oppression. Il se contenta de donner de sages avis, on ne les suivit pas; la vertu perd son ascendant quand les passions sont en présence. Bientôt la lutte s'engagea entre la noblesse, qui ne voulait d'autres lois que celles qu'elle dicterait, et le pouvoir exécutif, qui visait à la monarchie absolue: ce dernier triompha; le peuple fut victime, comme il l'est toujours, et les lois politiques de 1719 et de 1721 abolies placèrent de nouveau, comme LINNÉ l'avait prévu, la Suède sur l'abîme des révolutions. Il en gémit dans le silence; bien différent en cela de certains savans de notre âge qui, profitant de l'incertitude des esprits, se prostituent à l'insidieuse politique, parce qu'elle distribue les honneurs, parce qu'elle dispense la fortune, et vont perdre en de viles complaisances le temps qu'ils étaient appelés à consacrer aux progrès des lumières.

LINNÉ eut le bonheur de voir son fils et l'une de ses

---

Hammarby, est encore dans le même état, garnie de ses tapis faits de feuilles d'herbes; la table sur laquelle il traça de si grandes pensées, le bonnet de docteur qu'il reçut le 23 juin 1755 à Harderwyck, plusieurs manuscrits, un service en porcelaine de la Chine orné de la *Lamva borealis*, y sont conservés respectueusement. Dans la salle à manger, on voit les portraits de toute la famille.

filles cueillir des palmes dans le champ qu'il avait défriché. Il jouissait de cette nouvelle gloire quand il reçut les premières atteintes de la mort, quand il sentit se perdre la mémoire prodigieuse qu'il avait eue dans sa jeunesse. Il fut frappé d'apoplexie au commencement de mai 1774; une seconde attaque, en juin 1776, le priva de la plus grande partie de ses facultés; enfin il mourut d'une hydropisie le 10 janvier 1778, âgé de soixante et onze ans.

Dans l'un comme dans l'autre hémisphère on entonna l'hymne des funérailles, partout on s'empressa de rendre hommage à la mémoire de notre maître immortel; son épouse lui survécut d'un petit nombre d'années; son fils mourut en 1784, et tandis que l'herbier qu'il avait formé dans ses voyages, que ses élèves avaient enrichi, était porté en Angleterre, BROUSSONNET, en France, eut le premier l'idée de placer sous les auspices de LINNÉ une réunion d'amis qui, tout en adoptant les lois sages qu'il avait dictées aux sciences, s'imposait l'obligation de marcher à la gloire en travaillant sans cesse à en reculer les bornes.

La première Société Linnéenne fut fondée à Paris en 1788; celle de Londres date de 1789; celle de Philadelphie de 1806; celle d'Upsal de 1807; celle de Boston de 1815; et la vôtre, Messieurs, réédifiée sur les débris de l'ancienne, compte déjà cinq années d'existence.

A votre exemple, on s'est empressé d'élever dans plusieurs départemens de la France, dans diverses contrées du globe, un temple à LINNÉ, mais le vôtre seul jouit des prérogatives réservées aux aînés. Vous n'êtes

pas seulement les disciples, les admirateurs du grand homme, vous lui appartenez par le sang. Trois de ses filles sont devenues vos sœurs ; elles font partie de votre Société, et vous lient ainsi à la famille même de celui que vous avez si franchement adopté comme père. A ces titres, Messieurs, vous devez rire des mensonges que débitent contre vous ceux qui se sont rendus coupables du crime de félonie ; vous devez mépriser les armes que dans l'ombre quelques-unes de ces âmes doublement perverses aiguïssent encore contre vous. Fils de LINNÉ, à l'exemple de votre maître, soyez fiers de la haine et des injures des méchans ; comme lui l'on vous calomnie, on vous persécute ou l'on envenime jusqu'à vos pensées, et comme lui vous verrez dissiper par les vents la fange soulevée contre vous ; ne redoutez point les entraves, en les surmontant on arrive à la gloire (1) ; achetez-la cette gloire si chère aux grandes âmes, achetez-la par de nobles sacrifices, par des travaux utiles, et vous recueillerez les bénédictions des âges futurs, vous serez vraiment dignes du beau nom de Linnéens.

---

(1) « Adversariorum tela nunquam retorsi : acerrima convitia, insimulationes, cavillationes, buccinationes (præstantiorum longe virorum, omni ævo, laboris præmia), tranquillo animo sustinui, nec suis auctoribus hæc invideo, si inde ipsis apud vulgus gloria major  
( LINNÆUS, præfatio in *Spec. plant.* )



---

# LE VINGT-QUATRE MAI,

## ODE

POUR LE JOUR ANNIVERSAIRE DE LA NAISSANCE  
DE LINNÉ.

PAR M. CHARLES LEMESLE,

Correspondant de la Société Linnéenne de Paris.

---

En vain l'homme vulgaire élève un front superbe :  
Insecte d'un moment, son monde est un brin d'herbe  
Que sa marche n'ébranle pas.

Le mortel fortuné que le génie inspire  
Laisse dans tous les lieux où la gloire l'attire  
La noble empreinte de ses pas.

La gloire, ô mes amis, n'est point une chimère ;  
C'est son regard de feu qui féconde la terre :  
Les bienfaiteurs du genre humain  
Voudraient dans le repos couler leur vie entière,  
S'ils n'apercevaient pas au bout de la carrière  
La palme que leur tend sa main.

C'est l'espoir d'obtenir cette palme si belle  
Qui soutint les efforts de notre grand modèle,  
Du maître que nous célébrons,  
Soleil resplendissant, lumière des vrais sages,  
LINNÉ sut de l'envie écarter les images ;  
Il brille de tous ses rayons.

Quand d'un culte sincère offrant l'heureux exemple,  
De notre demi-dieu nous construisions le temple,

Un orage éclata sur nous.

Nous bravons désormais la fureur du tonnerre :

Le laurier qui déjà s'élève au sanctuaire

Nous préservera de ses coups.

Nos travaux, nos succès, vainqueurs de toute entrave,

Tel est, ô Linnéus, l'encens le plus suave

Qu'on puisse brûler sur l'autel;

Mais nous voulons encore, au réveil de l'année,

Saluer le retour de l'illustre journée

Qui vit naître l'homme immortel.

Le moment est venu : sous un antique ombrage

Brille, au milieu des fleurs, sa vénérable image :

Il semble nous sourire à tous.

Ah! si les morts parfois s'occupent de la vie,

Son ombre, en ce grand jour, doucement attendrie,

Erre sans doute parmi nous.

Notre voix a frappé les rives étrangères;

Trois filles de Linné nous adoptent pour frères :

Ce choix veut de nobles élaas.

Voyons en notre ami, voyons encore un père;

Soyons les héritiers de son beau caractère,

A défaut de ses beaux talens.

Oui, que la vanité, la basse jalousie,

Mères de la discorde et de la calomnie,

Ne pénètrent point dans nos cœurs.

Bien qu'un terrain abonde en sucs aimés des plantes.

C'est quand il est purgé des herbes malfaisantes

Qu'il produit des fruits et des fleurs.

---

## RÉFLEXIONS

SUR LES FLEURS ET LE GOUT QUE L'ON A POUR ELLES;

PAR M. EUGÈNE D. PODEVIN, membre résidant.

---

DANS tous les temps, dans tous les lieux on a dit que les fleurs sont le plus bel ornement de la nature ; dans les âges à venir on le dira de même en prose comme en vers. Je n'ai donc point, Messieurs, la prétention de vous apprendre du nouveau en vous entretenant aujourd'hui des fleurs : j'ai rassemblé quelques souvenirs, ils m'ont inspiré des rapprochemens, plusieurs réflexions que je crois de nature à intéresser, je les trace sans prétention, veuillez les écouter avec indulgence et les agréer comme un faible hommage.

Les fleurs annoncent le plus beau moment de l'existence des végétaux ; cette scène de jeunesse et d'amour nous peint sous les couleurs les plus brillantes, par les formes les plus variées, par une succession toujours nouvelle, par les plus douces émanations, ce que la nature présente à nos sens de plus touchant et de plus suave. Lit nuptial des plantes, les fleurs sont le sanctuaire où s'opèrent les mystères de la fécondation, elles recèlent et cachent à nos yeux les germes qui doivent en perpétuer la race. Ainsi, après avoir émaillé les prairies, égayé la solitude des forêts, après avoir ouvert leur calice à l'abeille industrieuse et embaumé

les airs de mille parfums, les fleurs nous fournissent les fruits qui doivent nous désaltérer, et les graines qui doivent nous nourrir.

Leur nombre est, pour ainsi dire, incalculable ; elles naissent partout, elles brillent partout, depuis le pôle où l'eau se condense en glace éternelle, jusque sous les feux de l'équateur, sur les monts sourcilleux, dans les antres les plus profonds, dans le sein même de la terre. La haute mer a ses prairies où le fucus rose mêle ses ramifications à l'azur, à l'émeraude des ondes. Sous la masse des eaux il en existe aussi qui fructifient sans qu'aucune cause atmosphérique paraisse y concourir.

Leur retour avec le printemps n'est qu'une aimable fiction des poètes : chaque saison a ses fleurs. Si la violette, la jacinthe, le lilas et l'anémone reparaissent pour nous avec le joli mois de mai, les roses, les dahlias, les œillets, le jasmin, la capucine, l'héliantheme, ne bravent-ils pas le soleil ardent de nos étés ? le colchique, l'amarillis, le safran, ne parent-ils pas l'automne jaunissant ? l'aster, la gentiane, l'anthémis à grandes fleurs, ne diaprent-ils point de mille couleurs la robe blanche de l'hiver ? de longs rideaux de rosages à fleurs d'or, à fleurs pourprées, ne rompent-ils pas la triste monotonie des rochers de la Sibérie couverts de neiges éblouissantes ? les déserts de l'Afrique australe, où les grands végétaux sont comme brûlés, ne voient-ils pas des tiges nombreuses de protéas les couvrir de leurs fleurs argentées ?

Les fleurs reflètent toutes les nuances de l'écharpe d'Iris, mais ces couleurs ne sont point, comme on l'a dit, de simples accidens ; on les voit toujours constan-

tes, quand les plantes se trouvent dans des circonstances qui leur sont propres. Partout les grelots du muguet sont blancs, les cônes tronqués de la digitale sont pourpres, les fleurons allongés du barbeau sont bleus, les coupes de la renoncule sont d'un jaune d'or.

L'entier épanouissement de la corolle se fait attendre plus ou moins long-temps. Il a lieu, pour chaque fleur, à un instant particulier. Les unes demandent la lumière éclatante du soleil, les autres ne dilatent leur calice que la nuit ; celles-ci s'ouvrent à certaines heures, tantôt c'est le matin, à midi, au déclin du jour ; tantôt elles se ferment à l'approche d'un nuage ou bien elles bravent les plus fortes ondées : le plus grand nombre naît et meurt dans l'espace d'un mois, d'une décade, mais il en est qui passent si rapidement qu'on peut à peine en suivre le développement. Ces phénomènes intéressans se conçoivent, ils peuvent s'expliquer, mais il est impossible de les soumettre à un calcul rigoureux et de juger d'une manière exacte le rôle que remplissent alors la lumière, la chaleur et l'humidité.

Leurs formes varient à l'infini. C'est une coupe dans le lis et la tulipe ; un casque, un capuchon, une gaine dans le plus grand nombre. Vous les voyez représenter une mouche, un papillon, une étoile, une couronne, un soleil rayonnant, ou bien disposées en longs corymbes, en globes, en ombelles, en aigrettes légères, en guirlandes, en pyramides. Partout la symétrie la plus gracieuse, partout des tissus fins, des couleurs vives, des nuances délicates, des parfums exquis. Placées sur les herbes les plus rustiques comme sur les

arbres les plus élégans, elles rampent sur le sol, elles s'élancent au milieu des airs, elles éclosent à la surface des eaux et se prêtent aux divers mouvemens des vagues.

Les fleurs sortent de l'aisselle des feuilles ou se montrent à l'extrémité des rameaux et des tiges renfermées dans leur calice, quelquefois accompagnées des bractées ou feuilles florales qui remplacent les écailles dont sont composés les boutons des arbres. Ces écailles sont inutiles pour les fleurs qui doivent naître dans la belle saison et disparaître avec elle; mais elles sont essentielles aux fleurs des plantes ligneuses qui passent quelquefois plusieurs hivers renfermées dans ces enveloppes impénétrables aux intempéries de l'atmosphère.

Toutes ces circonstances ont offert au botaniste des caractères importans pour bien étudier, pour classer les plantes. C'est dans la corolle que Linné est allé découvrir les étamines et les pistils qui lui ont fourni l'ingénieuse idée de son système si simple, si facile à saisir et devenu si populaire. C'est dans l'étude de l'action de ces agens reproducteurs, et du jeu des anthères, que le grand homme nous a appris la cause de la durée des fleurs chez certaines plantes, et a révélé au jardinier attentif l'art de faire passer sous nos yeux des scènes agréablement variées depuis la naissance du gai printemps jusqu'à la saison des noirs frimas.

Les fleurs charment également toutes les nations. Le Chinois avide et le Hollandais économe, les peuplades de toutes couleurs qui existent dans l'une et l'autre Amérique, et jusqu'aux Bochimans, qui vivent dans les haies, le sauvage indomptable et l'homme civilisé, tous recherchent les fleurs, tous les cultivent

avec soin, tous les associent à leurs peines, à leurs plaisirs, tous puisent dans ces brillantes productions une foule d'idées agréables et riantes. Tressées en couronnes, réunies en bouquets ou disposées en guirlandes légères, elles servent de parure aux femmes. En Europe, elles embellissent leurs charmes enchanteurs, elles se mêlent aux lis et aux roses de leur sein, où siège la pudeur et le tendre amour. Les fleurs figurent avec grâce sur le corps olivâtre des filles du Gange, sur le front d'ébène de l'habitante de la Guinée, sur les peaux grossières dont se revêt la Laponne, et même sur les toiles obscures dont s'enveloppent les Musulmanes. Ce luxe innocent, semblable au bonheur qui brille et se dissipe en un instant, cette aimable coquetterie, ne laissent point de regrets comme la pompe fallacieuse des cours et des grandes cités.

Portées sur les autels, les fleurs, offertes aux divinités que les hommes se sont créées, exhalent leurs parfums suaves et rendent la prière plus douce, plus silencieuse, plus aimable; ou bien montant en fumée légère elles doublent les mystères des temples.

Cultivées dans les jardins, elles paient les soins assidus qu'on leur prodigue par des variétés où les nuances les plus délicates, où les couleurs les plus éclatantes forment des groupes ravissans. On sait encore les prix fous auxquels on a vu porter des tulipes, des hémérocailles, des œillets, des anémones. Qui compterait aujourd'hui les espèces, les variétés de la rose? Ce goût n'est pas seulement le cachet des modernes, il fut aussi celui des anciens. Les Grecs montraient dans leurs parterres de nombreuses tribus d'iris.

de narcisses, de violettes, d'amaryllis; ils les rassemblaient à grands frais et les mêlaient à toutes les sortes de plantes odoriférantes que leur fournissaient leur sol fertile, les marchands de l'Orient et ceux qui visitaient l'antique Egypte. Pour conserver les fleurs venues de toutes les parties du vieux continent, les Romains inventèrent les serres chaudes; elles se multiplièrent sous les empereurs, malgré les déclamations de SÉNÈQUE : tant-il est vrai que l'homme écrasé sous le poids des honneurs et des richesses éprouve le besoin impérieux de se rapprocher de la vie agraire, et de chercher à imiter la simple condition du laboureur ou du jardinier, pour rétablir dans son âme la dignité de son être et pour venger le pauvre de l'orgueil dont il l'accable sous les laubris dorés et par le luxe de son heureuse destinée.

Outre le jardin, les fleurs ornaient encore autrefois, comme de nos jours, l'intérieur des habitations; on en plaçait sur toutes les croisées. En parcourant les rues de la cité éternelle, dit MARTIAL, je respire les odeurs du printemps; le myrte, la rose, le lis, la marguerite, la jacinthe, fraîchement éclos, brillent à tous les étages, descendent sur ma tête en festons, et donnent un nouveau charme aux monumens qui s'élèvent non loin de là. Mais en admettant les fleurs dans l'intérieur de nos maisons, ne nous laissons point tromper par leurs ornemens enchanteurs. Si dans les champs elles produisent sur tous nos sens un sentiment subit et délicieux, c'est parce qu'elles s'unissent au ravissant spectacle de la nature; mais renfermées, elles nuisent à la santé, elles affectent le système nerveux, elles nous enveloppent



d'un gaz impur, et nous menacent du plus grand danger. C'est une erreur populaire de croire que les fleurs purifient l'air des appartemens : au lieu de le neutraliser, elles en masquent les mélanges pernicieux à l'économie des corps vivans.

Les anciens, comme les modernes, avaient leurs bouquetières, leurs marchés aux fleurs; nous n'avons rien innové, nous retrouvons seulement les habitudes des générations à peine mentionnées dans l'histoire que l'ignorance et la superstition des bas siècles avaient effacées.

Il ne suffisait pas aux fleurs d'avoir fait partie de la toilette des jeunes vierges, d'avoir embelli leur chambre et le coin de terre qu'elles aimaient à cultiver, elles voulurent aussi agrandir les plaisirs de la table. Les anciens s'ornaient la tête, le col et la poitrine de longues tresses de fleurs à la fin des repas, dans leurs réunions joyeuses. ANACRÉON, HORACE, le gentil BERNARD, chantaient leurs odes couronnés de fleurs. Leur imagination brillante en était plus féconde, les vers coulaient avec rapidité, leur rithme était plus harmonieux et le sentiment plus vrai. Paphos, Amatonthe, les rives du lac Lucrin, les plages de Baïa, redisent encore à la pensée la bruyante gaité des convives, les fleurs qui couvraient le lit de la beauté, les fleurs qui naissaient sous les pas de la nymphe légère. Ces innocentes unions des fleurs et des plaisirs ont cessé lorsque de tristes sectateurs ont renversé les autels des dieux de la riante mythologie.

On décorait de fleurs nouvelles le berceau de l'enfance. Symboles de la grâce, de la candeur et de la vie,

elles devaient aussi présider au mariage, aux danses de l'hyménée. On a fait plus, elles ont servi de prétexte aux fêtes les plus touchantes, aux institutions les plus aimables. Un chapeau de rose a été dès le milieu du cinquième siècle de notre ère un puissant motif de sagesse, de justice, de travail. L'heureuse idée de l'évêque de Noyon a fait établir d'autres rosières ; elles ont long-temps servi de sauve-garde aux mœurs, mais elles tombent en désuétude, surtout auprès des grandes villes ; la faveur a souvent de nos jours couronné d'impudiques vestales, et la fondation sacrée ne fait pas germer dans les cœurs les sentimens de bienveillance que l'on retrouve encore dans les campagnes les plus éloignées.

Amies de l'homme, les fleurs devaient le suivre dans sa dernière demeure. Tous les peuples ont orné l'urne funéraire des images brillantes du printemps. La jeunesse de l'année cachait ainsi les horreurs d'une séparation éternelle ; les emblèmes de la vie rendaient moins horribles le silence, le froid glacial de la mort. Les Grecs couvraient les tombeaux d'amaranthes, de myrtes, d'asphodèles ; chez eux les pavots croissaient à l'ombre des cyprès, la pervenche montait près du laurier-rose. Les Romains donnèrent la préférence au lis, au safran, à la rose, à la vigne-vierge, au buis et aux fleurs rustiques qui émaillent la prairie. Ces fleurs étaient sacrées ; elles semblaient, au retour de la saison, une émanation de l'ami, de l'épouse, de l'enfant, dont la dépouille mortelle reposait sous le sol. Cette idée touchante agrandissait l'âme, faisait battre plus vivement le cœur et donnait moins d'amertume aux souve-

nirs. Elle montrait aussi la courte durée des choses auxquelles nous attachons le plus de prix et enseignait aux hommes le besoin de s'en aimer davantage.

Comme vous le voyez, Messieurs, les cimetières étaient dans les temps les plus reculés, comme ils le sont de nos jours, des retraites où l'on pouvait venir rêver doucement, où l'on pouvait répandre des larmes sans craindre d'y puiser les germes de la mort comme dans ces cloaques que l'on rassemblait naguère au milieu de nos cités.

Les fleurs ont fourni les premiers élémens du langage de l'amour et de l'amitié. Symboles de la plus douce existence, images de la félicité, elles la font sentir de tant de manières à la fois, que dans cette plénitude de vie on éprouve le besoin de la partager. C'est alors qu'une amante, qu'une épouse, qu'un véritable ami nous apprennent qu'il y a une autre manière d'exister, plus aimable, plus solide : le sentiment double la vie, et lorsque l'on se sait aimé, la vie a du charme, on y tient, on la possède avec délices, on en jouit avec une douce volupté. Qu'on ne me demande donc plus ce qu'il y a de si enchanteur dans le mot fleur, dans la vue de ces merveilles fugitives de la plus aimable création. Dans les pétales d'une fleur je vois les emblèmes du bonheur; dans les émanations suaves des fleurs, je l'aspire par tous les sens. Toute âme sensible ne prononce jamais le mot fleur sans éprouver une espèce d'agitation morale qui fait du bien, qui soulage de tous les maux. Je le demande aux vrais amans : n'est-il pas plus doux de recevoir une rose de l'objet que l'on aime que de mesurer les

mérites d'une femme au poids des richesses de Golconde? Le seul bonheur vient du sentiment; il n'est point le fils de l'or, c'est le souffle, c'est la caresse, c'est le parfum d'une fleur.

Le langage au moyen des fleurs naquit dans le pays du despotisme, dans les régions de l'Orient, où la plus belle moitié du genre humain est condamnée à l'esclavage le plus abject. Ce langage poétique s'est embelli sous la plume éloquente de BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. Il a inspiré des vers charinans à CHAULIEU, à PARNY, à DELILLE, à CASTEL.

Les fleurs sont une source inépuisable de comparaisons pour le moraliste austère, pour le poète, pour les amans. Elles ont fourni mille emblèmes touchans, et, peintes ou gravées sur le bouclier, elles ont souvent servi au courage des guerriers et de trophées à la victoire.

- « Au sein d'une fleur, tour à tour,
- » Une heureuse image est placée :
- » Dans un myrte on croit voir l'amour ;
- » Un souvenir dans la pensée ;
- » La paix se peint dans l'olivier ;
- » L'espoir dans l'iris demi-close ;
- » La victoire dans un laurier ;
- » Une femme dans une rose. »

L'amour pour les fleurs annonce des goûts simples, des habitudes aimables. Celui qui porte un cœur insensible, une âme sordide, n'aime point les fleurs : le méchant n'ose pas même les fixer.

Nous avons appris dans les fleurs à calculer les heures du jour; d'autres, que l'on a nommées météori-

ques, nous avertissent des mouvemens de l'atmosphère; un grand nombre est employé avec avantage dans l'art de guérir; les unes ont fourni un motif important de commerce; les autres alimentent plusieurs branches de l'industrie. En un mot, les fleurs accompagnent et embellissent notre vie, elles sont les dernières amies qui pleurent sur notre tombe.

- « Le sort jaloux abat ce que l'homme a construit,
  - » Sur le front des rois même imprime ses outrages,
  - » Renverse leurs palais et brise leurs images.
  - » Plus durable lui seul que le marbre et l'airain,
  - » L'arbuste où vit leurs noms triomphe du destin.
  - » C'est une inscription que le temps renouvelle,
  - » Qu'offre chaque printemps, que chaque hiver rappelle. »
-

---

## LES FEMMES ET LES FLEURS.

---

### STANCES.

VIVANTES fleurs ! ô vous, divinités mortelles,  
Des plus douces vertus, vous, les touchans modèles :  
O femmes ! la nature a soumis à vos lois  
Et les humbles bergers et les superbes rois.  
De nos faibles destins arbitres souveraines,  
De l'éclat des vertus ennoblissez nos chaînes ;  
Honnez votre empire en nous rendant heureux -  
Quand vous l'ordonnerez nous serons vertueux.  
Et nos cœurs épurés, fiers de votre sulliage,  
Des viles passions briseront l'esclavage.

Muses, que vos accords célèbrent tour à tour  
Les femmes et les fleurs, le printemps et l'amour !

Du printemps et des fleurs séduisantes images,  
Vous, dans tous les climats, objets de nos hommages :  
Astres étincelans, dont la vive clarté  
Vient embellir pour nous la sombre adversité :  
O femmes ! en tous lieux votre aimable influence  
Peut devenir pour l'homme une autre providence.  
Vous regnez par l'amour, les vertus et les arts ;  
Nos destins sont souvent écrits dans vos regards.  
Du moins sachez user de vos droits légitimes,  
Sans vouloir sous le joug dégrader vos victimes...

Muses, que vos accords célèbrent tour à tour  
Les femmes et les fleurs, le printemps et l'amour !

Le myrte, de l'amour est l'aïe tutélaire;  
Le laurier, du héros est le noble salaire !  
L'olivier, de la paix symbole précieux,  
Semble un don accordé par la bonté des cieux.  
Dans l'humble violette, ornement du village,  
L'aimable modestie a caché son image :  
La rose, en nos hameaux, des vertus est le prix;  
Chaque arbre, chaque fleur, s'offre aux yeux attendris  
Comme un être animé, comme un touchant emblème  
Que chacun, à son choix, donne à celle qu'il aime.

Muses, que vos accords célèbrent en ce jour  
Les femmes et les fleurs, le printemps et l'amour !

---

---

## NOTE

*Sur la Linnaea borealis*, par M. ARSENNE THIÉBAUT  
DE BERNEAUD, Secrétaire perpétuel.

---

CETTE petite plante, à laquelle on a d'abord donné le nom de *Campanula serpyllifolia*, parce qu'elle a le port d'une campanule, fut constituée genre par J. GROENOVUS qui, le premier, lui donna une attention particulière. Il lui imposa le nom du plus grand des botanistes.

Elle aime les situations ombragées, point trop humides, et quoique originaire des contrées alpines, elle redoute les grands froids. RICHER DE BELLEVAL, qu'on a justement appelé le promoteur de la botanique à Montpellier, en avait découvert une variété dans les montagnes de l'Espérou, l'une des branches les plus âpres des Cévennes; elle y a été recueillie par GOUAN, qui fut l'ami de LINNÉ, mais elle est perdue depuis plusieurs années. On ne la trouve plus en France, et les pieds que l'on cultivait dans les jardins botaniques ont dégénéré. Elle présente encore, mais très-rarement, des tiges isolées sur le Monte-Baldo, en Lombardie, dans la vallée d'Aost, en Piémont, et dans certaines localités de la montagneuse Helvétie et de l'Angleterre (1); mais elle abonde surtout en Laponie, dans

---

1) Le professeur BEATIE l'a trouvée dans les anciennes forêts de l'Inghismaldie, dans le Kincardineshire.



les forêts de la Suède méridionale, dans plusieurs parties de la Russie et de la Sibérie, et dans les contrées élevées des États-Unis de l'Amérique du nord. Elle fait le plus bel ornement des vastes déserts de la Finmarkie. J'en possède un pied vivant que je dois à l'obligeante amitié de M. SOULANGE-BODIN, et deux échantillon secs, l'un, cueilli en 1825 à Hammarby, dans la propriété du grand LINNÉ; l'autre, provenant des montagnes de Catskill, dans l'état de New-Yorck.

La *Linnæa* est une petite plante rampante, à racines fibreuses. Ses tiges, étalées sur la terre, et qui s'étendent jusqu'à un mètre et plus (1), sont sous-ligneuses, filiformes et munies de quelques poils blancs très-courts; leurs rameaux alternes, plus sensiblement velus, s'élèvent de cinq à seize centimètres (2 à 6 pouces) et dépassent rarement vingt et un centimètres (8 pouces). Les feuilles sont toujours vertes, opposées, presque orbiculaires, garnies de quelques crénelures, persistantes, et larges de sept à dix-huit millimètres (5 à 8 lignes). Les pédoncules terminent les rameaux; ils sont droits, solitaires, longs de quarante à cinquante-quatre millimètres (1 pouce et demi à 2 pouces), fourchus et biflores. La plante appartient à la didynamic angiospermie du système sexuel. JUSSIEU la place dans la famille caprifoliées.

Les fleurs de la *Linnæa* sont penchées, blanches extérieurement, un peu velues, veinées de rouge en dedans, et portées sur un double calice. Elles s'épanouis-

---

(1) LINNÉ en a vu dans la Laponie qui avaient 6 mètres (18 pieds) de long (*Flora lapponica*, n° 250.)

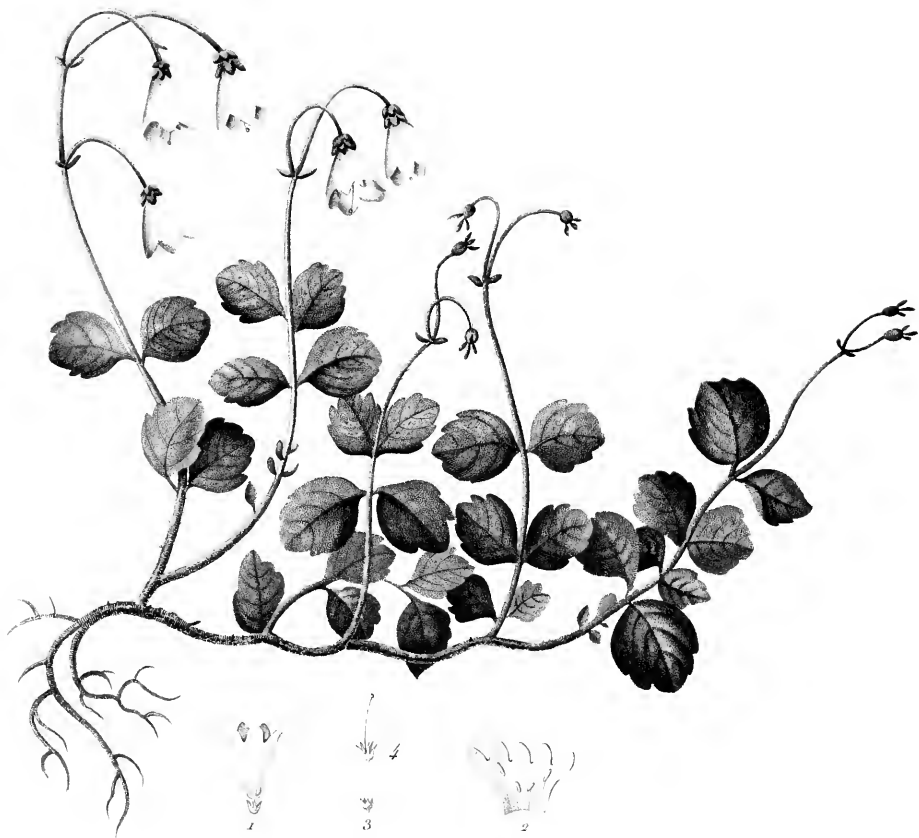
sent vers l'époque où LINNÉ reçut le jour ( le 24 mai ), et répandent, principalement le soir, une odeur agréable, voisine de celle de l'ulmaire des prés ( *Spiræa ulmaria* ). Le premier calice est inférieur, hispide, glutineux, à quatre folioles, dont deux opposées, très-petites, pointues; et les deux autres, également opposées, plus grandes, elliptiques, conniventes, embrassent l'ovaire.

La corolle est monopétale, turbinée, campanulée, à limbe quinquéfide, obtus, presque régulier. Les étamines, au nombre de quatre, dont deux plus grandes, sont moins longues que la corolle, insérées à sa base, blanches et à filamens subulés; les anthères qu'elles portent sont comprimées et vacillantes. Le style est filiforme, de la longueur de la corolle, incliné, à stigmat globuleux, hispide. L'ovaire est inférieur, arrondi : de son centre part le style.

Aux fleurs succède une baie sèche, très-petite, ovale, trilobulaire, environnée par le calice inférieur. Les semences qu'elle renferme sont arrondies, au nombre de deux dans chaque loge. Un petit nombre atteint à la parfaite maturité.

La plante est un peu astringente, diurétique. Les fleurs sont amères. Dans ses *Rariorcs Norvegiæ* publiées en 1768, et cinq ans après dans sa *Flora Norvegica medico-æconomica*, le docteur HENRI TOMMING parle du bon usage de la Linnea contre la goutte et les douleurs rhumatismales. ARTEDI a vu ses feuilles infusées avec du lait, employées dans l'Angermanie ( province du nord de la Suède ) pour fomentations et cataplasmes. En France, les praticiens n'en ont obtenu





LINNÆA borealis.

aucun effet; cependant, en Angleterre, le docteur WITHERING se loue beaucoup de son usage dans la consommation pulmonaire, etc.

On multiplie cette plante de marcottes que son port rend extrêmement aisées à faire. Pour l'abriter dans les grands froids, on la couvre d'un peu de mousse.

Elle a été plusieurs fois figurée. Elle fait partie des plantes gravées laissées inédites par RICHER DE BELLEVAL : les fleurs y sont fidèlement rendues, mais il n'en est pas de même des feuilles, qui sont trop linéaires. On en trouve un portrait fidèle, planche XII de la *Flora lapponica* de LINNÉ, et dans les *Icones plantarum medicinalium*, planche LXXIX, du docteur JEAN ZORN, imprimées à Nuremberg, de 1679 à 1784. Dans l'édition de ses *Démonstrations élémentaires de botanique*, publiée à Lyon en 1796 ( 4 vol. in-8° et un in-4° de planches ), GILBERT a copié la figure de la Flore de Laponie. Celle qui a été offerte par les dames associées-libres de la Société Linnéenne de Paris, à la fête champêtre du 24 mai 1824, a été gravée d'après un dessin de l'une d'elles, mademoiselle SARAH STARR, originaire du Connecticut, et habitant à New-Yorck. La planche représente la *Linnæa borealis* telle qu'on la trouve dans la grande chaîne de montagnes, connues sous le nom *Cattskill*, qui s'étend le long des lacs Georges et Champlain jusqu'à la rivière d'Hudson.

On a joint à cette figure l'anatomie de la fleur. Le n° 1 représente la fleur entière; le n° 2, la corolle ouverte de manière à faire voir l'insertion des étamines; le n° 3, le calice inférieur, et le n° 4, le calice supérieur avec le pistil.

LA SCIENCE.

*Air du vaudeville de la Chasse au renard.*

Fils de LINNÉ, par le droit du genre,  
Vous êtes rois de ce vaste univers,  
Et la nature, à vos lois asservie,  
Devoile enfin tous ses secrets divers.  
Mais votre main dissipant l'ignorance,  
Souvent, hélas ! découvre des malheurs ;  
Moi, je préfère à la triste science  
L'illusion et ses douces erreurs.

Ce n'est assez des rêves de Morphée :  
Trop de méchans troublent notre sommeil.  
L'illusion, aimable et bonne fée,  
D'un songe heureux berce encor mon reveil.  
Des dieux de l'air me niant l'existence,  
Vous m'éclairez d'importunes lueurs ;  
Moi, je préfère à la triste science  
L'illusion et ses douces erreurs.

Quand de nos champs, que réjouit l'aurore,  
Le doux parfum vient enivrer mes sens.  
Je crois alors que sur les pas de Flore  
Zéphirs légers ramènent le printemps  
Vous, du soleil calculant l'influence,  
Par ses rayons vous m'expliquez les fleurs ;  
Moi, je préfère à la triste science  
L'illusion et ses douces erreurs.

Dans une fleur que votre art décompose  
Vous ne trouvez qu'un sujet de leçon :

Et quand mon œil aime à voir une rose,  
Vous l'effeuillez pour m'en dire le nom.  
Allez, cruels, en vos expériences,  
A la nature arracher ses couleurs;  
Moi, je préfère à vos tristes sciences  
L'illusion et ses douces erreurs.

Qu'ai-je entendu ? d'où vient qu'au bruit des verres  
D'aimables voix mêlent de gais refrains ?  
C'est l'Amitié, chez un peuple de frères,  
Qui boit et trinque au bonheur des humains.  
Sages mortels, votre docte alliance  
Aux doux plaisirs ne ferme pas vos cœurs,  
Et vous goûtez au sein de la science  
L'illusion et ses douces erreurs.

A vos travaux, oui, la grâce s'allie :  
Près du savoir, aimable et sans orgueil,  
Vient, en chantant, se placer la folie,  
Qui, pour ce jour, occupe le fauteuil.  
De la beauté la riante présence  
Déploie aussi des charmes séducteurs,  
Et je retrouve auprès de la science  
L'illusion et ses douces erreurs.

EUGÈNE DURIEU

---

LA CONSOLATION.

AIR : *Contentons-nous d'une simple bouteille.*

Sur cette mer qu'on appelle le monde,  
Où malgré moi l'on me fit passager,  
Triste jouet et des vents et de l'onde,  
J'ai maintefois couru plus d'un danger.  
Aux bords rians dont m'éloigna l'orage  
En vain l'espoir fait luire encor ses feux;  
Je ne crois plus aux rêves du bel âge...  
Mais je souris en voyant des heureux.

Du doux printemps séduisantes chimères,  
Amours, plaisirs ont enivré mon cœur;  
Mais du destin ces faveurs passagères,  
Sans le donner, promettent le bonheur.  
Aimez pourtant, riez, vive jeunesse;  
Que mes regrets ne troublent pas vos jeux!  
Ne faites trêve à vos chants d'allégresse,  
Car je m'égaie en voyant des heureux.

Quand cependant, lassés de la folie,  
Au vent du soir vous rentrerez au port;  
Pour y rester faites-vous une amie.  
A son destin enchaînez votre sort  
J'en avais une; elle me fut ravie.  
Et je n'ai plus que des jours nébuleux.  
Dans les regrets qui tourmentent ma vie  
Mon seul bonheur est de voir des heureux





# RELATION

DE LA

## QUATRIÈME FÊTE CHAMPÊTRE

CÉLÉBRÉE A MEUDON

PAR LA SOCIÉTÉ LINNÉENNE DE PARIS,

le 24 mai 1825,

JOUR ANNIVERSAIRE DE LA NAISSANCE DE LINNÉ;

PAR M. THIÉBAUT DE BERNEAUD,

Secrétaire perpétuel, Membre et Correspondant de plusieurs  
Sociétés savantes nationales et étrangères.



PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE LEBEL, IMPRIMEUR DU ROI,

RUE D'ERFURTH, N<sup>o</sup> 1, PRÈS L'ABBAYE.

1825.

---

Dum juga montis aper, fluvios dum piscis amabit,  
Dumque thymo pascentur apes, dum rore cicadae,  
Semper honos, nomenque tuum, laudesque manebunt.

VIRGIL., *Eclog.* V. 76.

---



# SOCIÉTÉ LINNÉENNE

DE PARIS.

---

## RELATION

DE LA QUATRIÈME FÊTE CHAMPÊTRE

CÉLÉBRÉE LE 24 MAI 1825.

---

Au retour de la saison des fleurs, les Linnéens aspirent à ce joli mois où la nature s'embellit de tous ses charmes; où la terre, diaprée de mille nuances diverses, travaille graduellement au grand œuvre de la fructification; ils voient avec plaisir s'approcher le jour anniversaire de la naissance de LINNÉ, et tous, vivement émus par le sentiment de la franche cordialité, s'empressent de se grouper autour de l'autel du génie, élevé par la reconnaissance sous la voûte embaumée des arbres, au milieu même des êtres qui s'animent, se reproduisent, et ajoutent par la variété de leurs formes, de leurs couleurs et de leurs mouvemens, un nouvel accord aux harmonies de la création: tous viennent pour célébrer avec la Société-mère la fête solennelle et champêtre qu'elle a consacrée à la mémoire à jamais illustre du législateur des sciences naturelles.

Le ciel triste et même froid des jours précédens

s'épura le 25 par un orage prolongé, et dès l'aurore du 24 il devint superbe; un soleil radieux brilla du plus pur éclat, il répandit sur la terre ses rayons bien-faisans; l'atmosphère s'échauffa, et les doux chants des oiseaux préludèrent aux plaisirs de la journée.

De nombreux Correspondans, venus des bords de la Tamise, de l'Escaut et de la rive droite du Rhin, ou bien partis de divers points de la France, ainsi que plusieurs amateurs distingués de la capitale, réunis aux Membres Résidans, aux Membres Honoraires, aux Auditeurs et aux dames Associées-libres, se sont rendus par trois chemins différens au village de Meudon, qui, du haut de sa montagne, domine le vaste bassin dont Paris occupe le centre, et voit la Seine, après mille contours, s'approcher, disparaître pour se montrer de nouveau, et se perdre dans le lointain. Les uns ont commencé leur exploration par le petit vallon d'Arcueil, d'où l'on tire cette pierre dure, à grain fin, et susceptible d'un beau poli, que l'on nomme *Pierre de liais*; par les hauteurs que dominent agréablement Chatillon, Bagnex, et ce Fontenay, qui produit de si belles fraises, et prend son nom des jolies fleurs que l'on y cultive depuis plusieurs siècles. Les autres ont visité les carrières de Mont-Rouge, dont les couches calcaires renferment nombre de coquilles fossiles et des empreintes de plantes; Vanvres, village très-ancien, coupé en tous sens par les nombreux filets d'une eau pure, et Clamart, où M. Thonv, membre résidant de la Société, a décrit si exactement les roses qu'il a rassemblées autour de lui, et auxquelles il prodigue tous les soins d'une culture favorite. Les troisièmes enfin ont traversé la plaine de Grenelle, qui est formée de

silex roulés dans un sable argileux plus ou moins épais et coloré par l'oxide de fer; ainsi que le village d'Issy, dont le calcaire sablonneux présente des coquilles très-variées et souvent nacrées.

Parvenus tous au lieu du rendez-vous général, on s'est rendu compte des premières observations recueillies : elles ont fourni les moyens de corriger des descriptions mal faites, de remplir des lacunes immenses, de rectifier les erreurs de localités, d'espèces et de variétés qu'on trouve dans les ouvrages de ceux qui ont écrit jusques ici sur les plantes, les insectes, les corps fossiles des environs de Paris. Après un déjeuner animé par la gaieté et la franchise, on s'est dispersé dans la forêt de Meudon.

Non loin d'une fontaine qui roule ses eaux paisibles vers des étangs voisins, sous une large touffe de chênes, où le ramier a placé sa couche amoureuse, et qu'environnent des groupes de châtaigniers et des hêtres dont la verdure brillante, fraîche, précoce, contraste agréablement avec l'écorce blanche et satinée des bouleaux, les dames Associées-libres placèrent sur un cippe, orné de guirlandes légères, le buste de LINNÉ, qu'elles couronnèrent de dix-huit espèces ou variétés de roses, offertes par M. THORY (1).

(1) En voici les noms : *Rosa indica Linnaeana* (THORY); *R. longifolia* (WILDENOW); *R. andegavensis* (BASTARD); *R. brevistylis* (DE CANDOLLE); *R. redutiana glauca*; *R. candolleana elongans*; *R. pimpinellifolia primula*; *R. spinulifolia demata*, et *R. sepium nyctifolia* (THORY); *R. rubiginosa aculeatissima*; *R. alpina variegata*; *R. hispida florum centifloro*; *R. inermis* (Turbinata inermis); *R. factiva* (RON BASTARD); *R. ru'ellii* (LINDLEY); *R. Kamschatka* (VENTENAT); *R. pimpinellifolia discolor* (inédite), et la *Rose aux cent fleurs*, de DUPONT. La

Là, à midi plein (heure à laquelle CHARLES LINNÉ prit naissance il y a cent dix-huit ans), le thermomètre marquant 22° 9 centigrades, le baromètre, ramené à zéro, indiquant 757<sup>mm</sup> 86, et l'hygromètre étant à 70°, M. le docteur DESCOURTILZ, en sa qualité de Président, ouvrit la séance par un discours, qui fut vivement applaudi par l'honorable assemblée.

M. CHARLES LEMESLE récita ensuite des stances dans lesquelles il chante tour à tour les fleurs, qui sont la parure des végétaux, et la culture, qui sait faire la part de l'agréable et celle de l'utile, auquel elle s'est plus spécialement consacrée.

M. PODEVIN, membre résidant, lui succéda pour entretenir l'assemblée des réflexions philosophiques qui lui ont été inspirées par la marche de la civilisation dans ses rapports avec les habitudes primitives de l'homme et par les progrès de son intelligence, si puissante, et quelquefois si misérablement bornée.

Dans une allégorie anacréontique, M. ALBÉRIC DEVILLE, autre membre résidant, a remonté à l'origine de la beauté, et l'a fait voir, brillante de jeunesse et de grâces, sortant des mains de l'Amour.

L'île de Terre-Neuve, que l'on sait être située vis-à-vis l'embouchure du grand fleuve du Canada, fournit à M. DE LA PYLAIE (1) le sujet d'une notice très-curieuse sur la force végétative de son sol, sur les causes qui y limitent le nombre des plantes, et

plus grande partie de ces fleurs sont peintes, et décrites dans les *Roses* de ERDORTÉ, dont M. THORY a rédigé le texte.

1. Ce savant botaniste l'explora à deux fois différentes, d'abord en 1816, puis en 1819 et 1820.

sur ses époques végétales : elle fut entendue avec plaisir.

Pour et au nom de M. PESCHE, correspondant, M. DELAVAL, membre honoraire, donna lecture de vers adressés à la rose : c'est une amplification de ceux consacrés par MARTIAL à l'emblème chéri de la plus aimable moitié du genre humain.

M. THIÉBAUT DE BERNEAUD, Secrétaire perpétuel, lut ensuite une espèce d'allocution intitulée : *Le Naturaliste patriote, ou Conseils d'un vieillard aux amis des sciences naturelles.*

Enfin M. DESHAYES termina la séance par des stances à LINNÉ, à la suite desquelles MM. DE LA PYLAIE et THIÉBAUT DE BERNEAUD offrirent, par la voie du sort, plusieurs échantillons de la *Linnæa borealis*, recueillis par le premier dans les montagnes de l'île de Terre-Neuve, et envoyés au second le 1<sup>er</sup> mai courant, de Hammarby près d'Upsal (1), par mademoiselle LOUISE ELISABETH CHRISTINE, fille aînée de LINNÉ, à qui les sciences sont redevables de l'intéressante observation des étincelles électriques qui s'échappent de la capucine (*Trapæolum majus*), le soir, par un temps chaud, et de la découverte du phénomène qui rend inflammable la vapeur transpirée par la fraxinelle (*Dictamnus albus*) et par quelques autres plantes, comme elle, munies à l'extrémité des tiges et aux pétales de vésicules pleines d'huile essentielle (2).

On s'est alors de nouveau répandu dans la forêt

(1) Voyez la *Relation de la fête du 24 mai 1824*, pag. 165.

(2) *Mémoires de l'Académie des sciences de Stockholm*, 1762, pag. 284.

pour l'explorer sous tous les rapports de l'histoire naturelle. La récolte des plantes phanérogames n'a rien produit de bien remarquable, si ce n'est une belle collection d'orchidées, si ce n'est aussi le *Genista anglica* qui commence à se perdre aux environs de Paris. Quant aux cryptogames, grâce aux recherches attentives de M. le docteur LÉVEILLÉ, membre résidant, leur nombre a presque égalé leur nouveauté (1).

Les entomologistes ont retrouvé, à des âges différents, les Dorthésia de l'euphorbe à fleurs rouges (*Euphorbia characias*) et l'espèce que la Société Linnéenne a, l'an dernier (2), dédiée à M. DELAVALX. Ils ont en outre découvert dans la grande famille des carabiques deux espèces inédites; de plus, un sylpha fort rare aux environs de Paris, et une muscide nouvelle, qui seront décrits et figurés dans les Mémoires de la Société.

Les carrières de Meudon, qui fournissent de très-beaux blocs de pierres, et les caves d'une étendue considérable (3) d'où l'on tire la craie, où elle se trouve entremêlée de silex en rognons, recouverte d'une couche mince d'argile plastique, donnant parfois une sorte de brèche (4), ont offert aux géologues des coquilles presque toutes analogues à celles que l'on trouve à

(1). Dans le nombre, je citerai plus particulièrement l'*Ectium convolvuli* (12 BRONDEAT), et P.A. *viola canina*, F.U. *redo alni*, F.U. *hyacinthi non scripti*, et F.U. *colchici*, ainsi que l'*Endophragmum Persoonii* et le *Peridermium pini* (de LÉVEILLÉ) décrits dans le IV<sup>e</sup> vol. des Mémoires de la Société Linnéenne, pag. 202 et suiv.

(2). Voyez le 1. III des *Mémoires de la Société Linnéenne*, p. 267.

(3). Elles sont situées au bas de la montagne des Moulinaux, et s'étendent jusqu'aux bases de la butte de Pelleve.

(4). Les fragmens sont de craie et les intervalles d'argile.



Grignon, c'est-à-dire des calyptrées, des pyrules, des turritelles, des ampullaires, des modioles, des orbitolites, des cythérées, et surtout des quantités prodigieuses des miliolites.

La journée a été terminée par un banquet. On est reparti pour Paris à dix heures du soir, éclairé par les rayons mélancoliques de la lune, après s'être séparé satisfait de soi-même et des autres.

Fait et signé à Meudon, le 24 mai 1825.

Pour extrait conforme :

Le Président,

Signé, E. DESCOURTILZ.

Le 1<sup>er</sup> vice-Président,

C.-H. PERSOON.

Le 2<sup>e</sup> vice-Président,

J. ROQUES.

Le Secrétaire perpétuel,

ARSENNE THIÉBAUT DE BERNEAUD.

---

# DISCOURS D'OUVERTURE

PAR M. le docteur DESCOURTILZ, Président.

HONORABLES COLLÈGUES,

DANS les derniers jours de décembre, époque de l'année où nous accordons des larmes à la mémoire de **TOURNEFORT**, la nature, revêtue de ses habits de deuil, a secondé nos intentions, et partagé notre affliction sincère.

Aujourd'hui l'époque qui nous rassemble est plus aimable et plus riante ; c'est celle de la naissance de **LINNÉ**.

Ce n'est plus au milieu des frimas, sous des flocons de neige que nous avons à chercher les fleurs qui doivent former le bandeau de l'immortalité que nous offrons à ce grand homme.

La nature, parée de tous ses charmes, a quitté ses crêpes funèbres et ses couleurs sombres, pour revêtir l'aimable livrée du printemps. La terre diaprée de mille couleurs éclatantes, les forêts, les prés, les lacs et les ruisseaux, nous offrent à l'envi les plantes emblématiques dont nous devons tresser la couronne destinée à ceindre le buste de son chantre bien-aimé.

Les doigts délicats des gracieuses Linnéennes ont formé des guirlandes allégoriques pour décorer notre autel de festons élégans et embaumés.

Quel coup-d'œil enchanteur, chers collègues, offre

ce groupe aimable d'un sexe fait pour donner un délicieux ensemble à nos plus augustes solennités ! Une fête champêtre qui ne serait point embellie par la présence des dames serait d'une monotonie désespérante ! ce serait un corps privé de son âme. Chacun de nous ne se complait-il pas à interroger ces sœurs studieuses sur l'aimable langage des plantes, qui a fourni plus d'un soupir, qui a mérité plus d'un tendre regard aux vertueux favoris de l'amour ! Oui, chers collègues, tout aime dans la nature ! les oiseaux et le folâtre papillon : les plantes elles-mêmes, vous le savez, ont leur hyménée, leurs mystères, et leur fécondation.

L'amoureuse étamine ne s'incline-t-elle pas, dans certaines fleurs, vers le pistil, qui se prête à ses douces étreintes ? embrasée d'une ardeur réciproque, ne répand-elle pas cette poussière fécondante qui porte l'espérance et la vie ? l'ovaire satisfait ne devient-il pas le dépositaire d'un épanchement mutuel ? Le pollen, chez d'autres espèces, voguant sur l'eau limpide d'un courant, ne sait-il pas retrouver le sujet d'un autre sexe avec lequel il est en harmonie, et qui l'attend dans une impatience égale à la sienne ? le zéphire coquet est de la partie ; toujours favorable aux amours, il sait les réunir.

Observateurs linnéens ! sans cesse occupés de l'étude de la nature, toutes les merveilles doivent d'abord exciter votre enthousiasme, et provoquer votre admiration ; cette étude vient plus tard fixer votre intérêt, et charmer vos plaisirs.

Rassemblés aujourd'hui pour fêter le scrutateur de ces merveilles, tout nous intéresse au milieu des bois que nous allons parcourir : ici, le papillon voyage

va exercer la légèreté et l'adresse de nos aimables sœurs; là, l'insecte, caché sous l'herbe, ou parcourant les airs, éveillera le désir de nos entomologistes, et leur fournira les moyens de faire l'application d'une méthode sagement raisonnée.

L'ornithologue lui-même, au milieu des transports de son ivresse, désarmera son tube meurtrier, et fera grâces aux hôtes de ces bois pour ne point troubler une solennité aussi chère, en donnant la mort à quelque mère éplorée; les chants joyeux du merle et du loriot, celui plus soutenu de la rousserolle babillarde, celui plus agréablement modulé de la fauvette à tête noire, le rossignol lui-même, tous ces oiseaux fiers de notre protection, et paisibles au milieu de leurs ennemis, célèbrent notre réunion, et applaudissent à notre hommage.

Produits moins animés de la création, aimables fleurs! que chacun de nous vous chante, embellissez nos demeures, voilez les soucis qui empoisonnent si souvent notre triste existence, et au milieu des hivers charmez encore nos regards dans les collections vivantes de nos collègues MM. CELS, NOISETTE, et particulièrement SOULANGE-BODIN, où l'art rivalise avec la nature et quelquefois la surpasse, en redressant ses aberrations. Il n'est point d'hiver pour ces observateurs studieux et désintéressés: ils offrent en tout temps au curieux amateur le ravissant spectacle d'un printemps éternel. Que de soins ingénieux imaginés à Fromont pour dérober aux rigueurs d'une température glaciale ces belles plantes de la zone torride, qui y retrouvent une chaleur bienfaisante et protectrice, des fontaines, des jets et des cascades d'une eau thermale qui de

veloppe leur verdure, et favorise leur végétation ! je vote publiquement ici des félicitations à cet infatigable botaniste-cultivateur qui a su si bien tirer parti de tous les sites, acclimater des espèces utiles et curieuses, et forcer la nature, pour ainsi dire, de céder à l'empire de sa théorie savante.

Avant de terminer, Messieurs, je dois vous rappeler que chacun de nous doit butiner pour enrichir les collections de la Société. Employons utilement notre temps, et que la fin de ce beau jour s'écoule dans les jeux ! la lune nous prêtera sa lumière pour retourner dans nos foyers, satisfaits d'avoir consacré quelques momens à la nature, aux sciences, et à la douce amitié!....

---

---

# LES FLEURS ET LA CULTURE,

## STANCES

PAR M. CHARLES LEMESLE,

Membre correspondant.

---

MORTEL ambitieux, insensé que tourmente  
La soif d'un vain renom sans cesse renaissante,  
Pour un moment baisse les yeux ;  
O superbe, un moment suspends ta course altière :  
Tu foules à tes pieds une herbe salutaire  
Qui te rendrait un calme heureux.

Si tu n'entends du bruit, tu crois que l'on sommeille ;  
C'est toi qui dors plutôt, et c'est moi qui t'éveille :  
Repousse tes rêves menteurs.  
Contemple de ROUSSEAU les dernières années,  
Et cherche, ainsi que lui, des heures fortunées  
Dans le doux commerce des fleurs.

Les fleurs, quand le printemps commence à nous sourire,  
Embaument à l'envi l'haleine du Zéphyre ;  
Trésors de parfums, de couleurs,  
Leur sein renferme aussi de moins frêles richesses,  
Et leurs faveurs pour nous sont encor des promesses  
Que nos sens portent à nos cœurs.

Travaux d'Alcinoüs, si chers à l'âme pure,  
Et toi, source de biens, toi, noble Agriculture,  
Heureux qui goûte vos attraits!

Il ne poursuivra point une gloire incertaine ;  
Il a pour avenir la récolte prochaine ,  
Et pour présent des pleurs vrais

L'airain de la trompette est bruyant et stérile ;  
Le fer de la charrue est muet, mais utile.

Trop souvent, dans ses vœux déçu,  
L'homme présomptueux, qu'un fol espoir envie,  
En vain après sa mort se flatte de revivre ;  
Il meurt avant d'avoir vécu.

---

## CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES

*Sur les rapports de la civilisation avec les habitudes primitives de l'homme et les progrès de son intelligence; par E.-D. PODEVIN, Membre résidant.*

---

L'HOMME occupe, par son intelligence, la sommité de la création; il est éminemment sensible, il a de nombreux besoins et par conséquent des affections qui déterminent ses habitudes primitives et constantes.

Il est à la fois physique et moral, et ses facultés morales diversifient à l'infini ses habitudes. Il est perfectible et le développement de sa perfectibilité multiplie ses besoins avec les moyens de les satisfaire. Il est corruptible par suite de sa perfectibilité même, et sa corruption substitue les caprices d'un goût dépravé au sentiment de ses véritables besoins. Toutes ces manières d'être sont également dans la nature de l'homme; sa grossièreté primitive, sa civilisation subséquente, sa dépravation finale se trouvent l'une comme l'autre dans la puissance et la liberté d'agir que le Créateur lui a départies. Tout ce qu'il est et tout ce qu'il peut être, tout ce qu'il a fait et tout ce qu'il fera, rentre de même dans les habitudes propres de son espèce, et si nous devons la considérer dans tous ses états, dans tous ses rapports, l'histoire naturelle de l'homme se terminerait par l'histoire générale de l'humanité.

Mais à travers cette foule de coutumes et d'institutions civiles, morales et politiques, qui modifient de mille manières les habitudes primitives, on découvre



toujours le fond sur lequel notre esprit inquiet a tant travaillé.

Ce fond est dans les premières déterminations que nous suggèrent nos premiers besoins, et cette détermination constitue notre instinct; car il faut bien reconnaître pour instinct ce qui dépend chez nous, comme chez les animaux, non des combinaisons de l'intelligence, mais de la simple obéissance aux lois de notre nature physique.

Il a bien fallu que l'espèce humaine pût subsister avant que de raisonner, puisqu'elle s'est trouvée d'abord dans des situations où elle aurait péri mille fois avant d'être raisonnable. Il lui a fallu des demeures, des vêtemens, des armes et un art d'attaquer et de se défendre, un régime de famille, un attrait pour la société, avant qu'elle eût des arts, des sciences, des conventions et des lois. Pourquoi l'instinct n'aurait-il pas fait dans l'homme ce qu'il a fait dans les animaux? Pourquoi l'intelligence universelle qui agit constamment en eux parce qu'ils n'ont pas la raison, n'aurait-elle pas agi en lui avant qu'elle se fût développée? Quel que soit cet instinct, sans doute la raison l'a bientôt fécondé; sans doute la perfectibilité dont l'homme seul contient le germe, l'a bientôt asservi aux combinaisons de sa propre intelligence; sans doute cet esprit qui devait par la suite embrasser l'univers dans ses contemplations répandait déjà quelque lueur sur les premières actions que suggérait le besoin. L'homme n'était pas entre les mains de la nature un aveugle instrument. Ce n'était pas l'hirondelle qui construit partout le même nid, la fourmi qui forme partout les mêmes associations. En quelque lieu qu'on l'ait trouvé

voisin de son origine, il avait fait du feu, bâti une hutte, construit une pirogue, fabriqué un arc et des hameçons, établi des sociétés. Voilà l'instinct; mais partout il était parvenu au même but par des moyens différens, et voilà l'intelligence.

Après les moyens de préservation personnelle, le premier moyen de conservation de l'espèce qui fixe la sollicitude de la nature est l'éducation des races naissantes. Dans les espèces où cette éducation n'exige que peu de temps et de soins, la mère seule en est chargée. Un seul mâle suffit à plusieurs femelles, et il naît beaucoup plus de femelles que de mâles. Dans celles au contraire où l'éducation est longue et pénible, le père est appelé à la partager. Les individus s'unissent deux à deux, et la nature a pourvu à l'assortiment en faisant naître en nombre égal ceux des deux sexes. La race humaine est éminemment dans ce cas. Toute union de deux sexes qui ne se fait pas à termes égaux, est donc, chez nous, une infraction à la loi de la nature.

Parmi les espèces d'oiseaux où l'union se fait par couple, les petits sont élevés et capables de se pourvoir eux-mêmes dans l'espace d'une saison. L'intervention des parens devient dès lors inutile, et la société conjugale se dissout dans l'année. Il n'en saurait être de même parmi nous. L'homme étant de tous les êtres celui qui a le plus à apprendre, est aussi celui dont l'enfance est la plus longue, proportionnellement au temps de la gestation; en sorte qu'une mère doit le devenir plus d'une fois avant que l'éducation de son premier enfant soit achevée. L'union conjugale ne pourrait donc être dissoute après la première éducation

sans en laisser ordinairement quelqu'autre imparfaite, et la durée de cette union exigée par la nature ne peut être abrégée dans nos sociétés sans que l'État se mette à la place des parens dont les enfans ont perdu le secours.

Le renouvellement des espèces étant assuré, la nature songe à les porter au degré de puissance qui leur est nécessaire pour occuper et défendre la place qui leur est assignée. Elle doue les plus faibles d'une fécondité qui compense les pertes auxquelles leur faiblesse les expose. Les plus fortes et les plus hardies sont moins nombreuses, parce qu'elles ont une suffisante garantie dans leurs moyens de résistance. Plusieurs ne sont composées que d'individus isolés qui se suffisent à eux-mêmes, et l'instinct sépare surtout ceux à qui leur genre de vie ne permet pas de s'approcher sans se nuire. Beaucoup d'autres espèces, au contraire, ne peuvent remplir leur destination qu'en formant des sociétés de travail et de guerre. L'homme, qui n'obtient que du concours de toutes les forces et de toutes les lumières le rang qu'il doit occuper sur la terre, est déterminé d'avance, par sa faiblesse et par la privation d'armes naturelles, à s'unir d'intérêt avec ses semblables. Il trouve les élémens de l'association dans l'union domestique qui a chez lui une consistance propre à affermir toutes les combinaisons sociales, en même temps qu'elle les nécessite par le nombre des objets d'affection dont la possession paisible exige une garantie.

Et en effet, s'il est des espèces où il se fait habituellement des associations d'attaque ou de défense, il n'y a pourtant des sociétés régulières et durables que dans

celles où les affections de famille ont beaucoup d'empire, et chez qui la conservation de la race exige une communauté de travaux.

De même, l'attachement de l'individu au produit de ses travaux est proportionnel à ce qu'ils lui ont coûté, et donne naissance dans toutes les espèces laborieuses au sentiment de la possession, sentiment d'autant plus vif chez l'homme qu'il se compose de plus d'éléments, puisque les facultés morales ont concouru à l'exécution de ses ouvrages.

Cette moralité de l'homme, qui n'est autre chose qu'un consentement réfléchi aux lois de la nature, ajoute l'idée de droit au sentiment de la possession, et cette idée de droit portée dans la société, y suggère l'idée de garantie qui donne à la possession le caractère de la propriété.

Dans toutes les espèces laborieuses et sociales, la garantie est représentée par une disposition naturelle de tous à respecter le travail de chacun. Mais le produit de cet aveugle instinct se borne à la conservation de la race. Chez l'homme moral et perfectible, la propriété garantie éveille l'industrie, qui multiplie les travaux et propage l'espèce.

Mais l'industrie s'arrêtant dans chaque individu aux limites de sa perfectibilité naturelle, n'offrirait à la race humaine qu'un cercle étroit d'améliorations que chaque génération serait réduite à recommencer, si la nature n'avait mis au nombre de nos facultés celle d'imiter et d'apprendre, qui nous rend héritiers du savoir de nos pères; et cette transmission du plus précieux des héritages, au moyen de laquelle chaque individu se continue dans ses descendans, nous montre

dans la nature de l'homme le droit de succession dont chacun de nous est investi.

L'effet des premiers développemens de la nature de l'homme, est l'extension de la race qui se propage dans tous les sens et porte dans tous les climats un tempérament assez flexible pour se plier aux diverses habitudes que chacun d'eux exige. Dans les heureuses contrées, où il est probable que l'espèce naquit, l'homme dut être frugivore avant d'avoir acquis l'adresse et inventé les armes qui lui livreraient les animaux. Mais, porté dans des lieux moins féconds, il fallut qu'il devint homme de proie, chasseur dans les forêts, pêcheur sur le bord des mers, et ces deux professions primitives de notre espèce sont encore les seules qui le fassent subsister dans les vastes déserts de l'Amérique septentrionale et au voisinage des glaces polaires.

Dans les régions plus tempérées, où la nature a fait naître les animaux susceptibles de contracter avec nous une sorte d'alliance, un nouveau champ a été ouvert à l'industrie de l'homme. Il a soumis ces animaux; il a veillé à leur propagation. Il y a trouvé des compagnons et des auxiliaires, ses vêtemens et sa nourriture.

Enfin l'agriculture est née dans les terres fécondes, où l'espèce, accoutumée à vivre de fruits, a conçu la possibilité d'en augmenter la production par le travail.

Partout les mœurs de l'homme se sont accommodées à sa condition, et le genre d'industrie auquel il a dû sa subsistance a déterminé sa perfectibilité, fixé sa population et réglé le régime de ses sociétés.

Les peuples chasseurs sont les plus circonscrits dans leur développement physique et moral. Une proie qui fuit sans cesse est le seul fond d'une subsistance qui,

devenant plus rare à mesure que la population augmente, pose bientôt à celle-ci des bornes qu'elle ne peut franchir. Comme les animaux qui vivent de rapine, les hommes de proie ont besoin d'une grande étendue pour subsister. Ils ne forment donc que de petites peuplades très-écartées les unes des autres et qui se partagent d'immenses déserts. Le terrain que chacune parcourt devient une sorte de propriété nationale que la société défend en commun contre quiconque n'en fait point partie, mais où chacun de ses membres use d'un droit d'indivis pour ne porter le sentiment de la propriété personnelle que sur sa demeure et ses armes ; chasser et se reposer remplissent toute la vie ; il n'y a point de temps à donner au développement de l'industrie ; le besoin dissout promptement les familles ; il n'y a point de gouvernement domestique ; le régime de la société est aussi simple que ses déterminations sont bornées. Une opinion plus ou moins générale dirige les mouvemens de la petite nation, sans prendre envers aucun individu le caractère de la volonté. Dans les cas graves, les anciens sont plus particulièrement consultés, et quelquefois une expédition exige le choix d'un chef dont l'autorité, au reste, est toujours subordonnée à l'assentiment de ceux qu'il commande.

Les peuples pêcheurs sont, à beaucoup d'égards, dans une situation plus favorable au développement de leur perfectibilité et à la propagation de l'espèce. Le fond de subsistance est inépuisable et l'on peut en faire des provisions : aussi ne partage-t-on point le domaine de la mer, et n'a-t-on guère d'idée de propriété publique. Mais ce sentiment de la propriété s'attache plus fortement à l'habitation qui est plus stable, aux

instrumens de la pêche dont la fabrication est plus difficile, à tout ce qui constitue l'économie d'une famille à qui la facilité de subsister donne une toute autre consistance. L'abondance laisse aux pêcheurs plus de temps libre, et ce temps est employé aux combinaisons de l'industrie assortie à sa profession. Ses enfans lui sont des auxiliaires utiles, et à l'entretien desquels il satisfait aisément; le lien de famille est donc plus serré; mais celui des familles entre elles est plus lâche parce qu'il n'y a point de domaine commun à défendre; il y a peu d'éléments de gouvernement, parce qu'il y a peu de contestations particulières ou publiques; les peuples pêcheurs sont les plus pacifiques de tous, mais ils manquent, par les mêmes raisons, de cet esprit public qui est le principal excitateur de la perfectibilité des nations.

La condition des pasteurs est différente selon le pays qu'ils habitent et les espèces d'animaux qu'ils ont eu l'occasion de soumettre. Le renne du Lapon, le cheval et le chameau de l'Arabe, le bœuf de Cafre et du Hottentot ne donnent pas la même direction à l'industrie. Des neiges presque éternelles, des sables toujours brûlans, une contrée hérissée de forêts et coupée de rivières ne donnent pas la même empreinte aux habitudes; la terre, les animaux et l'homme exercent l'un sur l'autre de mutuelles influences dont le résultat explique ce qu'il y a de distinctif dans les mœurs des divers peuples voués cependant au même genre de vie.

Tous, au reste, sont errans comme les chasseurs dans d'immenses déserts où ils se dispersent par petites hordes : ils trouvent dans leurs troupeaux un fond

assuré de subsistance et d'inappréciables commodités pour se transporter au loin ; mais le fond de subsistance du bétail est lui-même borné par l'étendue et la nature du terrain ; il marque donc à la multiplication des possesseurs un terme qu'elle ne saurait outrepasser.

Une possession aussi importante qu'un troupeau, un bien d'une défense aussi difficile, fait vivement sentir l'amour de la propriété et le besoin d'une forte garantie. Cette garantie prend d'autant plus d'empire sur la forme générale de la société, que le peuple est plus nombreux, que les conditions y deviennent plus inégales, que cette inégalité excite davantage l'avarice des uns et la cupidité des autres. Au dehors, la société est dirigée entièrement par l'esprit de rapine, tandis qu'au dedans il y a entre les familles une étroite ligne pour la défense du patrimoine commun et particulier, et dans chaque famille une union que resserre la jouissance des richesses domestiques ; mais en même temps tout conspire à altérer le sentiment de l'égalité naturelle. L'empire exercé sur les animaux soumis, inspire le goût de la domination et porte à chercher des esclaves jusque dans ses semblables. La protection paternelle prend un tel caractère de puissance que la famille entière descend à la condition de propriété, et le gouvernement domestique devenant le modèle de celui de la société, érige bientôt en maîtres les chefs qu'elle s'est donnés.

En général on peut dire que c'est du moment où les animaux ont été réduits en servitude, que date l'idée de l'autorité, dont l'abus a produit le despotisme, et



qui, mieux dirigée, peut protéger la liberté naturelle qu'elle avait opprimée.

D'un autre côté, c'est du loisir des peuples pasteurs les plus anciens et les mieux situés que sont nées les sciences spéculatives qui ont eu tant d'influence sur le développement de la perfectibilité sociale. Et c'est dans le penchant à la méditation combinée avec des habitudes d'obéissance, que l'élan naturel de l'homme vers l'auteur de son être puisa les mystérieuses combinaisons de l'allégorie et l'appareil obligatoire des formes liturgiques.

La société des pasteurs est encore celle des sociétés primitives où la soif de posséder, conjurée avec l'amour de la domination, a le plus excité la fureur des combats. Les Bedouins, les Arabes et surtout les Tartares, fournissent les plus anciens et les plus fameux exemples de la guerre d'invasion, guerre particulière à l'homme, où, sans objet de dispute et sans sujet de haine, une portion de l'espèce va porter chez les autres le ravage et la mort. Tous les animaux combattent pour se défendre; plusieurs combattent pour s'emparer d'une proie qui fait résistance; et dans la plupart des espèces, il y a guerre particulière entre les individus qui se disputent la possession du même objet. Ce conflit général, cette discorde jetée entre tous les habitans de la terre par les besoins de chacun, et qui semblerait devoir entraîner tout ce qui vit vers la destruction, n'est pourtant autre chose que la grande police de la nature. C'est en sacrifiant dans chaque espèce les droits du plus faible aux appétits du plus fort, qu'elle la propage par les individus les plus capables

d'en assurer la durée. C'est en balançant dans toutes les espèces les forces des uns par la résistance des autres, qu'elle les maintient respectivement dans l'équilibre, et trace à chacune le cercle dont elle ne peut sortir.

L'homme, seul enfant privilégié de la nature, était à ce dernier égard hors de la commune loi : nulle espèce animale, quelque puissante qu'elle fût, ne pouvait lui servir de contrepoids. Habitant de tous les climats, possesseur de toutes les industries, divisant à son gré les associations des animaux, dont il dirige les forces contre eux-mêmes, et l'instinct à son usage, il aurait détruit toutes les races qu'il n'aurait pas intérêt à conserver. Il a fallu qu'il trouvât en lui-même le contrepoids de sa puissance, et c'est à l'espèce elle-même que la nature a remis le droit terrible de réprimer l'espèce. Les semences d'une guerre intestine et interminable ont été jetées à côté du berceau de l'humanité; elles se sont développées à tous les âges et dans toutes les situations de l'homme, comme une maladie de tous les temps et de tous les climats, qui remplissait tout autrement l'objet de la nature que les contagions dont elle afflige plus rarement nos sociétés, parce qu'elles détruisent sans réparer. Dans la guerre, au moins, le succès est toujours ou au courage ou à l'adresse, et toujours la puissance physique ou morale a de son côté le triomphe; là des sauvages sont domptés par des hommes policés pour recevoir des lumières; ici, des peuples énervés par une longue civilisation reprennent de l'énergie en se mêlant au sang d'un conquérant barbare; et quand il s'agit de remanier en entier une espèce qui se modifie et se corrompt de

mille manières par l'usage et l'abus de ses facultés morales, qu'importent à la nature uniquement occupée de ses grandes harmonies, qu'importent les individus, et les sociétés, et leur ordre, et leur équilibre, et nos sciences, et nos lois, frêle réseau péniblement filé par l'araignée, et emporté d'un coup d'aile du bourdon? Ce ne sont point des hommes asservis ou à considérations politiques, ce ne sont pas des peuples à mouvemens réguliers qui serviront alors le bras de fer de la nature; il faut prendre où il est l'homme encore voisin de son origine, déjà puissant, mais encore barbare, et dont rien ne modère l'impétuosité. Les pasteurs s'arment et débordent de leurs limites; on voit s'écouler ces flots de Tartares qui ont inondé la Chine, renversé Ninive et Babylone, fait disparaître comme un songe la puissance de Rome, et qui nous ramèneront encore un jour à leur barbarie, s'il n'est pas dans la perfectibilité de l'espèce que nous les ramenions nous-mêmes à notre civilisation.

Mais ces puissans agens des grandes révolutions humaines n'ont pas eu une moindre influence sur l'amélioration de notre condition dans les premières périodes de calme qui ont précédé leurs invasions. C'est d'eux, ou de leurs colonies, qu'ont procédé les premiers peuples agricoles. L'agriculture ne pouvait naître chez les peuplades de chasseurs ou de pêcheurs qui n'avaient pas su s'emparer des animaux destinés à devenir domestiques : tous ces hommes de proie, bien loin de se propager et d'agir sur les destinées de l'espèce, n'ont qu'une existence décroissante et précaire; les uns confinés sur des rivages que ne peut féconder aucune industrie, les autres errans dans les forêts où

ils épuisent peu à peu le fond de leur subsistance; tous réprimés dans leur développement physique et moral par la rigueur du climat, ou par les souffrances du besoin, ils abandonnent le reste du monde à la postérité des hommes plus heureusement nés, qui, en soumettant les animaux, ont fait le pas décisif pour soumettre la terre.

Le sauvage du haut Canada plante bien quelques arbres ou sème un peu de maïs, mais sans troupeaux il n'y a pas de culture assez extensible pour fournir à la multiplication de l'espèce. Aidé de ses troupeaux, le propriétaire du bétail a assis son domaine sur le sol qu'il parcourait en usufruitier; le vague indivis de la terre a cessé, et la propriété s'est fixée sur chaque espèce que le travail avait fécondé, et où le cultivateur recueillait les fruits qui étaient son ouvrage. Dès lors le grand problème de la multiplication indéfinie de l'espèce est résolu, puisque le fond de subsistance croît avec le travail, et se multiplie avec les ouvriers; dès lors le développement des facultés intellectuelles s'ouvre une carrière sans bornes, puisque le travail de quelques-uns suffit à la nourriture d'un grand nombre, et que l'excédant entretient beaucoup d'hommes, uniquement livrés aux combinaisons de l'industrie et aux spéculations de sciences. Dès lors aussi les conventions sociales acquièrent une solidité toute nouvelle; ce ne sont plus des familles errantes, conditionnellement rapprochées par l'appréhension d'un péril commun, ou l'espoir d'un avantage passager, qui se désuniront au premier caprice ou au premier besoin. L'agriculteur attaché à la terre, est un élément fixe de la société contractée. Cette terre est elle-même entrée dans les

conditions comme partie intégrante, et leur imprime quelque chose de sa stabilité; il y a enfin un corps de nation indivisible, parce qu'il y a garantie pour garantie, et que l'association peut compter sur les membres comme chacun d'eux peut compter sur elle.

C'était vers ce but que l'homme tendait par sa nature, comme des abeilles dispersées se cherchent pour former un essaim, comme le castor isolé attend des frères pour bâtir sa cabane. Cette société, la seule où la multiplication de l'espèce soit indéfinie, la seule où nos facultés intellectuelles puissent atteindre à leur dernier développement, la société agricole, où chacun travaille pour tous, même en ne songeant qu'à travailler pour lui, voilà la ruche que l'homme est appelé à construire; voilà sa place véritable et le complément de sa destination; voilà son état de nature, et non l'état d'ignorance, de dispersion et de dénûment par lequel il a passé avant d'y parvenir.

---

---

# L'ORIGINE DE LA BEAUTÉ,

ALLÉGORIE;

PAR M. ALBÉRIC DEVILLE

Membre résidant.

---

Dès que l'homme habita la terre,  
L'ennui contrista son séjour;  
Mais, pour adoucir sa misère,  
Tous les Dieux dirent à l'Amour  
« De mille biens tu vois le maître  
» Gémir de sa tranquillité,  
» Pour le captiver forme un être  
» Qui de ta mère ait la beauté. »

A ces mots Cupidon rassemble  
Des lis, des roses, des bluets;  
Il les mêle, il les fond ensemble :  
A l'instant brillent mille attraits.  
Un corps où respirent les grâces,  
Se trouve composé de lis;  
De bluets quelques faibles traces  
En ébauchent le coloris.

Il effeuille ensuite une rose  
Sur un teint frais, mais languissant :  
Sur les genoux il en dépose,  
Les doigts en obtiennent autant.  
Deux globes, qui déjà palpitent,  
Sont embellis par deux boutons;

C'est pour l'Amour seul qu'ils s'agitent :  
Heureux effet de tous ses dons !

Il ne lui restait que deux roses,  
Et leur emploi l'embarrassa :  
Sur des lèvres à demi closes  
D'abord la première il plaça ;  
Mais quand il posa la seconde  
Les Dieux sourirent tour à tour :  
Depuis ce beau jour, dans le monde,  
La rose est la fleur de l'Amour.



---

## RECHERCHES

*Sur la force végétative à l'île de Terre-Neuve, et sur les causes qui y limitent le nombre des plantes, avec une esquisse des époques végétales* (1); par J.-M.-B. DE LA PILAYE, Correspondant.

---

*De la force végétative à l'île de Terre-Neuve.*

EN arrivant à Terre-Neuve, la nudité de la côte et de toutes les hauteurs extérieures ferait croire le pays comme totalement dépourvu d'arbres : mais dès qu'on entre dans chaque baie, havre ou golfe, bientôt nous ne voyons plus au contraire que cette forêt continue qui couvre l'île partout où le sol est susceptible de produire des arbres. Comme celui-ci ne se compose que d'une couche peu épaisse, je n'en fus que plus surpris de la voir douée d'un tel degré de force productive, et j'attribuai ensuite à l'âpreté du climat, conjointement au défaut de profondeur dans cette couche de terre, le peu de grosseur et d'élévation du tronc des arbres; je m'enfonçai davantage dans les bois, pour vérifier si elle ne résultait point de l'influence du voisinage de la mer; et m'y étant avancé

---

(1) Extrait d'une notice sur l'île de Terre-Neuve considérée particulièrement sous le rapport de l'histoire naturelle, qui sera insérée dans le tome IV des Mémoires de la Société Linnéenne.



jusqu'à 15 ou 20 kilomètres (5 et 4 lieues), je n'obtiens d'autre résultat, que de remarquer que cet état de choses était un caractère local. Mais ici tous ces arbres, les *Abies balsamea*, *alba*, *nigra*, et les *Betula papyrifera*, quelquefois encore entremêlés de *Betula lenta*, n'ont que 10 à 14, et très-rarement 16 mètres et demi d'élévation; leur hauteur va même en décroissant de plus en plus à mesure que l'on approche de l'extrémité septentrionale de l'île. Cette médiocrité des arbres me parut fort extraordinaire, vu que je comptais retrouver au contraire dans une contrée qui semblait si favorable à la végétation résineuse, ces forêts majestueuses de sapins, décrites par tant de voyageurs; d'autant plus qu'en Laponie, sous le 60° degré de latitude, les pins atteignent encore jusqu'à 19 mètres de hauteur. La grosseur des troncs répond à leur peu d'élévation: ils n'ont environ que 52 centimètres de diamètre, et jamais ils n'excèdent 48 centimètres, pendant toute leur existence, qui est d'un siècle et demi tout au plus, d'après le nombre de leurs couches corticales. Ce terme de leur durée m'a semblé le plus reculé, car la plupart sont détériorés au cœur dès leur 120<sup>me</sup> année, et même plus tôt. Ces petites dimensions empêchent que la marine puisse trouver de grandes ressources dans les forêts de Terre-Neuve, leurs arbres n'étant ainsi propres qu'à la construction des petits navires, ou bien à former les pièces supérieures dont se composent la mâture ou les vergues de ceux de premier ordre.

J'ai vu, il est vrai, des pieds de *Betula lenta* dans les endroits les mieux abrités de la baie du Désespoir, dont le diamètre était de 6 décimètres inférieurement, et la hauteur de 19 mètres et demi; mais outre qu'ils

se trouvaient en fort petit nombre, l'arbre me paratt confiné aux seules parties méridionales.

Les trois espèces de sapins mentionnées ci-dessus, et l'*Abies frazeri*, qui ne s'avance point plus au nord que les îles Saint-Pierre, Miquelon, et quelques points encore de la côte sud de Terre-Neuve, se retrouvent également dans le Canada. En comparant mes observations avec celles de MICHAUX sur ces arbres, j'ai vu qu'ils n'étaient point inférieurs en proportions à ceux du continent américain, où ils descendaient jusqu'au 35° degré de latitude, c'est-à-dire 10 degrés plus sud que Terre-Neuve. Comme le petit tronc de l'*Abies frazeri* (*humilis* N.) ne peut jamais acquérir de grandes proportions sur la plupart des lieux qui le produisent, soit sur les parties extérieures, ou sur les élévations où il est sans abri, il y résiste néanmoins encore à l'influence si contraire de l'atmosphère, et devient véritablement filiciforme, n'offrant plus que des branches étalées horizontalement, dont les rameaux sont distiques comme les divisions d'une fougère. Ce n'est plus alors qu'un arbuste, qui se tient comme déprimé sur le sol : mais il s'élève pourtant davantage sur la pente des coteaux ; il en couvre tous les flancs, composant un taillis de 81 à 97 centimètres, qu'on peut traverser en tout sens avec assez de facilité. L'on se croirait un géant au milieu de ces forêts entières, réduites à un état nain et comme rampantes à nos pieds.

Cependant ce sapin s'élève de 16 à 19 décimètres, au fond des vallons, près des ruisseaux, entre les grandes chaînes de monticules. J'ai remarqué souvent que les plus extérieurs de ces arbres, lorsqu'ils avaient eu leur

flèche mutilée, ou desséchée par les vents venant du large, redressaient une de leurs dernières branches latérales; que quand celle-ci périssait à son tour, souvent une seconde se redressait encore, mais je n'en ai pas remarqué davantage; et comme la flèche morte persiste entre ces nouvelles branches, les sommités deviennent ainsi comme inégalement trifurquées. C'est aux personnes qui possèdent des arbres verts à profiter de cet exemple que leur donne la nature, lorsque quelque accident détruit leur dernier jet vertical. L'esprit de système est cause qu'un des plus beaux cèdres d'Europe, reste au degré d'élévation qu'il a acquise, parce que lorsqu'il perdit sa flèche, l'on s'imagina qu'on eût vainement essayé de redresser quelqu'une de ses branches latérales, les croyant destinées à ne croître qu'étalées horizontalement.

Comme l'île de Terre-Neuve reste 6 ou 7 mois ensevelie sous la neige, il en résulte qu'elle conserve mieux intérieurement la chaleur propre à sa latitude; mais ce n'est point au seul effet de celle-ci que nous devons attribuer exclusivement cette force si active de la végétation au réveil de la nature, c'est-à-dire au retour de la belle saison; car, dès avant que la fonte des neiges soit complète, et lorsque le dégel n'est encore que superficiel, déjà certains végétaux fruticuleux ont développé leurs fleurs. C'est pour ce motif que je dois au hasard la découverte des fleurs de l'*Empetrum nigrum*, et celle du premier moment où l'*Andromeda caliculata* commence sa floraison, ainsi que le *Coptis trifolia*. J'aurais attribué une précocité aussi étrange à la chaleur intérieure du sol,

s'il eût été complètement dégelé, mais il n'y avait alors environ que la moitié des neiges fondues, et la terre, excepté à sa surface, était une masse de glace dure comme un rocher. Dès ces premiers momens où le soleil a acquis un certain degré de force, la teinte sombre et hyémale des arbres verts a changé; leurs chatons florifères se développent avec promptitude sur les sapins, les pins, le mélèze, sur les *Myrica*, dans tous les bas-fonds marécageux : mais les bouleaux attendent une chaleur plus élevée et un dégel complet pour développer leur feuillage; ils demandent une température moyenne de 12 degrés. Comme il ne faut que quelques semaines au bouleau nain pour que toutes ses feuilles soient complètement développées, pourvu que les circonstances lui soient favorables, c'est le motif pour lequel on le voit remonter à une plus grande élévation absolue que n'importe quel autre arbrisseau. Il n'a que trois feuilles ordinairement à chaque bourgeon, tandis que ce nombre varie de 3 à 5 dans le *Betula alba* d'Europe, selon le degré de chaleur qui a lieu pendant leur apparition. Les habitans de la Suisse, qui ont fait cette remarque, ont reconnu que quand ce dernier en portait 5, l'été serait bon; qu'il serait peu favorable au contraire quand elles n'étaient qu'au nombre de trois. Il est probable qu'on pourrait faire la même remarque sous le climat américain, sur les *Betula lenta*, *papyrifera*, et toutes les autres espèces analogues à notre bouleau d'Europe.

J'ai lu dans la traduction d'un ancien ouvrage anglais sur l'île de Terre-Neuve, que le climat était extrêmement favorable aux arbres fruitiers, que la vigne y réussissait parfaitement. De pareilles assertions ne

sont dictées que par l'intérêt particulier. Le sol n'admet point le hêtre, encore moins le chêne, et à plus forte raison bien moins encore la vigne.

Quelle que soit la force productive d'un lieu, la vigne, pour mûrir convenablement ses raisins, exige une température annuelle moyenne qui ne descende jamais au-dessous de  $8^{\circ} 7'$ , et pendant l'hiver au-dessous de  $+ 1$ . Un tel climat ne se rencontre point en Amérique au-delà du  $40^{\circ}$  degré de latitude boréale, tandis qu'en Europe il s'étend jusqu'au  $50^{\circ}$  dans sa partie occidentale. L'on a même remarqué que, sur le continent de l'Amérique septentrionale, partout où la chaleur moyenne de l'année descend à  $9^{\circ}$ , la température moyenne est à  $-1^{\circ} 5'$  pendant l'hiver. L'on ne peut pas non plus y élever avantageusement d'arbres fruitiers, vu le peu de différence qui existe entre Terre-Neuve et le Labrador, où la température moyenne de l'année est à  $- 1, 2$ , par  $57^{\circ}$  latitude. Le dernier pommier qui mûrisse ses fruits en Laponie, est à Sundevall, où le sol est à  $4^{\circ}$  : au-dessous de cette température tous ces arbres disparaissent. Si l'on objectait la force avec laquelle le sureau croît dans certaines parties de la côte méridionale de Terre-Neuve, pour peu qu'on l'examine, l'on reconnaîtra bientôt qu'il y est tellement contrarié par le climat, malgré sa grande force végétative, que la souche persiste seule, tandis que les nouvelles pousses périssent tous les ans, même dans les lieux les plus abrités.

*Des causes qui limitent le nombre des plantes à Terre-Neuve, et esquisse des époques végétales.*

Si l'on compare le nombre des espèces de végétaux

que produit l'île de Terre-Neuve, à son étendue, certes il paraîtra bien borné : cette disette est une conséquence de l'âpreté du climat, de l'uniformité du sol, et du défaut de montagnes élevées. Il résulte de cet état de la superficie, trois classes de localités pour toute l'île : 1° une forêt d'arbres verts non interrompue sur tous les coteaux ; 2° des rochers nus et arides sur toutes les hauteurs principales, où l'on ne rencontre que des arbustes chétifs ou rabougris ; 3° enfin, des bas-fonds marécageux occupés par des tourbes presque noyées par l'eau qu'elles retiennent, et par une multitude de lacs et d'étangs, plus ou moins profonds. Cependant, malgré tous ces obstacles à la multiplicité des formes, la végétation de Terre-Neuve se trouve dans un rapport très-avantageux avec le nombre des plantes du Spitzberg, de l'Islande et du Groënland.

L'on n'a rencontré au Spitzberg que 40 espèces, 500 en Islande, et l'île de Terre-Neuve, où les hivers sont presque aussi rigoureux qu'autour du mont Hécla, en produit 1500 environ, dont j'ai recueilli les deux tiers environ. Par l'inspection des lieux, je peux statuer avec assez de certitude que leur nombre n'excède point le terme que je lui assigne. La *Flore* de ce pays nous expose des détails curieux sur la plupart de ces plantes que j'ai réunies ; je les ai même analysées presque toutes sur le vivant, et dessiné une centaine des plus intéressantes ou des plus remarquables. En raison de la longueur des hivers, elles n'ont, ainsi que sous la zone glaciale, pour remplir toutes les périodes de leur végétation annuelle, que les mois de juin, juillet, août et la moitié de septembre.

Comme les espèces précoces n'auraient point assez de chaleur, durant la fonte des neiges, pour commencer leur nouvelle végétation, et qu'elles manqueraient alors de temps nécessaire à la formation de leurs boutons, nous les voyons préparer ceux-ci d'avance à la fin de l'automne, pour n'avoir plus que leurs fleurs à épanouir, pour ainsi dire, lors même que le sol offre encore çà et là les derniers restes des neiges sous lesquelles il était enfoui.

J'ai fait cette observation sur des arbustes, entre autres de la famille des Ericinées et des Rhododacées, tels que les *Andromeda caliculata*, *Arbutus alpina*, les *Empetrum*, etc., végétaux qui se couvrent de fleurs lorsque la superficie seule du terreau se trouve dégélée et que la glace en dessous conserve la dureté du rocher, ou crie et se rompt sous vos pas. C'était au Barachois de Miquelon que je remarquai ce phénomène au mois de mai, relativement à l'*Empetrum*, et puis dans les vastes plaines marécageuses qui se trouvent entre la rade de cette île et les montagnes de Miranda. L'*Andromeda caliculata* y remplit toutes les cavités du sol : elle ajoutait la blancheur de ses fleurs nombreuses à celles du lichen *rangiferinus* et de ses congénères qui rappellent trop les neiges qui recouvrent ces lieux plus de la moitié de l'année. Alors je vis encore, dans les endroits exposés au soleil et bien abrités, le *Coptis trifolia* élever ses petites fleurs étoilées, non moins curieuses que jolies. Les propriétés de cette plante et l'examen de ses fleurs méritent plus de détails que je ne peux leur en donner ici : ma Flore de Terre-Neuve les fera connaître.

Ayant dessiné soigneusement cette espèce intéressante, j'ai rectifié en outre l'erreur dans laquelle le célèbre LINNÉ était tombé relativement à la composition de ses feuilles.

Alors encore fleurissent les *Myrica cerifera*, dans les marais, le *Larix americana* au pied des coteaux, le *Salix uva-ursi*, sur les monticules découverts. L'on voit aussi dans ces lieux aquatiques les hampes monocéphales de l'*Eriophorum vaginatum* sortir du milieu de ses feuilles desséchées avant l'apparition des nouvelles. Bientôt leur succèdent les violettes et le pissenlit qui se tient seulement autour des habitations, ou dans les lieux fréquentés par les hommes.

Les épis de quelques *Carex* sortent çà et là de la pelouse; enfin les groseillers, soit au bas des coteaux rocailleux, ou bien dans les forêts, où la teinte sombre des sapins s'est aussi ranimée, épanouissent leurs fleurs comme herbacées, en même temps qu'ils commencent à développer leurs feuilles naissantes : c'est là le premier printemps du pays.

Après cette période, qui se termine du 10 au 20 juin, succède le moment où la contrée va s'émailler de fleurs; nous allons voir toutes les collines bientôt blanchies par la fleur des cornouillers de Suède et du Canada; les bas-fonds tourbeux se parer de celles des élégans *Andromeda polifolia* et *Kalmia glauca*; le bord des torrens décorés des bouquets de l'amelanchier qui croit entre les rochers. C'est alors que le printemps brille de tout son éclat; c'est le mois de mai de France, lequel n'a lieu ici que vers le commencement de juillet; mais les sapins n'offrent plus que des chatons pollinifères flétris, et leurs cônes commencent à se développer.



Plusieurs fleurs ont disparu, et déjà nous touchons à l'été.

La végétation, favorisée par une chaleur soutenue, est alors si active, si vigoureuse, que l'on se refuserait à croire que le réveil de la nature ne date que de trente jours. Le *Ledum* à larges feuilles, qui succède aux cornouillers, émaille à son tour les coteaux exposés au soleil. Les renoncules sauvages abondent dans les jardins et le long des sentiers où elles se distinguent des autres végétaux par leurs corolles dorées; les orchidées surtout embellissent les bas-fonds humides, les bois ombragés, et ces marais tourbeux où les étranges *Sarracenia* se remarquent de loin par leur couleur sombre, qui tranche si fortement avec la pâleur des autres herbes, et de la mousse qui les entoure.

Au bas des coteaux rocailleux, où le sol a de la profondeur et se trouve de bonne qualité, le grand *Heraclium lanatum* nous plaît et nous étonne sous ce climat par son port élevé, ses larges ombelles et la forme élégante de son feuillage.

Du fond des eaux s'élèvent le *Nymphaea advena*, étranger à son genre par la structure de sa corolle, et le *Nymphaea odorata* de Sibérie, dont les fleurs et les feuilles ont leurs pétioles et pédoncules contournés en spirales, comme dans le *Valisneria* de nos climats. Par cette sage précaution de la nature, la plante en déroulant ou resserrant aussi chacun de ces tours, selon la hauteur des eaux, tient ses feuilles et ses belles fleurs toujours flottantes à la superficie des eaux.

Les bas-fonds, les marais et les plaines tourbeuses qui restaient encore comme inanimées au milieu du

printemps, ont dans ce moment changé d'aspect. Les touffes soyeuses de diverses linaigrettes y étalent leur blancheur qui ne le cède en rien à celle de la neige; les jolis rosiers de la Caroline et leurs analogues se parent de fleurs semblables à celles de nos églantiers; la balsamine suspend ses fleurs orangées à ses rameaux délicats, et les iris à courte tige, et de Caroline, embellissent les lieux maritimes de leurs élégantes corolles d'un bleu azuré. Voilà sans doute au moins la moitié de la belle saison déjà révolue, et dès que nous sommes arrivés au mois d'août, nous voyons les fruits se succéder aussi rapidement que les fleurs précédentes. Déjà la ronce herbacée, qu'on nomme la *platte-bierre*, développe dans les marais ses mûres solitaires, qui sont d'abord d'un rouge éclatant comme celui de la cerise-bigarreau; les camarines ou *Empetrum* sont chargés de fruits qui vont être à leur maturité parfaite dans quinze jours, et si ces baies, noires comme celles du cassis, n'ont qu'une saveur fade, qui les rend sans attrait pour l'homme, elles deviennent néanmoins d'un grand prix, par rapport aux myriades de courlieux (*Tantalus*) qu'elles attirent, lesquels nous procurent à la fois une excellente et agréable nourriture.

Les groseillers ont mûri pareillement leurs baies globuleuses qui ne sont recherchées que des enfans; mais tous les habitans, les dames surtout, vont par sociétés s'enfoncer à Saint-Pierre, dans les mornes et dans les vallons, pour y recueillir les atokas, c'est-à-dire les fruits des canneberges ou *Oxycoccus vitis-idea*, *serpillifolius*, *macrocarpus*, et *vulgaris*, qui mûrissent depuis la fin de l'été jusqu'au retour prochain

de l'hiver : passant toute cette saison sous la neige, on les retrouve encore bien conservés au renouvellement du printemps. Ces fruits se confisent comme nos groseilles à grappes ; et simplement conservés dans l'eau-de-vie, ils ont une telle propriété astringente, qu'ils ont arrêté, aux environs de Saint-Malo, une dysenterie qui résistait, dit-on, aux secours ordinaires de la médecine.

Depuis le 1<sup>er</sup> jusqu'au 15 septembre, époque que nous devons considérer comme la première moitié de l'automne, les coteaux intérieurs de Terre-Neuve sont encore couverts des fleurs de la verge-d'or, qui achève la belle saison ; les vallons nous offrent aussi les nombreux groupes des asters, qui résistent même aux premiers froids de l'arrière-saison. Alors aussi toutes les collines découvertes qui étaient émaillées, au printemps, de la fleur des cornouillers herbacés, empruntent un nouvel éclat de leurs fruits, réunis au sommet de leurs tiges comme une tête de grains qui ressemblent au corail du rouge le plus vif ; et dans les bois, ceux des sorbiers, disposés en larges cimes, brillent au loin par le contraste de cette couleur, et tranchent avec la nuance obscure des sapins.

Mais nous sommes arrivés au dernier éclat de la vie végétale. Les couleurs locales, plus générales, ont une fixité qui remplace cette variété de nuances de la saison des fleurs. Non-seulement toutes les espèces ont mûri leurs graines, mais les fruits précoces sont déjà disséminés depuis long-temps ; partout enfin le grand œuvre de la nature est rempli, la reproduction de l'espèce est assurée. Quelques végétaux néanmoins exigent plus de temps que la fin de l'été, outre un mo-

ment d'automne, pour conduire leurs graines à maturité parfaite. De ce nombre est la petite primevère farineuse, indigène pareillement sur nos hautes montagnes et dans la Laponie, la Sibérie, même au détroit de Magellan, où elle a été retrouvée par M. GAUDICHAUD. Les coteaux au pied desquels elle habite, la protègent contre la rigueur de l'hiver, et ce n'est qu'à l'automne suivant que sa graine est arrivée à son état parfait. Durant cette maturation bisannuelle, la hampe prend un très-grand accroissement et bien de la force pour une plante aussi petite.

Vers la fin de cet automne, dont toute la durée n'est que d'un mois environ, les bois ont changé de physiologie; à cette verdure animée a succédé la couleur obscure qu'ils vont conserver jusqu'au retour de la belle saison : il est même un moment où les coteaux offrent une couleur d'un rouge sombre, qu'ils doivent aux feuilles des *Vaccinium* et des *Kalmia angustifolia*, qui, comme le cerisier d'Europe, deviennent de couleur de sang, pour ainsi dire, avant de se séparer des branches; mais cette nuance éphémère passe ensuite au brun de feuille morte. Les sorbiers ont ainsi brillé sur le fond vert obscur des sapins, par le rouge carminé de leur feuillage, tandis que les bouleaux ressortaient si vivement par le jaune brillant qu'ils avaient pris avant leur dépouillement. Comme tous se distinguent alors parfaitement, il est aisé de juger qu'ils n'entrent guère que pour trois pour 100 au plus, dans la masse des forêts de Terre-Neuve.

Ce tableau mobile des couleurs de l'automne dure du 10 au 20 octobre. Il s'appauvrit de plus en plus par la chute des feuilles, et tout rentre, par une dénu-

dation universelle, dans cette triste uniformité qui est le prélude du deuil de la nature. Chaque jour le froid redouble d'intensité : il change les eaux en glace, il enchaîne la sève des végétaux dans les canaux qui la recèlent ; il engourdissait mes doigts, lorsqu'au milieu de la rade, assis sur le pont du navire blanchi de givre, je décrivais ces derniers momens de la vie végétale.

Dès le mois de septembre les glaces avaient recommencé à descendre du cercle polaire. Lors de notre sortie du hâvre de la Station, il y en avait trois sur notre route, qui étaient hautes comme des montagnes ; mais heureusement elles étaient trop distantes pour nous faire courir des dangers, malgré leur volume. Le froid m'avait fait déjà souffrir, et je perdis de vue encore une fois l'île de Terre-Neuve, le 1<sup>er</sup> novembre, avec autant de joie que j'y étais arrivé.

---

---

# SUR LA ROSE,

PAR M. J. - R. PESCHÉ,

Correspondant.

---

ROSE chère à Cypris, ô Rose fortunée,  
Décore de tes fleurs mon Apollinaris!  
Si par le temps un soir ses cheveux sont blanchis,  
Que sa tête par toi soit encor couronnée (1)!

Alors que le printemps réveille la nature,  
Que le Zéphyr léger t'apporte ses faveurs,  
Qu'à nos yeux enchantés apparaissent tes fleurs,  
Et ta beauté toujours et si douce et si pure.

O Rose! viens encor de ma belle Corinne,  
Viens parer le sein virginal;  
Pour elle abaisse ton épine,  
Crains, je t'en prie, ô crains de lui faire du mal!

Et, cependant, si l'inhumaine  
Me préférerait quelqu'autre, et cessait de m'aimer,  
Que ma vengeance soit certaine,  
Je t'ordonne de la piquer!

Mais, que dis-je? l'amour ne se commande pas:  
Malheur, cent fois malheur, à qui ne sait pas plaire;

---

(1) Ce quatrain est la traduction de l'épigramme de MARTIAL, liv. VII, épigr. 89.

Qu'il souffre et qu'il sache se taire ;  
A l'entendre gémir on trouve des appas.....

J'implore de ton fils la puissance divine ,  
O Cypris, je connais le pouvoir de l'Amour :  
Ah! qu'il daigne, pour moi, blessant Corinne un jour,  
Changer sa rose blanche en rose purpurine.

---

---

# LE NATURALISTE PATRIOTE,

ou

*Conseils d'un vieillard aux amis des sciences naturelles;* par M. THIÉBAUT DE BERNEAUD, Secrétaire perpétuel.

---

QUE d'autres affrontent désormais l'Océan et ses vagues orageuses pour explorer les diverses contrées du globe que nous habitons; que d'autres aillent, sous des climats plus riches ou plus vantés, marcher à de nouvelles conquêtes, je ne m'y oppose nullement. Quant à moi, ma tâche est remplie, j'ai satisfait mes goûts vagabonds; j'ai vu l'Européen entreprenant maîtriser les élémens, forcer la foudre d'obéir en silence au simple fil qui l'enchaîne, et devenir presque le rival de la nature; j'ai vu l'Asiatique endormi par les plaisirs et courbé sous le joug d'un sombre despotisme, l'Africain que son isolement a rendu stupide, et les peuples des deux Amériques qui savourent à longs traits les délices de la liberté. J'ai vu l'homme civilisé et les monumens qu'il élève pour perpétuer sa mémoire ou le souvenir d'événemens qui s'anéantiront avec les siècles; j'ai vu les hordes sauvages et leurs coutumes barbares: partout j'ai vu les chefs tendre à l'arbitraire, les plaintes des opprimés étouffées ou taxées de révolte, les juges couvrir d'un brillant vernis leurs fautes ou leurs



faiblesses ; en un mot, partout l'homme s'est montré le même à mes yeux ; grand, lorsqu'il est libre ; vil et méprisable, lorsqu'il est courbé sous le joug de l'esclavage ; sublime, lorsqu'il cède aux feux de son génie, ou bien aux inspirations de son heureuse imagination ; petit et absurde, quand il s'abandonne aux terreurs de la religion, aux préjugés de l'ignorance, à la fougue des passions, aux fureurs de l'esprit de parti. Maintenant je reviens aux lieux qui m'ont vu naître, je viens fouler la terre où reposent mes aïeux, je viens sous le ciel de ma patrie chercher le bonheur.

Ma patrie ! quel mot plein de charmes ! cette expression magique remue tout mon être ; avec elle je me semble grandir et devenir un autre moi-même. « L'île d'Ithaque est aride, et toute hérissée de rochers, disait un Grec fameux (1) ; mais j'y suis né, et il n'est pas de pays qui soit plus agréable à l'homme que le sol natal. » Je revois enfin le berceau de mon enfance : voilà la cabane bâtie par mon vertueux aïeul, plus loin le jardin que cultivait mon père ; cet orme antique est celui sous lequel je confiai mes premières amours ; sous ce tertre auguste dorment du sommeil éternel et ma mère et l'épouse chérie qui fit si peu de temps mon bonheur, et ce fils qui devait illustrer mon nom et soutenir ma vieillesse débile. Salut, lieux chers à mon cœur ! salut, terre de plaisirs et de deuil ! la douleur m'avait arraché de ce vallon plein de tendres souvenirs ; le désir d'apprendre, le besoin des voyages, une inquiète curiosité m'en éloignèrent pendant dix années ; aujourd'hui la fa-

---

(1) HOMÈRE, *Odyssée*, IX.

tigue, le dirai-je ? la satiété, me ramènent ; je reviens plus riche de connaissances, mais hélas ! moins vertueux ! En visitant cent peuples divers, en me soumettant aux lois qui les régissent, en adoptant les habitudes et même les mœurs qui les distinguent, j'ai perdu ma simplicité primitive. Je la retrouverai sans doute en vivant au milieu de vous, ô vous que je nomme encore mes amis ; recevez-moi avec quelque indulgence : ce n'est plus l'hospitalité que je sollicite, ce sont d'anciens liens que je veux resserrer ; ce sont les vertus paternelles que je veux reconquérir ; ce sont nos antiques habitudes que je veux reprendre. Je profiterai d'une expérience chèrement acquise, pour mieux jouir de tous mes droits de citoyen, pour goûter tous les bienfaits de la liberté, pour remplir tous les devoirs que les uns et les autres m'imposent.

Dans mes courses lointaines plus j'observais, et plus je sentais se développer ma pensée ; cet exercice continuel de mon intelligence, soutenu par l'utile commerce des philosophes, m'ouvrit des routes nouvelles ; il me semblait quitter la misérable existence de la larve condamnée à ramper tristement sur la terre, et revêtu de la robe brillante du léger papillon, m'élançer dans les airs. En parcourant ce monde nouveau, si mes besoins ont dû s'augmenter et se sont réellement augmentés, de nouveaux rapports ont à leur tour excité mon industrie, rendu ma curiosité plus active, et donné à mon ambition de plus grands appâts, des motifs plus pressans de succès : j'ai osé m'approcher du temple des sciences et des arts, si long-temps dégradé par le despotisme et l'ignorance sa compagne inséparable. Là, j'ai su que l'étude double véritablement la vie, qu'elle donne des plaisirs

purs, qu'elle fortifie l'esprit tout en élargissant les voies de la réflexion, et qu'elle inspire à l'âme des sentimens généreux.

Oui, mes amis, la science de la nature réunit toutes ces belles prérogatives ; elle est la plus utile, la plus nécessaire à l'homme, puisqu'elle se lie sans cesse à ses besoins, à ses plus chers intérêts, et qu'elle lui fournit tous les moyens de contribuer puissamment à la gloire, à la prospérité, à la richesse de son pays. Sans la science, en effet, l'agriculture, le commerce, l'art de guérir et toutes les branches de l'industrie ne seraient rien. Nous lui devons la connaissance des lieux que nous habitons, des êtres nombreux et variés qui nous environnent, des végétaux qui assurent notre existence, et les moyens d'étendre son utilité à toutes les circonstances de la vie.

Ce que j'ai acquis, je désire le partager avec vous : c'est un devoir que tout homme contracte envers ses semblables et qu'il me sera doux de remplir. Je veux reconnaître par tous mes efforts les avantages que je trouve sous ce ciel protecteur de mes premiers ans, la paix que je goûte parmi vous et l'avantage de vivre dans une heureuse obscurité au sein de mes pénates. Pour vous dévoiler les mystères de cette nature si belle, si grande et si prodigieuse, je ne vous obligerai point à quitter vos foyers : les voyages de long cours sont toujours périlleux et l'on n'en rapporte pas toujours ce qui serait le plus important. Et puis, peu d'hommes sont appelés à cette vie de sacrifices, à cette longue série de tribulations, de souffrances et de fatigues qu'une découverte paie quelquefois, mais qui le plus souvent est terminée par une

mort cruelle, par des larmes de sang offertes à une patrie éloignée, à des compatriotes qui vous ignorent, qui, le dirai-je ? vous oublient lorsqu'ils cessent de vous voir. Notre pays sera le théâtre de nos explorations. Ses prairies sont émaillées de fleurs comme celles des contrées lointaines, nos rians vallons sont peuplés de bestiaux, l'espoir du laboureur; nos champs, couverts d'abondantes récoltes, nous montrent aussi la nature dans toute la vigueur de la jeunesse; nos fontaines, nos ruisseaux murmurent agréablement, et les hôtes ailés qui peuplent nos forêts charment l'oreille par leurs concerts mélodieux. Partout sous nos pas, autour de nous, des scènes touchantes d'amour appellent les regards et captivent le sentiment; partout les parfums les plus suaves s'exhalent, et les nuances les mieux combinées varient le vert de nos montagnes, la teinte rembrunie des rochers; partout nos arbres courbent leurs rameaux sous le poids des fruits, symbole de l'abondance, source de doux plaisirs.

Pour être sans cesse sous nos yeux, ce spectacle n'en est pas moins ravissant, il n'en intéresse pas moins l'homme habitué à suivre la longue chaîne de rapports qui fait un tout admirable des merveilles de la nature. Si les sciences qui en expliquent les phénomènes sont moins cultivées, c'est qu'on hérisse d'épines le parvis du temple, au lieu d'encourager, de nourrir cette curiosité naturelle qui nous porte dès le bas âge à observer, à lier connaissance avec les êtres qui nous entourent. Écartons toute contrainte, dépoüillons-nous de tout appareil pédantesque, et la jeunesse, toujours empressée de savoir, sollicitera l'honneur d'être initiée dans les sacrés mystères.

Regardons à nos pieds, et la science nous révélera les trésors que nous foulons, elle nous montrera le germe de mille découvertes nouvelles. La géologie, en nous attestant la réalité d'un monde mille fois plus antique que nos plus anciennes traditions, en nous offrant les médailles de ses révolutions innombrables, nous dira les ressources en tous genres que nous pouvons retirer de la terre sur laquelle nous puisons tous les élémens de la vie ; elle nous enseignera cette loi de l'affinité qui régit les minéraux et leur imprime une existence purement passive. La botanique, en nous montrant une organisation plus élevée, un mouvement propre, nous conviera, après avoir étudié les parties apparentes extérieures d'une plante, à examiner les fonctions de ses divers organes, les produits auxquels ses opérations végétales donnent lieu, et à rechercher l'emploi le plus utile que nous pouvons en faire. La zoologie nous fera voir cette succession étonnante de phénomènes qui varient l'aspect, les forces, le grand but de la vie, depuis la formation du fœtus jusqu'à l'instant où la mort vient lui ravir toutes ses molécules constituantes, pour les reporter au crenset de la nature. L'observateur qui se rend compte de tout ce qu'il voit, qui peut démêler les lois de la distribution des êtres vivans sur le globe, connaître les circonstances les plus propres à favoriser leur propagation, suivre pas à pas les relations merveilleuses existantes entre eux, les différences qui les éloignent, et les caractères qui les spécifient chacun séparément, ne se perd point dans des détails minutieux ; il ne se laisse point séduire par les rêveries des imaginations poétiques, qui voient entre les plantes et les animaux

des êtres merveilleux qui se ramifient comme les premières, et jouissent, comme les seconds, du mouvement volontaire; il veut la vérité, il la cherche de bonne foi, et il la trouve au milieu même du désordre apparent qui semble naître de l'influence d'une multitude de causes locales et de perturbations partielles.

Mais, me dira-t-on, tout est connu; le sol de la patrie a été fouillé sous toutes les faces, il est impossible d'y trouver de quoi faire quelque chose. Erreur, dix fois erreur. Tout est à revoir, tout est à étudier, tout demande à être approfondi. Ce que l'on croit connaître, ne l'est que sous les formes extérieures. Qui peut se flatter, même après avoir lu les pages éloquentes de BUFFON, même après avoir parcouru nos plus riches collections, de bien connaître les mœurs des animaux indigènes, les principes de leur constitution particulière, les alimens qui leur sont propres et les diverses circonstances de leur vie? Qui peut assurer, dans l'intéressante famille des oiseaux, distinguer parfaitement leurs chants ou cris, les robes différentes dont ils se revêtent suivant l'âge qu'ils atteignent, leurs demeures et habitudes, la nature et la disposition de leurs nids, la forme et la couleur de leurs œufs, l'époque précise de leurs voyages ou de leurs apparition et disparition. Ne voit-on pas tous les jours d'habiles ornithologistes donner pour le même individu la *Corneille corbine* et le *Freux* dans leur première année, prendre la linotte de montagne pour une simple variété de la linotte de vigne, dont elle diffère par les habitudes et le langage, et confondre ensemble le *Sizerin* et le *Cabaret*, que BRISSON et GUÉNAUD DE MONTBELLARD ont regardés avec raison comme deux

espèces distinctes ? Qui peut dire la véritable loi d'habitation des insectes, leurs différens modes de station, et les particularités qui en dépendent, les végétaux qu'ils préfèrent, et toutes les transformations qu'ils subissent durant leur singulière existence ? Et les plantes, qui peut en parler en pleine connaissance ? La plupart des botanistes n'en confient que le nom à leur mémoire, et ne peuvent en citer que la famille ; un très-petit nombre raisonne sur leurs graines, leurs racines, les lois de la germination et de leur production, la nature des principes nutritifs qui se dispersent dans tout le végétal, depuis l'embryon dont l'enveloppe fragile renferme le rudiment des générations futures, jusques aux feuilles qui décorent les tiges et les rameaux. On estime généralement que les phanérogames sont décrites avec soin : cependant, pourquoi voit-on des botanistes nier l'existence de quelques plantes, du *Cineraria alpina* de ALLIONI, entre autres qui se trouve, aux environs de Castellane ? Si le plus grand nombre est bien connu, peut-on se flatter de les avoir également étudiées sous le rapport de leur utilité réelle pour nous et pour les êtres associés à nos rustiques travaux ? Cependant plusieurs de nos arbres forestiers les plus communs, sont moins connus que certains lichens et les mousses qui croissent sur leur tronc. Malgré l'exacte définition de l'espèce donnée par le chef d'une école fameuse, les plus grands désordres existent aujourd'hui dans les familles végétales ; on augmente les erreurs de culture et d'emploi toujours si préjudiciables à ceux qui les font ; on crée des espèces, des genres et des familles sur des faits vagues, incertains, incessamment variables ; on donne trop d'im-

portance à des générations hybrides, avorton du hasard ou de l'esclavage, qui tôt ou tard retourneront à la forme primitive de leur véritable espèce. Pour ce qui concerne la cryptogamie, c'est une branche nouvelle qu'il importe d'exploiter convenablement : de grandes erreurs sont commises à leur sujet; elles sont appuyées de grands noms; ce sont autant de fanaux trompeurs qu'il faut éviter avec soin; ce sont autant de forteresses qu'il faut abattre pour éclairer la marche de l'observateur.

Mes amis, dans les recherches que je vous propose, ne voyez que la nature; qu'elle seule soit votre guide; sachez distinguer son œuvre de l'œuvre de l'homme, l'étendue réelle de l'étendue fictive, la partie essentielle de la partie accidentelle. Que votre raison appelle le dogme au tribunal de l'opinion, qu'il voudrait en vain décliner; qu'elle attaque ses fausses doctrines qui tendent à tout envahir; qu'elle ramène à leur simplicité les faits qu'il dénature, et le langage aux lois du bon sens. Laissez, mes amis, laissez aux novateurs le coupable plaisir de tout renverser, de tout recréer à leur manière, et demandez-vous sans cesse de quelle utilité l'objet soumis à vos investigations pourra être aux besoins de la société en général. Le temps n'est plus où l'on se contentait d'aperçus vagues, de résultats approximatifs : il faut aujourd'hui apporter un œil philosophique, disons mieux, une rigueur mathématique dans les sciences naturelles comme dans les procédés des arts. Loin de nous ces spectateurs de la nature qui n'examinent que ce qui flatte l'œil; pour nous, nous avons des épines à mêler à nos fleurs : ces épines sont les détails que le



véritable philanthrope se reprocherait de négliger : ce sont ceux, liés essentiellement à l'étude, qui donnent des choses une connaissance approfondie, qui éloignent de nous l'erreur et les entreprises hasardeuses.

Le génie de l'histoire naturelle s'avance à pas de géant ; il est suivi d'une légion nombreuse d'observateurs illustres ; profitons de leurs découvertes, profitons des rayons lumineux qu'ils répandent sur nos têtes, profitons des forces nouvelles qu'ils nous donnent pour accroître la somme de nos richesses, pour solliciter de plus en plus la fertilité de notre sol, pour assurer à jamais la prospérité du corps social. En nous livrant à l'étude des productions de la terre que nos bras sont appelés à cultiver, nous deviendrons meilleurs, nous acquerrons à nos familles cette heureuse aisance qui produit sans détruire, qui fertilise sans bouleverser, qui crée, qui étend les moyens, sans blesser les lois de l'honneur, et imprime une activité nouvelle, une puissance plus grande à l'intelligence. La faux du temps réduit en poudre les statues élevées par l'adulation et la bassesse, elle respecte les mœurs nées de l'instruction, ainsi que les utiles travaux de la constance et de l'industrie fécondante.

O mes amis, puisse ma voix arriver à vos cœurs et vous décider à aplanir les obstacles qui ont jusqu'ici retardé l'heure de la félicité ! Plein de joie, j'applaudirai à vos brillans succès, et satisfait de vos nobles triomphes, je descendrai dans la tombe en bénissant mes dernières journées, en vous adressant, avec autant d'affection que de reconnaissance, les adieux d'un ami qui vous porte tous dans son cœur.

---

---

# STANCES

POUR LA FÊTE ANNIVERSAIRE DE LINNÉ,

LE 24 MAI 1825,

PAR M. DESHAYES,

Membre correspondant.

---

HÉUREUX qui de la botanique  
Sonde les étonnans secrets !  
Quelle étude philosophique  
Offre à son âme plus d'attraits !  
La nature et sa bienfaisance  
Font battre son cœur vertueux ;  
Des larmes de reconnaissance  
S'échappent de ses yeux.

Charmant Ophrys, que ta merveille  
A de fois enchanté mes yeux !  
Tu me représentes l'abeille  
Pompant un nectar précieux.  
Je me dis, voyant ta corolle,  
Est-ce un insecte, un frais bouton ?  
Mais le léger Argus qui vole  
Détrompe ma raison.

Vers la Jacinthe, sa voisine,  
Tournons nos avides regards :  
Respirons cette odeur divine  
Qu'exhalent ses boutons épars.

Près d'elle un Narcisse rustique,  
Courbant sa tête avec douleur,  
Me rappelle la fin tragique  
Du fabuleux chasseur.

Au fond d'un sauvage dédale,  
Malgré ses soins à se cacher,  
Je découvre la Digitale,  
Croissant à l'ombre d'un rocher.  
Ah! respectons sa belle tige :  
Reste en paix, agreste beauté,  
Ne crains pas que ma main afflige  
Ta sage obscurité.

Mais, où suis-je? O spectacle aimable!  
LINNÉ, c'est ta fête en ce jour!  
Déjà ton buste vénérable  
Est couronné par notre amour!  
Dans ce lieu, riche de ses roses (1),  
Reçois notre plus pur encens!  
Et, du séjour où tu reposes,  
Contemple tes enfans !

Par toi, la nature agrandie  
Nous dévoila tous ses secrets;  
Ce fut au feu de ton génie  
Que l'or coula de ses creusets.  
Tu connus tout, fis tout connaître,  
Ton esprit a tout révélé :  
Les JUSSIEU t'ont nommé leur maître  
Quand tu leur as parlé.

Amis, imitons son exemple!  
Honorons-le par nos travaux ;  
Que toujours le savant contemple  
Ses vrais amis dans ses rivaux !

---

(1) Allusion aux jardins de M. THOBY, à Clamart-sous-Meudon.

Sur la route par lui tracée  
Qu'avec nous marche la raison ;  
Le domaine de la pensée  
N'eut jamais d'horizon.

Voyez par la géographie  
Tant de miracles découverts !  
Neptune soumet au génie  
Les richesses de l'univers.  
Sur la plage la plus lointaine  
Linnéens, sont inscrits vos droits :  
La Botanique est une reine  
Qui fait chérir ses lois.

Formons un vœu pour la science  
Qui fait l'objet de nos travaux :  
Qu'un jour un *Floreum* immense :  
Rassemble tous les végétaux (1) !  
Depuis le Pin jusqu'à l'Hyssope  
Que l'art décore les lambris  
De ce beau temple que l'Europe  
Viendra voir près Paris.

Amis, cette belle journée  
Ne peut arriver à sa fin  
Sans qu'une chaîne fortunée  
De nos sœurs n'enlace la main.  
La danse fut toujours permise  
Aux pas du Linnéen bien né :  
Devant l'arche elle fut permise,  
Dansons devant LINNÉ.

---

(1) C'est le but que se propose d'atteindre le savant propriétaire du jardin de Fromont, sur lequel la Société a appelé tous les regards des botanistes. Voyez le III<sup>e</sup> vol. de ses Mémoires, pag. 172 et suiv

---



# RELATION

DE LA

## CINQUIÈME FÊTE CHAMPÊTRE

CÉLÉBRÉE DANS LES BOIS DE CHAVILLE, DE LA RONCE ET DE FAUSSES-  
REPOSES,

PAR LA SOCIÉTÉ LINNÉENNE DE PARIS,

le 24 mai 1826,

JOUR ANNIVERSAIRE DE LA NAISSANCE DE LINNÉ;

PAR M. THIÉBAUT DE BERNEAUD,

Secrétaire perpétuel, Membre et Correspondant de plusieurs  
Sociétés savantes nationales et étrangères.



PARIS,

DECOURCHANT ET GALLAY, IMPRIMEUR ET LIBRAIRE,

RUE D'ERFURTH, N° 1.

1826.



---

Ἐκ Διὸς ἀρχόμεσθα, καὶ εἰς Δία λήγετε Μοῖσαι,  
Ἄθανάτων τὸν ἄριστον ἐπὶν ἄδωμεν αἰοδαῖς.  
Ἄνδρῶν δ' αὖ Πτολεμαῖος ἐνὶ πρωτοῖσι λεγέσθω,  
Καὶ πύματος, καὶ μεσσος. Ὁ γὰρ προφερέστατος ἀνδρῶν.

Muses, que vos chants commencent et finissent par Jupiter !  
Jupiter est le plus grand des dieux ; mais avant tout autre  
mortel, que le nom de Ptolémée remplisse vos vers ! Ptolémée  
est le plus grand des hommes.

THEOCRITE, *Idyll. xvii.*

---

# SOCIÉTÉ LINNÉENNE

DE PARIS.



## RELATION

DE LA CINQUIÈME FÊTE CHAMPÊTRE

CÉLÉBRÉE LE 24 MAI 1826.



CHAQUE année, dès que la saison nouvelle ranimait la nature, et que tous les êtres revêtaient, à son exemple, la robe nuptiale; alors que les bois, avec les feuilles et les premières fleurs, reprenaient leur majestueux ombrage, leur atmosphère parfumée; alors que la joie venait s'asseoir sous le chaume hospitalier et sur le soc fertilisant de la charrue, les peuples anciens consacraient aux dieux les prémices de leurs champs et de leur industrie. Rien ne pouvait retarder un hommage aussi pur, ni les phénomènes météoriques, si inconstans lorsque le soleil rajeuni parcourt de nouveau chacun de ses douze palais, ni les désastres de la république, ni même les fureurs de l'esprit de parti, toujours si funestes. C'était un devoir à remplir, chacun s'empressait de s'y montrer fidèle. Qui connaît l'étendue de ses devoirs sait faire respecter ses droits, et prouve par là seul qu'il est homme de bien.

Comme les peuples anciens, au retour de la saison jolie, les Linnéens vont chaque année, à l'époque mémorable du 24 mai, sous la voûte sacrée des forêts, au sein de la nature régénérée, célébrer l'anniversaire du grand Linné, payer à sa mémoire le tribut de la gratitude la mieux sentie et de la vénération la plus profonde. Ils y accourent de toutes parts pour se jurer, sur l'autel de l'union, de l'amitié sincère, de conserver le feu sacré allumé dans les cœurs bien nés pour la recherche des choses utiles, pour la conquête de la vérité.

Tandis que sur divers points du globe, à Lima, à New-York, à Philadelphie, à Londres, à Upsal et à Bruxelles, dans le pays de Luxembourg, sur les bords du Rhin et du Danube, en Bavière, en Savoie et dans plusieurs localités de la France, on proclame à la même heure les services rendus à la zoologie et à la botanique par le plus grand homme des siècles modernes, la Société Linnéenne fondée à Paris par AUGUSTE BROUSSONNET, le 28 décembre 1787, cette Société, mère de toutes celles existantes aujourd'hui dans l'un et l'autre hémisphère, célébrait pour la cinquième fois, depuis son rétablissement, en 1820, la grande fête de la reconnaissance.

La fête commença le 24 mai, dès les neuf heures du matin, dans les bois de Chaville, dont les buttes offrent des positions charmantes et des productions variées. Le sol y rappelle partout la formation gypseuse; ici, des marnes vertes, accompagnées plus ou moins de strontiane, sont exploitées avec profit pour la fabrication des briques et des tuiles; là, des lits de fer rougeâtre pulvérulent se mêlent aux grès et aux



sables marins, à des débris fossiles et à un calcaire grossier :

On a exploré avec soin cette localité, et à midi plein, tous les membres réunis aux dames et assistans invités, chaque section a rendu compte des récoltes qu'elle avait été dans le cas de faire. Parmi les fossiles recueillis, on a trouvé des cérithes, des cardes, des miliolites, des moules de cythérées, d'ampullaires, de lucines, etc. Dans le nombre des insectes, on a remarqué l'*Iulius variegatus*, habitant les régions médianes de la France, l'*Aphodius subterraneus*, commun dans les Alpes et les Cévennes, le *Chrysomela palescens*, originaire d'Allemagne, les *Myrmex elongata* et *cephalotes*, l'*Helops ater* et le *Byrrhus æneus*, FAB., abondant près d'Upsal, tous fort rares aux environs de Paris, ainsi que les coquilles univales dites *Vitrina pellucida* et *Nova species*, les *Helix trochioides* et *planorbis*?

La récolte des plantes a été très-abondante, mais elle n'a rien offert de bien particulier, si ce n'est de fort beaux individus du *Montia fontana* et du *Monotropa hypopithys*, une valériane dont la place naturelle servira de transition entre l'*officinalis* et la *dioica*, ainsi que plusieurs cryptogames très-mal décrits ou point connus, sur lesquels on se propose de donner un Mémoire particulier.

Ces notes ayant été dressées, M. LÉVEILLÉ, l'un des vice-présidens, a fait part d'une observation qui lui est personnelle, et dont le but est de détruire tout principe de douleur chez l'insecte que l'on veut étudier et colliger. Il en a fourni la preuve sur des fourmis contenues dans une boîte, sur des araignées et divers coléop-

tères. Ce moyen, qui conserve à l'animal toute la fraîcheur de la vitalité, consiste à toucher, à l'aide d'un petit pinceau trempé dans de l'éther sulfurique concentré, les stygmates, ou de verser quelques gouttes de cette liqueur sur les insectes contenus dans une boîte. Aussitôt l'application, la vie cesse (1). En employant l'éther acétique, les insectes ne meurent pas ; ils paraissent, au contraire, doués d'une force vitale plus énergique : on pourrait comparer l'action de l'éther acétique, dans cette circonstance, à celle qu'exerce sur l'homme le protoxide d'azote.

Aidé de quelques membres, le Président procède ensuite à l'examen des instrumens météorologiques exposés depuis le matin en un lieu découvert et élevé. Le thermomètre marquait à midi 16 degrés centigrades ; le baromètre, ramené à zéro, indiquait 751,42 millimètres ; l'hygromètre à cheveu était à 70 degrés ; l'atmosphère était calme, le ciel pur, le soleil radieux, la végétation brillante, les fleurs exhalaient leurs doux parfums, les oiseaux célébraient à l'envi cette belle journée, l'une des plus agréables de tout le mois de mai. A l'horizon, vers l'ouest seulement, on apercevait quelques nuages arrêtés par un léger vent du nord-est, qui ne leur permit de grandir et de se résoudre en pluie abondante que les jours suivans.

On traverse le vallon, que la chèvre hardie et la brebis bêlante parcourent en bondissant ; on gravit la colline bocagère, où l'écho répète les chants amoureux des hôtes que le feuillage protège ; l'on entre dans les

---

(1) Cette propriété justifie l'emploi de l'éther sulfurique contre le tœnia, recommandé par le professeur BOURDIER.

bois de la Ronce, et l'on arrive au lieu dit le *Belvédér de la Ronce*. Là, sur un tertre élevé, l'on voit le buste du grand LINNÉ, qu'ombrage un dôme de verdure. De cette position délicieuse, l'œil domine à gauche les bois de Ville-d'Avray, de Saint-Cloud et de Boulogne; à droite, la Seine, qui vient baigner le pied de la montagne sur laquelle sont bâtis Fleury, Meudon et Bellevue; en face, on plane sur Sèvres et sa belle manufacture de porcelaine, sur le Point-du-Jour, les hauteurs de Passy, et la plaine de Grenelle, qui se couvre depuis peu d'habitations et de jardins, sur la retraite des Invalides, où tant de belles actions particulières, ensevelies d'abord dans le tumulte des batailles, reçoivent une récompense quelquefois tardive; on plane sur ce Panthéon, que la voix de la patrie reconnaissante avait désigné pour dernière demeure des grands hommes, et sur une vaste étendue de Paris, foyer de gloire et d'iniquités, foyer de tous les genres de talens et de grandeur, d'impostures et d'ignorance.

Après un moment de repos, M. le docteur DESCOURTILZ, en sa qualité de Président, ouvre la séance et prononce un discours sur la solennité de ce jour anniversaire de la naissance de LINNÉ et du rétablissement de la première société fondée sous son égide. Il rappelle que les honorables fonctions qu'il remplit depuis la mort du célèbre ANDRÉ THOUIN cessent en ce jour même, et il témoigne le désir que l'élection de son successeur se fasse séance tenante.

Pendant que les dames Associées-Libres posent des couronnes sur le buste de LINNÉ, et qu'elles ornent de

guirlandes le cippe qui le porte, tous les Membres Résidans, Honoraires, Auditeurs et Correspondans réunis votent des remerciemens à M. DESCOURTILZ, et proclament d'une voix unanime Président M. le chevalier SOULANGE-BODIN.

Sur l'observation qu'une place de Vice-Président demeure vacante, tous les suffrages se portent sur l'auteur du *Poème des plantes*; M. CASTEL est en conséquence proclamé second Vice-Président.

Les deux Présidens sont près l'un de l'autre, assis au pied du tertre d'où le grand LINNÉ plane sur toute l'assemblée, et semble sourire à ses utiles travaux, à ses plaisirs, à son union si douce et si franche.

M. SOULANGE-BODIN rend sommairement compte de l'état actuel du jardin de Fromont, et fait connaître une nouvelle espèce à fleurs pourpres de *Magnolia*, obtenue en 1825 et 1826 dans son établissement horticulural, et qui se place entre le *Magnolia yulan* et le *discolor*. — Sur la proposition de plusieurs Membres, la Société Linnéenne impose à cette espèce précieuse le nom de *Magnolia Soulangiana*.

M. CASTEL récite ensuite une Ode dans laquelle il peint le mouvement imprimé par LINNÉ à ses nombreux disciples, qui se dispersent aussitôt sur le globe, et vont partout solliciter des connaissances positives pour le monument que le maître élève aux sciences.

AU NOM de M. ROBSAHM, Correspondant en Suède, M. LÉVEILLÉ, Vice-Président, présente deux dessins de

M. GRAFSTROEM ; l'un représentant la maison de campagne du législateur des sciences naturelles, l'autre son musée, et il donne lecture d'une description de ces deux lieux chéris de tout bon Linnéen.

M. CHARLES LEMESLE lit une pièce de vers intitulée *la Maison des champs*. Il y peint le bonheur de l'homme simple et modeste retiré dans le domaine qu'il fertilise, étudiant les fleurs qu'un poète aimable et vrai Linnéen a chantées dans des vers riches d'imagination et de vérité.

M. BAILLY de MERLIEUX lui succède, et lit quelques Considérations générales sur la vitalité et l'irritabilité des végétaux. Ce fragment est extrait d'un Traité de physiologie végétale destiné à faire partie de sa grande entreprise d'une *Encyclopédie portative*.

M. le comte DE CHEVIGNÉ lit ensuite une Ode à la Rose, d'ANACRÉON, qu'il annonce détacher de la traduction complète de ce poète des Grâces et des doux Plaisirs, à laquelle il travaille avec autant de zèle et de goût que de véritable succès.

M. THIÉBAUT DE BERNEAUD, Secrétaire perpétuel, termine la séance par un Discours sur l'importance des faits bien recueillis en histoire naturelle, et sur la marche à suivre pour les établir d'une manière profitable aux progrès de la science.

A chaque lecture, l'Assemblée a manifesté son approbation et le plaisir qu'elle éprouvait par des applaudissemens. L'impression de tous les discours et morceaux de poésie a été ordonnée d'une voix unanime.

ainsi que celle des deux dessins exécutés par M. GRAFSTROEM.

La Société ayant ensuite voulu que les soixante *Linnæa* recueillies à Hammarby, et envoyées par mademoiselle ELIZABETH LINNÉ, fille aînée du grand homme, servissent de souvenir de cette belle journée, a décidé qu'elles seraient distribuées à chacun des Membres présens, avec une déclaration du Secrétaire perpétuel, laquelle sera munie du petit sceau de la Société, et conçue en ces termes : « *Linnæa borealis*, recueillie, » le 28 avril 1826, au pied de la colline où est bâti » le *Museum Linnæi*, à Hammarby, près d'Upsal, en » voyée à la Société Linnéenne de Paris, par made- » moiselle ELIZABETH LINNÉ, l'une de ses Associées- » Libres. Cet exemplaire a été remis à M. . . . . » le jour anniversaire de la naissance de LINNÉ, en » séance tenue dans les bois de la Ronce, entre Cha- » ville, Sèvres et Ville-d'Avray, le 24 mai 1826. »

La séance levée, on s'est dispersé sous la feuillée, dans les bois, sur les bords de l'étang de Ville-d'Avray, sur les buttes de la Côte-Brûlée, et à cinq heures, rendez-vous donné au pied d'un grand chêne, dans les bois de Fausses-Reposes, non loin d'une fontaine célèbre par son eau pure, on s'est réuni en banquet. La gaieté présidait au festin, et faisait de tous les convives une grande famille. Parmi les chansons inspirées dans cette aimable circonstance, on a remarqué et ordonné l'impression de celle intitulée le *Couvent Linnéen*, composée par M. ADOLPHE DELAJOUS, Membre-Auditeur; et le *Printemps des Linnéens*, chanté par ma-

demoiselle URANIE THIÉBAUT DE BERNEAUD, Associée-Libre.

Des danses ont terminé cette brillante journée, et à onze heures du soir, on a repris le chemin de la capitale.

Aux bois de Fausses-Reposes, entre Versailles et Ville-d'Avray, le 24 mai 1826.

Pour extrait conforme :

Signé E. DESCOURTILZ, ex-Président. — Le Chevalier SOULANGE-BODIN, Président actuel. — LÉVEILLÉ et CASTEL, Vice-Présidens.

Le Secrétaire perpétuel,

ARSENNE THIÉBAUT DE BERNEAUD.

---

# DISCOURS D'OUVERTURE

PAR M. E. DESCOURTILZ, PRÉSIDENT.

---

MESSIEURS ET TRÈS-HONORÉS CONFRÈRES,

Les champs ont repris leur parure; la terre féconde entr'ouvre ses flancs pour étaler une riche végétation, produit pompeux de la lumière et de la rosée; les oiseaux émigrans sont arrivés pour célébrer le printemps et revivre aux amours; les insectes, sortis de leur léthargie, couvrent les gazons, les bois, les rivières, ou se répandent dans les airs; l'aubépine, aux fleurs de fiancée, a épanoui ses guirlandes odoriférantes; le lilas, balancé par le zéphyr, baisse et relève avec grâce ses thyrses élégans; la rose, cette reine modeste, enivre nos sens et enchante nos regards. Flore, enfin, verse complaisamment et avec profusion, sur les tapis qui portent sa livrée, toutes les fleurs de sa riche corbeille; les arbres développent les merveilles de leur reproduction, charment nos regards, et semblent offrir au Créateur l'hommage de leurs parfums!.... C'est cette époque du réveil de la nature que nous avons choisie pour honorer la mémoire du chef ingénieux dont chacun de nous admire les profondes lumières et la vaste érudition, pour célébrer le rétablissement de notre Société, la première, la plus modeste, et la plus utilement laborieuse de toutes celles que l'on cite



aujourd'hui. Salut à ce beau jour de la naissance de LINNÉ ! Salut à ce grand homme ! Salut à celui d'entre nous qui, malgré les efforts des méchans, malgré les insinuations perfides d'une coterie, a eu la noble audace de relever le temple linnéen fondé par AUGUSTE BROUSSONNET, et de le soutenir au milieu des orages !

En parcourant des yeux tous les membres de cette Société, j'y retrouve avec plaisir le noble enthousiasme qui conduit aux succès ; j'y admire l'impatience que chacun éprouve de solenniser cette fête en rapportant sur le cippe où repose le buste de notre auguste chef les butins dérobés aux trois règnes ; j'y retrouve des personnages célèbres, des savans modestes, qui font tourner au profit de la société leurs connaissances variées, leurs heureuses découvertes, et savent trouver le bonheur en s'occupant de celui des autres.

La botanique, aimable sœur de l'agriculture ; la chimie, compagne inséparable de la physique ; l'astronomie, l'histoire naturelle, toutes ces branches de la science vivent en famille et du meilleur accord. C'est ainsi, Messieurs, c'est par une union parfaite, par une contemplation religieuse, que l'homme se rend digne de la protection d'un Dieu qui a couvert de merveilles les mondes qu'il a créés.

Notre étude, Messieurs, serait vague et stérile, si notre but n'était point aussi pur ; et notre prétention serait ridicule si nous rapportions à notre unique faculté l'intelligence et la découverte de quelques secrets que la nature, en bonne mère, se laisse surprendre par ses enfans. Il n'en est point ainsi de nous, mes chers Confrères, et le titre de Linnéen suppose celui d'admi-

rateur théophile des beautés de la création : je dirai plus, il en est inséparable.

Réunis en ces bois pour décerner de nouvelles palmes de triomphe au célèbre historien de la nature, que toutes les heures de la journée soient consacrées au souvenir de ce génie sublime qui a si bien interprété les intentions du grand architecte de l'univers. Que des couronnes fraîchement tressées par nos aimables sœurs soient posées par leurs mains gracieuses sur le front vénéré de notre patron, et servent de nouvel hommage à un si beau modèle.

Avec cette fête, Messieurs, cessent mes fonctions de président. Puissé-je avoir rempli dignement la tâche que vous m'aviez imposée ! Un autre membre va me remplacer. Puisse votre choix pour mon successeur tomber sur un digne ami des arts et de la nature, sur un botaniste dont les travaux préparent une école-pratique débarrassée d'erreurs mensongères et de travaux inutiles !

Votre premier président, Messieurs, fut un zoologiste illustre (LA CÉPÈDE); le second, un agriculteur non moins célèbre (ANDRÉ THOUIN); le troisième fut choisi dans cet art utile que le grand HIPPOCRATE a tiré du néant et du sein des préjugés, en éclairant l'homme sur la nature de ses maux, et sur celle des remèdes qu'il doit employer. Le quatrième doit appartenir à la science favorite du grand LINNÉ; oui, mes chers Confrères, Flore et Poisonne semblent demander aujourd'hui vos voix en faveur d'un botaniste, elles vous le désignent tout bas, elles vous sollicitent de rendre ainsi hommage à ses travaux importants.

Maintenant, Messieurs, il me reste à vous remercier

de la faveur de mon élévation, à m'excuser de n'avoir pu mieux faire, et à vous certifier que, rentré sur les bancs, comme occupant le fauteuil, je me regarderai toujours heureux de pouvoir partager vos travaux, et de conserver le titre de *Membre de la Société Linnéenne de Paris*.

---

---

## NOTICE

*Sur une nouvelle espèce de Magnolia*; par  
M. le chevalier SOULANGE-BODIN, Président  
actuel.

---

MESSIEURS ET CHERS CONFRÈRES,

Je ne puis assister à vos assemblées sans sentir se réveiller plus vivement en moi la reconnaissance que je vous dois pour l'intérêt dont vous avez, dès l'origine, honoré l'établissement horticulural que j'ai fondé à Fromont. Je regarde aujourd'hui comme un devoir de vous informer qu'il s'est élevé rapidement vers le point où vos nobles encouragemens m'ont excité à le porter; et je vous prie de me permettre d'ajouter combien je serais flatté que vous daignassiez, dans le courant de cet été, venir juger par vos yeux des progrès de mes cultures, et me donner encore cette nouvelle marque de votre protection éclairée.

La culture! Que ce mot, Messieurs, a de charmes et d'empire, et quel sens à la fois touchant et profond il présente à l'homme qui, revenu des erreurs ou désabusé des illusions de la vie, a retrouvé sa liberté morale, et ressaisi le véritable bonheur au sein du repos, de la famille et de la nature! De ce mot, qui exprime l'idée de la terre mise en valeur, jaillit la société tout entière et ses plus hautes combinaisons. En deçà, est l'état sauvage.

que couvrir la surface de l'objet que l'on veut dorer d'une légère couche de vernis; puis d'appliquer dessus la feuille d'or. — Une grande quantité de ce vernis est employée par la nation Burma à dorer les nombreux édifices de leur culte et leurs idoles. Enfin le beau *Pali*, écrit par les religieux de Burma, sur de l'ivoire, des feuilles de palmier ou du métal, est entièrement recouvert de ce vernis dans son état naturel et pur.

19. *Extrait d'une Note sur le changement de couleur qui a lieu dans le bois de certains arbres, et particulièrement dans l'ALNUS GLUTINOSA, Gaertn. (Betula alnus Linn. Var. α.)*

par M. F. MARCET.

A la séance générale de janvier, de notre Société de Physique et d'Histoire naturelle, M. Marcet a lu une note très-intéressante sur le changement de couleur qui a lieu dans le bois de quelques arbres. Il a bien voulu m'en communiquer l'extrait. Il a particulièrement étudié ce phénomène dans l'*Aulne* (ou Verne), dont le bois, exposé à l'air, devient d'une couleur rouge plus ou moins foncée. Il a observé, par un grand nombre d'expériences, que ce changement de couleur n'avait pas lieu, si, au moment où la branche d'aulne était coupée transversalement, on la plaçait dans un vide parfait, ou dans des gaz qui ne contenaient point d'oxygène; qu'au contraire, la couleur rouge était plus vive dans l'oxygène que dans l'air. Si ce bois d'aulne était trempé dans l'eau après avoir été exposé à l'air, il rougissait toujours, lors même qu'on l'introduisait de suite dans le vide, ou dans des gaz non mélangés avec l'oxygène. Cette couleur rouge est soluble dans l'eau.

M. Marcet mit des portions de ce bois dans de l'eau distillée, qui fut chauffée lentement pendant quelques heures, jusqu'à ce qu'elle eut dissous une portion considérable de la matière colorante. Cette eau fut ensuite évaporée jusqu'à siccité, et la matière colorante qui resta, présentait tous les caractères chimiques du *tanin pur*. Ces expériences portent M. Marcet à soupçonner, sans pouvoir l'affirmer, que la coloration du bois d'aulne est due à une espèce d'oxigénation du tanin, au moment où celui-ci est exposé à l'air. La coloration s'observe surtout dans les tranches transversales du bois; car si l'on détache simplement l'écorce, la surface longitudinale est peu colorée.

Cette découverte peut devenir d'une importance d'autant plus grande, pour le tanage, que l'aulne croit partout au bord des rivières, des ruisseaux, qu'on pourrait très-facilement en faire des plantations considérables dans beaucoup de localités où ne croissent que des saules et des peupliers dont la valeur est bien inférieure. Il serait à désirer qu'on fit quelques essais avec ce bois râpé ou concassé, afin de savoir s'il ne serait pas propre à remplacer l'écorce de chêne, assez rare surtout dans le nord, où l'aulne réussit très-bien. L'*Alnus incana* Dec. (*Betula alnus* Linn. var.  $\beta$ ., ou Aulne blanchâtre) se colore aussi en rouge, et est encore plus fréquent au bord des eaux.

---

20. *Extrait d'une Note sur une matière grasse produite  
par le VATERIA INDICA,*

par MM. MACAIRE et MARCET.

MM. Macaire et Marcet entretinrent encore la Société d'une substance grasse, rapportée du Malabar par le doc-

teur Babington, de Londres, qui en a publié une description dans le *Quarterly journal of Science* pour 1825, et qui en a donné dernièrement une petite quantité à ces messieurs, pour l'examiner sous les rapports chimiques. Cette substance se retire, comme la cire du *Myrica Cerifera*, en faisant bouillir le fruit du *Vateria Indica* dans l'eau, sur la surface de laquelle elle vient nager et se solidifier par le refroidissement. Elle est solide, d'un blanc jaunâtre, douce au toucher, insipide, mais d'une odeur légèrement aromatique. Elle se fond à 40 degr. centigrad., est susceptible de former de belles bougies, brûlant avec une belle flamme blanche. Elle est soluble dans l'éther et l'alcool bouillant, ainsi que dans les huiles fixes et essentielles. Elle se saponifie avec les alcalis, dans la proportion de 200 gr. à 50 gr. de potasse, et forme un beau savon blanc, entièrement soluble dans l'eau chaude. Examinée chimiquement, quant à ses principes constituants, d'après la méthode de M. Chevreuil, elle ne contient que de l'*Oléine*, de la *Margarine* et de la *Stéarine*. Cette substance, d'après M. Babington, se vendait, dans le pays, environ cinq sous de France la livre.

---

## 21. HISTOIRE PHYSIOLOGIQUE DES PLANTES D'EUROPE.

M. le pasteur Vaucher, déjà connu par son *Histoire des conserves d'eau douce*, sa *Monographie des Prèles* et celle des *Orobanches*, ainsi que par plusieurs autres travaux insérés parmi les Mémoires de la Société de Physique et d'Histoire naturelle de Genève, fait imprimer un ouvrage bien plus important encore que ceux qu'il a publiés jusqu'ici. C'est une *Histoire physiologique des*

*plantes d'Europe.* Il a eu l'obligeance de m'en confier les premières feuilles, que j'ai parcourues avec un grand intérêt. L'introduction en est remarquable par l'abandon avec lequel elle est écrite, elle peint la candeur et la bienveillance de son auteur. Je me bornerai à citer quelques passages, qui perdront beaucoup à être détachés de l'ouvrage, mais qui peindront le bonheur qu'éprouve M. Vaucher en l'écrivant.

« Un de mes buts, en composant cet ouvrage, est de ramener la science à sa vraie destination, c'est-à-dire, de la faire servir à manifester les témoignages multipliés de l'Intelligence et de la Sagesse infinies. Sans doute que nous avons les plus grandes obligations à tous les auteurs systématiques qui ont décrit et qui s'occupent tous les jours à décrire les nombreux végétaux dont cette terre est couverte, et qui les distribuent en familles, genres, espèces et variétés; leur travail est la base sur laquelle reposent tous les autres, et il doit être encouragé de toutes manières. Les naturalistes qui entreprennent des voyages lointains, et s'exposent ainsi à mille privations, pour rassembler des végétaux encore inconnus, élèvent le superbe édifice de la science, et méritent aussi notre vive gratitude. Mais ces descriptions, si indispensables pour la pleine connaissance de la plante à laquelle elles s'appliquent, et si nécessaires à celui qui s'occupe des mêmes objets, ne sont pas faites pour intéresser le commun des lecteurs. Ce que nous voulons savoir, c'est la manière dont le Créateur s'est plu à différencier les espèces d'un même genre; ce sont les formes variées de leur végétation; les moyens dont elles ont été pourvues pour se défendre contre leurs divers ennemis et les nombreuses intempéries des saisons; ce sont ces mouvements singuliers, organiques et jusqu'à présent inexplic-



cables, par lesquels les plantes sortent de la classe des êtres bruts, pour prendre quelques-uns des attributs d'une sensibilité confuse. En un mot, ce sont ces rapports de but et de moyen, ces causes finales auxquelles tout ramène l'homme, dans la contemplation de la nature. Je sais bien qu'on en a étrangement abusé et qu'on en abuse tous les jours dans les ouvrages destinés à la jeunesse; mais cela n'empêche pas qu'elles ne soient le dernier but de l'histoire naturelle, et la dernière conséquence que les hommes éclairés tirent, comme malgré eux, de leurs méditations sur le système de l'univers; c'est même le seul but qui puisse intéresser le grand nombre. Eh! que me fait à moi cette infinie variété qui règne dans les êtres organisés, dans leurs différents modes d'accroissement et de reproduction, si je n'y vois que les effets du hasard, des arrangements indéterminés et sans but? Mais si je suis capable d'assigner les causes de ces arrangements, si je découvre que les uns sont destinés à protéger l'enfance de la plante, les autres à favoriser la fécondation, sa reproduction, la conservation et la dissémination de ses graines; si je reconnais qu'entre plusieurs combinaisons également possibles, celle qui a été choisie était celle qui menait le plus sûrement au but; enfin, si j'aperçois dans certains cas l'Auteur de la nature, luttant contre les accidents imprévus, modifiant les lois suivant les besoins, réparant les désordres par un nouvel ordre, sorti de l'ordre ancien; alors je ne me trouve plus jeté, comme au hasard, dans une mer sans rives; mais je sens auprès de moi une intelligence et une sagesse qui excitent à chaque moment mon admiration la plus profonde; je découvre un être infiniment bon, qui, quoique invisible, m'associe à ses desseins, se plaît à me dévoiler les merveilles de ses ouvrages; et j'en tire la consé-

quence qu'il ne saurait être indifférent à mon sort, et que, puisqu'il a réglé avec tant de soin le monde physique, il a arrangé avec plus de prévoyance le monde moral, que je contemplerai un jour dans toute sa magnificence. — Voilà les pensées auxquelles s'élève toujours plus ou moins le botaniste observateur, et c'est dans ce sens qu'on a dit avec beaucoup de raison, que l'étude de la nature rendait l'homme plus religieux. Elle l'éloigne en effet du théâtre où se débattent avec tant d'agitation les nombreux intérêts de cette vie; elle ouvre à son activité une carrière noble et infinie; elle lui prodigue des plaisirs purs, qui le suivent partout, et lui font supporter avec moins d'amertume les décomptes et les peines cuisantes, qui sont trop souvent notre partage sur cette terre. »

Page 15 il continue : « On n'imagine pas combien cette botanique, que je puis appeler vivante, a d'intérêt et de charmes. Dans nos herbiers, tout présente le silence et la mort; tout est sans forme, sans grâce et sans symétrie; mais dans la nature, au milieu de nos champs, de nos bois et de nos prairies, tout est frais et brillant des plus vives couleurs. On y voit à nu les divers phénomènes de la végétation, les mouvements variés des feuilles et des tiges, l'épanouissement des calices et des corolles, l'appareil de la fécondation et la manière dont elle s'accomplit. On se plaît plus tard et à l'époque où la campagne a perdu une grande partie de sa parure, à contempler les moyens divers par lesquels les péricarpes s'ouvrent pour répandre leurs graines. On admire les artifices nombreux par lesquels ces graines s'accrochent, se cachent en terre, s'enfoncent dans l'eau ou se répandent au loin par leurs ailes, leurs enveloppes floconneuses ou leurs aigrettes flottantes, etc. »

Ces citations pourront faire entrevoir le charme que l'on

éprouvera en lisant cet ouvrage. Ce ne sont pas ces descriptions bien symétriques et arides pour la plupart des hommes, ce n'est pas non plus de la haute poésie, mais une noble simplicité règne partout, c'est la poésie de l'âme.

M. Vaucher a suivi l'ordre établi dans le *Prodromus* de M. De Candolle. Il passe des caractères des familles à celui des genres, sans entrer dans le détail des espèces, mais en les signalant rapidement par quelques traits. La famille des Renonculacées occupe environ 80 pages, qu'on lit toujours avec plaisir; en un mot, il instruit en intéressant. Je reviendrai sur cet ouvrage lorsque le premier volume paraîtra. J'ai cherché pour le moment à donner une idée de la candeur de celui auquel nous le devons.



## HORTICULTURE.

22. M. *Brun-Feillard* vient d'établir, près de Genève, un très-grand jardin, particulièrement destiné à la culture des *plantes potagères* et *prairiales*. Il a reçu ses premières graines de M. *Vilmorin-Andrieux*, et d'autres marchands grainiers bien connus. Il vient de publier un catalogue de graines potagères récoltées sur ce terrain en 1829. Il fera cette année de nouveaux essais, non-seulement sur les plantes potagères, mais encore sur les prairiales. Je me borne, pour le moment, à citer le nombre d'espèces jardinières de quelques-uns des genres principaux de son catalogue, et j'engage les personnes qui auraient besoin de graines, d'en faire la demande à M. *Brun-Feillard* (Genève, Grand'rue, 18), qui s'empressera d'expédier soit son catalogue, soit les commissions qu'on lui donnera. —

Artichauts, 4. — Asperges, 3. — Betteraves, 7. — Cardons, 4. — Carottes, 7. — Céleris, 7. — Chicorées, 9. — Choux-Cabus, 13. — Choux de Milan, 9. — Choux verts, 3. — Choux-fleur, 5. — Choux-brocolis, 4. — Concombres, 8. — Cressons, 5. — Épinards, 4. — Fèves, 9. — Haricots à ramèr, 12. — Haricots nains, 14. — Laitues, 39. — Melons, 6. — Navets, 15. — Oignons, 9. — Pois, 26. — Pourpiers, 2. — Radis, 11. — Raves, 5, etc. — On peut aussi se procurer; à la même adresse, 30 espèces de plantes fourragères, en Choux, Légumineuses, Graminées et Chenopodées.

A V I S.

Les deux premiers N<sup>os</sup> de ce Bulletin ont été envoyés pour montrer comment il sera rédigé; les personnes qui voudraient continuer à le recevoir sont priées d'envoyer au *Rédacteur*, rue du Puits-St.-Pierre, ou à MM. J<sup>n</sup> *Barbezat et Comp<sup>e</sup>*, imprimeurs-libr., rue du Rhône, 177, à Genève; même maison à Paris, rue des Beaux-Arts, n<sup>o</sup> 6; leur adresse bien exactement écrite et le montant de la souscription ou un bon sur Paris. L'abonnement de l'année est de 12 fr. de France. Chaque souscripteur recevra tous les mois (franc de port pour la France et la Suisse) un numéro composé d'environ 2 feuilles d'impression, ou en partie un nombre équivalent en planches. Les Botanistes qui auraient des notices, des descriptions de genres ou d'espèces, des traductions, etc., à faire insérer, ou de nouveaux ouvrages à faire annoncer, sont priés de vouloir bien les faire parvenir, *francs de port*, à l'une des adresses indiquées.

Je vous le répète, c'est pour vous obéir et pour vous plaire que je viens vous parler de moi. D'ailleurs, n'est-ce pas en quelque sorte le compte d'une partie de vos propres travaux que je viens vous rendre ici ? Les constructions et ouvrages de terrasse que vous vîtes commencer à l'époque où le buste de notre immortel LINNÉ fut placé par vous dans mon jardin (1), sont aujourd'hui terminés. Le résultat est l'organisation d'un système général de multiplications que j'ose dire infinies ; car elles n'auront d'autre terme que l'amélioration la plus complète d'une des jouissances les plus naturelles et les plus douces : l'amour et la culture des beaux végétaux. Je l'ai dit souvent à d'estimables jardiniers, que mes premières conceptions semblaient effrayer : mettez vos fleurs à la portée de tout le monde, et vous n'aurez pas assez de bras pour en élever. Tel est mon but, et, si je l'atteins, je mériterai peut-être que la dernière fleur qui s'échappera de mes mains soit placéé par vos mains amies sur mon tombeau.

Mais une autre branche de culture est venue, dans ces derniers temps, partager mes soins : ce sont les semis d'arbres faits en grand. Cette opération se rattachant plus particulièrement au bien public, méritera aussi plus particulièrement votre intérêt. Les fonds de terre, en propriétés privées ou communales, qui seraient susceptibles d'être plantés en bois, avec une réunion d'avantages reconnus par tous les agronomes,

---

(1) Le 3 juillet 1824. Voyez le procès-verbal de cette fête dans le Bulletin linnéen, pag. 33 et suiv., qui termine le III<sup>e</sup> volume des Actes de la Société.

se comptent en France par millions d'hectares. Eh bien, Messieurs, c'est par millions qu'il faut offrir aux propriétaires des plants jeunes et vigoureux de tous les arbres qui sont à la fois propres à décorer et à utiliser des lieux à la fois sauvages et improductifs ; et les immenses ressources qui vont se trouver à Fromont, surtout en arbres de l'Amérique et en conifères, exciteront et alimenteront en même temps, je l'espère, le mouvement généreux et patriotique auquel sera due la régénération de nos forêts.

Il n'est, vous le savez, de multiplication véritablement grande, utile et économique, que par la voie des semis. C'est ce qui m'a déterminé tout récemment à publier une instruction qui tend à faire affluer sur Fromont des graines de toutes les parties du monde. Vous en avez ordonné l'insertion dans vos Annales (1), afin qu'à l'aide de vos Annales, cette instruction fût bientôt connue du monde entier.

C'est aussi dans la pratique des semis que l'on observe ces jeux de la nature, qui transportent à un végétal les qualités d'un autre, qui produisent dans les germes des altérations et des modifications remarquables, et qui donnent naissance à des variétés nouvelles, que l'art vient ensuite à bout de fixer comme des espèces. Le hasard préside souvent à ces brillans phénomènes d'une génération mystérieuse ; mais l'observation en a fait aujourd'hui un art ; et nos fruits, ainsi que nos fleurs, peuvent, avec son secours, acquérir une nouvelle saveur ou un nouvel éclat. Je ne

---

(1) Voyez le Bulletin linnéen de 1826, pag. 9 et suiv. à la fin du V<sup>e</sup> volume des Actes de la Société.

mets point en doute qu'avec le temps les procédés de la fécondation artificielle ne puissent influencer jusque sur la qualité intrinsèque des bois propres aux grandes constructions.

C'est avec la joie d'un bien innocent triomphe que je vais avoir l'honneur, Messieurs et chers confrères, de vous dire un mot sur le beau produit hybride que j'ai récemment obtenu dans mes cultures. C'est un *Magnolia* nouveau, provenu d'une semence du *M. præcia*, ou *yulan*, fécondée par le pollen du *M. purpurea*, ou *discolor*. Je vais vous en lire la description. Votre amitié vient de donner mon nom à cette belle plante. Je pourrai accepter cet hommage du cœur, lorsqu'à la floraison prochaine vous aurez examiné l'individu sur le terrain, et que vous l'aurez jugé digne d'augmenter au printemps l'éclat de nos bosquets, par son port arborescent, par son beau feuillage, et surtout par ses fleurs larges et brillantes, où le blanc virginal (1) des pétales du *M. yulan* se colore vivement des teintes purpurines du *M. discolor*.



*DESCRIPTION du Magnolia - Soulange. — Magnolia Soulangiana, seu M. præcia flore albo purpurascens, var.*

Le *Magnolia* qui fait le sujet de cette Notice a de très-grands rapports avec deux autres espèces du

(1) Le *Magnolia yulan* est, en Chine, le symbole de la virginité, à cause du blanc pur de ses fleurs.

même genre, les *M. yulan* et *discolor* ; mais il présente des particularités qui l'éloignent assez de l'un et de l'autre pour qu'on puisse le considérer comme espèce nouvelle, ou tout au moins comme variété constante, comme un hybride rare et précieux, produit par le mélange des deux espèces dont il participe.

Voici les rapprochemens et les différences qu'on peut observer entre eux.

Le *M. Soulangiana* se rapproche du *Yulan* par son écorce, la forme de ses feuilles, qui cependant sont d'une consistance plus ferme ; par la régularité de ses belles corolles ; enfin par l'odeur suave qu'exhalent ses fleurs.

Il s'en éloigne par l'époque où il les épanouit : en effet, le *Yulan* montre les siennes sur des rameaux dénudés avant que les jeunes pousses aient rompu les bractées soyeuses qui les retiennent captives, et ses roses élégantes sont à peine flétries que l'on voit leur succéder celles du *M. Soulangiana*, qui sont accompagnées de feuilles d'un vert tendre sur lesquelles se détachent de larges coupes d'un blanc de neige à l'intérieur, et d'une couleur purpurine bien ménagée au dehors.

Cette nuance bien fondue, est le seul point de ressemblance qui puisse le rapprocher du *M. discolor*, car ce dernier a des feuilles d'une forme toute différente, leur disque se prolongeant jusqu'à la base du pétiole d'une manière insensible ; ses fleurs affectent la forme d'une tulipe, ne se développent jamais bien, et sont inodores ; enfin ces mêmes fleurs ne s'épanouissent que quand le *M. Soulangiana* a noué ses cônes. Voilà, ce me semble, assez de différences pour



qu'on ne puisse regarder ce dernier comme une simple variété du *M. discolor*.

Passons à la description des caractères, ils ont été saisis sur un individu vigoureux.

*Caractères.* — Arbre dont le tronc et les branches sont recouverts d'une écorce grise. Celle des jeunes rameaux qui sont fléchis en zigzag à chaque articulation donnant naissance aux feuilles, est d'un brun-gris, très-lisse, luisante, parsemée de points d'un blanc jaunâtre. Les plus jeunes pousses sont vertes, tomenteuses à leur base jusqu'à l'insertion du pétiole de la première feuille.

Celles-ci sont alternes, assez éloignées l'une de l'autre, amples, larges et cunéiformes au sommet, terminées par une pointe; rétrécies à leur base, qui se termine brusquement et inégalement sur les côtés du pétiole, à une certaine distance de sa naissance. Leur limbe est entier aux bords, d'une consistance ferme, doux et soyeux au toucher, d'un vert gai en-dessus, plus pâle en-dessous, à nervures obliques régulières jointes par un réseau vasculaire très-délicat : froissées, ces feuilles répandent une faible odeur aromatique. Les stipules sont longues, caduques et verdâtres.

Les pédoncules sont terminaux, renflés, soyeux, et le bouton est recouvert par une bractée d'un brun léger, translucide; le calice est formé de trois folioles obtuses, petites et caduques. La corolle est composée de neuf pétales disposés sur trois rangs; ils sont très-charnus et d'une odeur suave.

Les trois plus extérieurs, moins larges que ceux du milieu, sont ovales, lancéolés, élargis près de leur sommet et à leur base, étranglés vers leur tiers inférieur,

d'un blanc pur au dedans, de la même couleur au dehors, mais variés comme il suit : à leur insertion est une nuance vert jaunâtre, se fondant en pourpre rose très-pâle. Cette même teinte règne encore le long de la nervure moyenne du pétale, et prend d'autant plus d'intensité qu'elle s'éloigne davantage de l'attache au réceptacle. Au sommet du pétale c'est un pourpre tendre très-pur.

Les trois pétales intermédiaires sont les plus grands; ils sont spatuleux, larges et obtus au sommet, très-charnus et creusés en cuiller à leur base, et presque vers leur partie moyenne; leur superficie est marquée de nombreuses veines longitudinales; les plus près des bords sont rameuses. Ces trois pétales sont d'un blanc de porcelaine au dedans; leur face extérieure offre un fond de cette couleur, mais depuis leur insertion au réceptacle jusque vers leur milieu est une teinte d'un pourpre rosé, se fondant insensiblement sur le fond, à une distance d'au moins quatorze millimètres des bords. Ce rose marque les nervures latérales et la côte moyenne en se terminant à quelque distance du sommet.

Les trois pétales intérieurs sont plus petits, un peu plus étroits que les extérieurs, arrondis au sommet, rétrécis à leur base, d'un beau blanc au dedans et au dehors, portant sur toute leur longueur extérieure un sillon pourpré plus large que celui des pétales extérieurs, mais moins que celui des pétales du milieu, et se perdant insensiblement dans la masse blanche.

Le réceptacle est hexagone, marqué de six larges facettes et de trois marques linéaires placées au-dessous.

Les étamines sont nombreuses, disposées en spirale sur cinq rangs autour d'un axe qui s'élève au centre du réceptacle. Les filets sont de la longueur des anthères, cylindriques, aplatis, d'un pourpre violet; les anthères adnées aux deux côtés du filet sont jaune-purpurin, surtout à leur pointe; une ligne de cette même couleur règne aussi à leur partie moyenne.

Les ovaires sont nombreux, allongés, disposés en spirale, jaunâtres; les styles longs, réfléchis légèrement, d'un vert plus foncé.

Le cône, peu après la chute des pétales et des étamines, a au-dessus du réceptacle jusqu'à cinquante-quatre millimètres de longueur sur la grosseur d'une plume de cygne.

Le fruit n'a pas encore été observé.

*TABLEAU comparatif des principales différences qui existent entre la nouvelle plante et les deux espèces de Magnolia dont elle est le produit.*

ORGANES DE LA REPRODUCTION. — Le *Magnolia discolor* a les fleurs inodores, les étamines presque en entier purpurin-foncé; les ovaires à styles et stygmates verts, terminés de pourpre. — Dans le *M. Soulangiana*, les fleurs sont très-odorantes, d'une odeur douce et agréable. Étamines à filets purpurins, sommet et partie moyenne des anthères violacés. Ovaires jaunes, styles verts sans nuance pourprée. — Tandis que les fleurs du *M. yulan* sont odorantes, les étamines à filets rosés, les anthères, les ovaires et les styles jaunes.

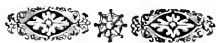
INFLORESCENCE. — Les fleurs du *M. yulan* s'épanouissent en mars et avril, long-temps avant la naissance des feuilles. — Les fleurs du *M. Soulangiana* naissent en avril et mai, quand celles du *yulan* sont flétries, et cet arbre couvert de feuillage. — En mai et juin les corolles du *M. discolor* se développent, lorsque le *M. Soulangiana* a perdu les siennes, ou au moins quand la fécondation est opérée.

FLEURS. — Dans le *M. discolor*, six pétales lancéolés, presque inégaux, roulés les uns sur les autres, ne s'ouvrant jamais en entier, blanc pur au dedans, violets au dehors, cette couleur gagnant jusqu'aux bords. — Les neuf pétales du *M. Soulangiana* se montrent sur trois rangs, inégaux, oblongs, creusés en cuiller à la base, blanc pur au dedans, ainsi qu'au dehors, avec une large bande moyenne pourprée, et la base de chaque pétale d'un rose pur; les trois plus extérieurs vert-jaune à l'extrême base. — Les neuf pétales du *M. yulan* sont aussi disposés sur trois rangs, oblongs, inégaux, mais d'un beau blanc pur au dedans et au dehors, avec quelques reflets d'un jaune très-pâle à la base interne.

FEUILLES. — Celles du *M. discolor* sont ovales, lancéolées, luisantes, d'un vert-bleu, plus pâles en dessous. Le disque de la feuille s'étend insensiblement sur les côtés du pétiole jusqu'à son insertion; tandis que celles des *M. Soulangiana* et *yulan* sont ovales, cunéiformes, très-larges, et pointues au sommet. Le disque de la feuille se termine brusquement et inégalement à vingt-sept millimètres de l'insertion du pétiole.

Bois. — Chez le *M. discolor* les rameaux sont flé-

chis, contournés, souvent raboteux, d'un cendré purpurin, plus foncé sur les jeunes pousses, où il est violet. — Dans le *M. Soulangiana*, les rameaux sont fléchis en zigzags réguliers, épiderme lisse, d'un brun cendré, parsemé de points d'un blanc jaunâtre. — Dans le *M. yulan*, l'écorce est encore unie, gris-cendré, souvent brunaâtre, avec des taches répandues sous forme de pustules jaunâtres.



---

# LINNÉ.

---

## ODE

PAR RÉNÉ-RICHARD-LOUIS CASTEL,

Vice-Président.

---

LE siècle de Louis, témoin de la querelle  
Des modernes talens et de l'antiquité,  
Ne vit point de Thémis la balance fidelle  
S'incliner d'un côté.

Mais ce procès fameux, plaidé durant cinq lustres,  
Sans appel en un jour se serait terminé,  
Si le même âge avait parmi ses noms illustres  
Vu le nom de LINNÉ.

Comme l'éclat constant de l'étoile polaire  
Sert de phare aux vaisseaux égarés sur les mers,  
Ainsi l'astre d'Upsal d'une pure lumière  
Eclaira l'univers.

Où va ce jeune essaim qu'au milieu des bocages  
LINNÉ charma long-temps de ses douces leçons ?  
Ils courent demander à de nouveaux rivages  
De nouvelles moissons

Quel succès eût suivi, dans l'Amérique entière,  
Leurs courses, leurs périls et leurs savans efforts,  
Si de la liberté l'enseigne hospitalière  
Eût flotté sur ces bords!

Aujourd'hui Panama, sur sa base profonde,  
D'un second Capitole élève les remparts;  
Aujourd'hui l'Amérique est l'exemple du monde  
Et l'asile des arts.



---

# LE MUSÉUM DE LINNÉ

A HAMMARBY;

Par M. OLAUS-ABR. ROBSAHM, d. m., Correspondant à Carlberg, en Suède.

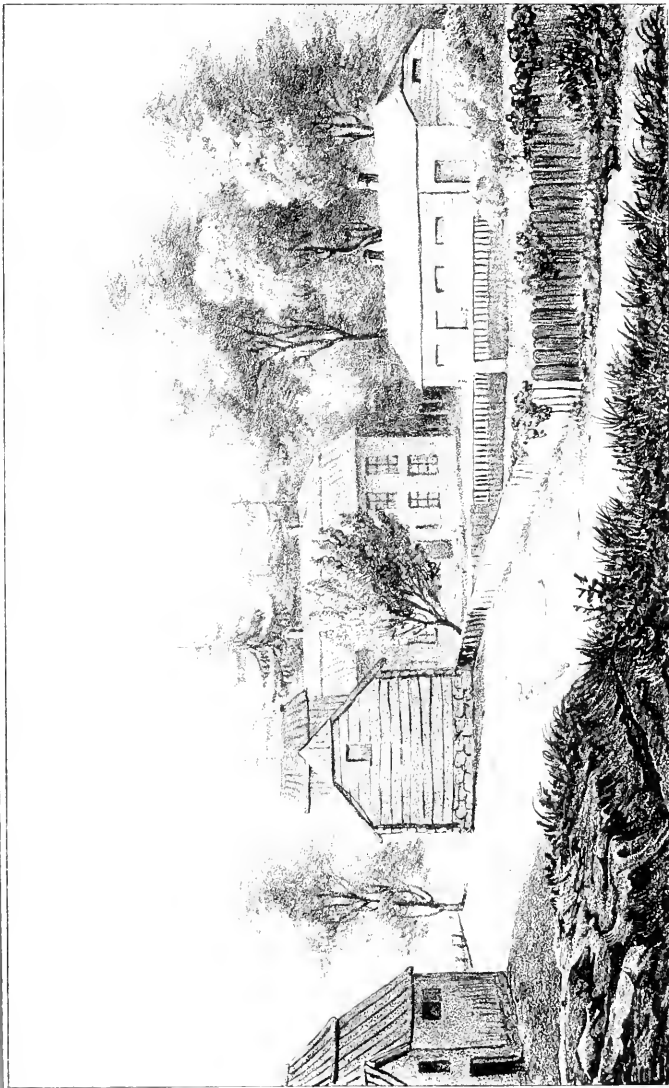
---

. . . . . Te, cuncta loquetur  
Tellus, te variis scribent in floribus hora.  
CLAUDIANTUS, *In Probin. Cons.*

A trois milles d'Upsal, l'ancienne capitale des Scandinaves, on montre, dans la commune de Dannark, la demeure champêtre où LINNÉ passa les dix derniers étés de sa vie active. L'habitation se nomme *Hammarby* (*Voyez* la planche II ci-jointe); elle est simple comme le furent les mœurs du grand homme; de vieux ormeaux l'ombragent, et un épais rideau d'arbres verts l'abritent des vents glacés du pôle.

Près de l'habitation, on voit encore le jardin que l'illustre réformateur des sciences naturelles avait créé pour y cultiver les arbres et arbustes de la Sibérie et les belles fleurs qui, des monts Ourals et Altaïs, sont descendues dans nos parterres. LINNÉ appela ce jardin son *Hortus Sibiricus*. Depuis 1778, il a perdu toute sa splendeur, et parmi les plantes communes qui en envahissent chaque jour l'enceinte, Flore conserve encore quelques tiges étrangères pour y rappeler la main amie qui prit tant de plaisir à les naturaliser.





Copyright del

Thos. Bates, Jr. & W. J. Burdett

Hammerby

Chemist, 1850



Après avoir visité l'*Hortus Sibiricus*, on traverse les prairies si richement variées, si soigneusement entretenues du temps de LINNÉ, et l'on arrive à un monticule aride, tout couvert de blocs de pierres, d'une élévation moyenne, et au sommet duquel notre maître, à tous fit bâtir un pavillon pour y déposer tout ce qu'il possédait, tout ce qu'il recevait journellement en plantes sèches, en dépouilles d'animaux, en productions minérales et en fossiles. Le bâtiment est un carré long, ouvert sur trois faces par une grande croisée, et sur la quatrième, par la porte d'entrée. (Voyez la planche III.)

De là, la vue s'étend sur un paysage magnifique et d'une belle étendue, coupé çà et là par de nombreux villages où se logeaient les disciples de LINNÉ. D'un côté, les yeux s'arrêtent sur la ville d'Upsal et sur le fleuve de Sala, qui la divise en deux parties; de l'autre, on entrevoit à l'horizon les eaux du golfe de Bothnie et les monts élancés de la Dalécarlie, qui renferment de vastes minières. Plus près, on découvre les débris d'une grandeur qui n'est plus, et les richesses d'une agriculture qui pourrait être encore plus florissante, malgré l'aridité du sol qu'elle exploite.

Dans ce temple des sciences naturelles, LINNÉ aimait à se voir entouré de ses amis et de ses disciples, qu'il chérissait tous d'une amitié tendre et inaltérable. Il s'y rendait chaque jour; et là, nouveau Moïse, ce grand et puissant génie, interprète fidèle de la nature, dicta les lois qui doivent présider à un enseignement bien entendu de ses productions; il dicta ces lois austères qui rétablirent l'ordre dans les classifications, et qui, bientôt après, adoptées par les peuples les plus

instruits, ouvrirent toutes les voies pour arriver plus promptement et plus sûrement à la conquête de la vérité.

Tant que LINNÉ vécut, ce sanctuaire, comme on l'a dit, était pour l'Europe studieuse, pour les naturalistes épars sur la surface du globe, le phare d'où s'élançaient toutes les clartés de la vraie science, d'où partaient les signaux utiles qui préparaient les progrès actuels de nos connaissances en histoire naturelle ; il était pour l'univers entier comme le méridien magnétique dans le plan duquel se dirigeaient toutes les recherches, toute l'ambition des explorateurs de la nature.

Aujourd'hui le bâtiment est veuf des riches collections qui décoraient tout son intérieur et montaient depuis le sol jusqu'à la voûte. A la mort de LINNÉ, son herbier, la plus grande partie de ses manuscrits et la presque totalité des objets rares qu'il possédait furent vendus au docteur SMITH, notre vénérable confrère, président et fondateur de la Société Linnéenne de Londres. Les autres objets furent acquis peu à peu par les amis, les admirateurs du grand homme ; et maintenant il ne reste plus dans le musée que la chaire du haut de laquelle LINNÉ donnait ses éloquents leçons et un crocodile du Nil demeuré suspendu au plafond. Comme le laurier jadis planté près du tombeau de VIRGILE, et destiné à ombrager l'urne contenant ses cendres, a vu ses feuilles, ses branches et jusques à ses racines enlevées par les amateurs de la haute poésie ; comme l'orme au pied duquel TURENNE fut enlevé à son armée, dont il était le père, et à sa patrie, dont il était le plus noble, le plus ferme appui, est tombé sous le couteau de tous les guerriers ;



Alpen-Tab. n. 1. W. v. A. v. 1848

Museum Linnæi

Geographum del.

Chenot Lith.



de même le musée d'Hammarby a été successivement dépouillé de tout ce qu'il renfermait par les naturalistes qui le visitaient et qui sollicitaient l'honneur d'emporter avec eux un souvenir du grand LINNÉ. Moi-même je conserve précieusement un œuf d'autruche (*Struthio camelus* L.) et quelques coquilles qui m'ont été donnés par mademoiselle ÉLISABETH LINNÉ, lors de mon pèlerinage à la retraite champêtre de son immortel père.

Malgré l'enlèvement successif des richesses déposées en ce musée, son enceinte sera toujours pour l'ami de la nature comme un temple sacré qu'il visitera avec un saint respect, et qu'il prendra plaisir à toucher dans toutes ses parties. Il y viendra respirer le même air que respira le législateur des sciences naturelles; il y viendra retrouver les doctrines qu'il y professa, ces doctrines profondes et éternelles qui, semblables aux semences ailées de certains végétaux proménées par les vents sur tous les points de la terre, sont répandues sur l'un et l'autre hémisphère et ont révélé les secrets de la vraie science; il y viendra se pénétrer de plus en plus de ces doctrines sublimes qui ont porté la vie dans toutes les branches de la zoologie et de la botanique, leur ont imposé l'ordre, principe de toutes choses durables, et formé cette élite de scrutateurs qui vont partout interrogeant la surface et les entrailles tant de fois bouleversées du globe que nous habitons. L'ombre révéree de LINNÉ erre autour de ce monument; la reconnaissance et l'admiration aimeront toujours à venir s'y entretenir avec elle. Le sol foulé par un grand homme inspire toujours de grandes pensées; tout en cherchant à y démêler les

traces de ses pas, on s'ouvre une route nouvelle qui mène à la gloire.

En sortant de ce sanctuaire, on voit sur la porte d'entrée les armoiries qui furent imposées à LINNÉ, avec l'ordre de l'étoile polaire. On a blâmé le grand homme de cette faiblesse; on a même cru y voir de la vanité et une coupable condescendance à de futiles distinctions. Personne n'aurait eu le secret du sentiment qui le fit agir de la sorte, si FABRICIUS, son élève et son ami, ne nous apprenait positivement qu'il regardait la faveur à lui accordée par le souverain de la Suède comme une victoire remportée par les sciences. Il savait très-bien que ce ne sont pas les rois qui décident du mérite d'un philosophe, mais la postérité qui le juge d'après le bien qu'il a fait au genre humain. LINNÉ voulait que la prééminence accordée à sa personne, et qui était le résultat de l'estime publique et de l'utile révolution qu'il avait introduite dans l'état présent, dans la marche future des sciences naturelles, servit de stimulant à la jeunesse avide de savoir. Il aimait la gloire, comme nous devons tous l'aimer; il la voulait justement acquise; il la voulait fondée sur l'amour de la science, sur le dévoûment à la patrie et au bien général de l'humanité; son adage ordinaire était *Famam extendere factis*, et jamais ce noble sentiment ne dégénéra chez lui en un orgueil offensant et insociable. L'étoile polaire et les armoiries acceptées par le fils du pasteur de Roeshult étaient des trophées nouveaux qui se mariaient, sans se nuire mutuellement, aux lauriers nés sous les pas du grand LINNÉ: il ne les avait point mendrées, elles n'enchaînèrent point sa conscience, elles n'altérèrent en rien sa bon-



homme, ses goûts simples, son ardeur pour l'étude : il était homme, il était illustre avant de les recevoir, il demeura tout aussi homme, tout aussi illustre après les avoir reçues. Peut-on en dire autant de nos jours, où nous voyons les citoyens les plus distingués dans la noble carrière des études utiles, descendre à toutes les sortes de bassesses, consentir à toutes les sortes d'humiliations pour obtenir des rubans d'une ou de plusieurs couleurs, pour avoir des titres avilis, et, par suite d'une ambition déréglée, tomber du sommet de l'honneur et de la vraie gloire dans la fange des portelivrées ?

Avant de quitter le muséum du grand LINNÉ, avant de descendre cette colline sacrée, avant de sortir d'Hammarby, recueillons la *Linnæa borealis*, chargeons-en nos mains et distribuons-la à ceux de nos frères qui, trop éloignés de la patrie de l'homme de génie qu'ils ont adopté pour maître, seront jaloux de posséder la fleur modeste née aux lieux mêmes qu'il habita, aux lieux mêmes où son âme immortelle demeurera empreinte tant qu'il y aura des âmes aimantes et studieuses.

---

---

# LA MAISON DES CHAMPS.

---

## STANCES

PAR M. CHARLES LEMESLE,

Membre correspondant.

---

HEUREUX le possesseur tranquille  
D'une douce compagne et d'un champêtre asile!  
Heureux qui sait régler sa fortune et son cœur,  
Qui dans des plaisirs purs sait chercher le bonheur,  
Et, loin des jeux d'enfans d'une foule imbécile,  
Vivre en paix et mourir sans peur!

D'un enclos moins grand que fertile,  
Qu'il est doux, par les soins d'une culture habile,  
D'accroître chaque jour les trésors savoureux!  
De l'arbre qu'on planta l'ombre rafraichit mieux.  
Qui n'aime aussi les fleurs, les fleurs charme fragile  
Et de l'odorat et des yeux?

De leurs tribus intéressantes  
Que tu nous montres bien, chante aimable *des Plantes*,  
Les attrait sans danger et les bienfaits sans prix!  
Tes beaux vers, ô CASTEL, ont leur franc coloris,  
Ils ont leurs doux parfums, leurs grâces élégantes,  
Et, comme elles, portent des fruits.

Dès long-temps, à LINNÉ fidèle,  
Ta lyre a tressailli de sa gloire immortelle.  
Bien qu'au PLINE du Nord ce jour soit consacré,  
De respect et de crainte à la fois pénétré,  
Après toi, devant toi, j'ose à peine, en mon zèle,  
Prononcer son nom vénéré.

Vrai botaniste et vrai poète,  
Tu chéris comme lui les champs et la retraite.  
C'est là que la nature à ses doctes amans  
Livre plus volontiers ses charmes imposans;  
Là, l'inspiration, de sa source secrète,  
Fait jaillir les flots enivrans.

Là, dans plus d'un soin domestique,  
Objet des froids mépris du citadin caustique,  
Sous les traits du plaisir le travail nous sourit.  
Tour à tour occupant et le corps et l'esprit,  
Interrogeant le monde ou moral ou physique,  
On médite, on agit, on vit.

Sous un toit simple et solitaire,  
L'hymen conserve mieux son sacré caractère :  
On est père plus tendre, on est plus tendre époux,  
L'âme ne se nourrit que de sentimens doux :  
Tout ce qui nous entoure, allié tributaire,  
Existe par nous et pour nous.

Le sage, en ce séjour qu'il aime,  
Jouit de la nature et jouit de lui-même.  
Rien d'un cœur simple et droit ne vaut le calme heureux ;  
L'art d'étendre nos biens est de borner nos vœux ;  
Mais la fièvre nous brûle, et jusqu'au jour suprême,  
Nous délirons à qui mieux mieux.

# CONSIDÉRATIONS

## GÉNÉRALES

*Sur la vitalité et l'irritabilité des végétaux ;*  
par M. BAILLY DE MERLIEUX, Membre rési-  
dant.

---

LORSQUE nous portons nos regards sur la nature, les preuves qui attestent la vie des plantes sont si multipliées, qu'elles pénètrent dans notre esprit par toutes les voies. Quand sous nos yeux, et de grains imperceptibles, en peu d'années, jaillit une forêt ; quand nous voyons la plante chercher autour d'elle et choisir les alimens qui lui conviennent, s'en abreuver, s'en nourrir, se développer avec plus ou moins d'énergie, selon l'abondance de ces alimens et l'état de sa santé ; lorsque nous avons reconnu dans les végétaux l'existence de deux sexes dont l'union est nécessaire à la reproduction de l'espèce, et que nous avons vu cette union accompagnée de phénomènes et de mouvemens qui semblent indiquer des sensations et des plaisirs, non-seulement nous nous écrivons que les plantes sont des êtres vivans, mais, avec DARWIN, nous sommes tentés de leur accorder des sentimens et des passions.

Ramenés par le doute philosophique vers l'étude plus approfondie de l'organisation, les végétaux, lorsqu'on les considère d'une manière très-générale, s'of-

frent à nous comme des êtres doués de toutes les facultés inhérentes à la vie de l'individu et à la vie de l'espèce, mais privés des fonctions de relation, la sensibilité et le mouvement volontaire. Ils semblent donc ne posséder que ce genre de vie dont les animaux n'ont point la conscience, qui cependant est plus impérieusement essentielle à leur conservation, et que BICHAT désignait sous le nom de *vie végétative*.

Les causes qui président à la mise en jeu et à l'entretien de la vie sont sans doute encore un mystère profond; cependant les pas que nous faisons chaque jour, d'un côté, par l'application plus complète des lois générales de la nature, de l'autre, par l'étude microscopique des organes, circonscrivent de plus en plus la question, et semblent devoir nous conduire prochainement dans le sanctuaire où réside la source cachée de la vie. En attendant cette victoire, tâchons de tracer rapidement le tableau des incertitudes qui nous entourent, des découvertes qui commencent à les éclaircir, des voies qui pourront peut-être les dissiper complètement.

× L'étude de l'organisation des végétaux nous apprend que leur existence est entretenue par la formation d'une matière organique demi-liquide, contenue dans des vaisseaux ou des cellules solides qu'elle-même produit et développe. C'est dans cette substance que paraît résider le principe vital, dont la source primitive nous est inconnue, mais que nous sommes obligés d'admettre, puisque les lois mécaniques sont impuissantes pour l'explication d'une foule de phénomènes des corps organisés. Qui pourrait, en effet, leur confier cet acte mystérieux dans lequel les êtres vivans

élaborent le corps qui, détaché d'eux, doit reproduire un être semblable? Qui donnerait à ces êtres le pouvoir de résister avec force aux causes de destruction, soit chimiques, soit physiques, qui les entourent, résistance qui a paru si importante à certains physiologistes, qu'ils ont osé définir la vie, l'ensemble des fonctions qui résistent à la mort?

Si nous ignorons qui met en jeu la fibre végétale, des découvertes très-récentes semblent du moins nous en indiquer la nature : déjà PRIESTLEY avait vu dans les transformations de la matière verte la source de toute organisation, aussi bien végétale qu'animale ; déjà d'autres naturalistes avaient observé au dernier échelon des deux règnes, des êtres, animaux et plantes tout à la fois, passant successivement de l'un à l'autre état, et qu'ils ont, par ce motif, appelés *zoocarpes*, ou *phytozoaires*. Enfin M. EDWARDS (1) n'a pas seulement observé que les conferves, au lieu de semences, produisent des animalcules qui à leur tour s'allongent en filament végétant ; il vient encore de prouver qu'elles sont composées de tubes divisés en cloisons occupées par des grains de matière verte. Ces grains, il les a reconnus doués du mouvement et identiques avec les monades de MULLER : il les a pareillement retrouvés dans des substances animales et végétales, soit macérés dans l'eau, soit déchirés, et jusque dans les vaisseaux propres des plantes. Ces animalcules seraient donc des grains de matière verte végétale? Ces cellules vivantes, ces vaisseaux végétant seraient des conferves, seraient aussi des monades? M. EDWARDS

---

(1) Mémoire lu à l'Académie des sciences de l'Institut le 9 mai 1826.

conclut de ses observations que les vaisseaux propres, en se détachant les uns des autres, en se gonflant par l'imbibition de l'eau, en éprouvant l'influence du soleil, acquièrent une vie indépendante et deviennent des conserves; qu'ainsi, toutes les parties principales des feuilles, en se décomposant dans des conditions convenables, peuvent aussi acquérir une vie indépendante, soit d'animalcules en demeurant isolées, soit de plante lorsqu'elles s'agglomèrent plusieurs ensemble.

Cet habile observateur a donc, pour ainsi dire, assisté à la formation des êtres les plus simples des deux règnes organiques. Quand on considère que ces phénomènes se manifestent principalement sous l'influence de la chaleur et de la lumière, lorsqu'on réfléchit aux puissans effets de ces deux agens, on est bien tenté de leur attribuer l'excitabilité qui, agissant sur des matières ainsi disposées, semble suffire pour expliquer la cause et les premiers effets de l'organisation. Dans ce système, nous dirons que la chaleur et la lumière, par leurs mouvemens vibratoires, font naître de la décomposition des substances organiques, ces grains de matière verte, rudiment primitif de toute organisation : que par leur action répétée ils sollicitent leur union et impriment à leur ensemble le mouvement contractile qui entretiendra leur vitalité, et permettra leur reproduction toutes les fois que quelques-unes de leurs parties, douées des mêmes facultés, seront soumises aux mêmes influences. Quel sera d'ailleurs le rôle de l'électricité dont l'action dans la végétation est également irrécusable? Ce fluide, en s'accumulant, ou en traversant les organes, servira à rétablir leur tonicité et à réveiller leur contractilité; enfin,

il mettra en jeu les organes de la reproduction et opérera la fécondation des germes ; car de nombreuses considérations tendent à faire croire que cette importante fonction s'accomplit sous ses auspices. Ainsi que nous l'avons dit ailleurs, dans des *Considérations générales sur la cause des phénomènes physiques* (1) ; nous sommes loin de mettre tous ces aperçus sur le même rang de probabilité, mais nous ferons remarquer qu'il est aussi important pour celui qui veut contribuer à l'avancement de la science de se laisser guider par des idées théoriques, que dangereux d'y attacher trop de réalité.

Les agens dont nous venons de parler manifestent leur pouvoir par mille phénomènes divers : « que les » parties herbacées, dit M. DE MIRBEL, versent dans » l'atmosphère des torrens d'air vital ; que le carbone, » se combinant avec les élémens de l'eau, forme les » gommes, les résines, les huiles, etc. ; qu'il s'unit » au tissu de la plante et le fortifie ; que les feuilles, » les fleurs, les fruits se nuancent de mille couleurs ; » que les grains du pollen se remplissent de la liqueur » fécondante ; que les feuilles et les étamines se meu- » vent comme si elles avaient des nerfs et des muscles ; » que les brillantes enveloppes des organes de la gé- » nération étalent ou resserrent les lames délicates » qui les composent ; tous ces phénomènes sont sou- » mis à l'influence de la lumière. S'il était possible » que le soleil, perdant tout-à-coup son éclat, ne lançât » plus sur la terre que des rayons calorifiques, bien-

---

(1) Voyez la *Physique des corps impondérables* ; par MM. BABINET et BAILLY DE MERLIEUX.



» tût il ne subsisterait de tout le règne végétal qu'un  
 » petit nombre d'espèces, placés si bas dans l'échelle  
 » des êtres, qu'à peine oserions-nous leur donner le  
 » nom de plantes. » L'absence de la vie est en effet un  
 des caractères de l'absence de la lumière, et dans ces  
 grottes ténébreuses, dans ces mines profondes, où l'in-  
 fluence vivifiante du soleil ne peut se faire sentir, à  
 peine voyons-nous quelques champignons informes,  
 composés d'un tissu cellulaire distendu, première  
 ébauche de la matière organique, attester que la cha-  
 leur, modification d'un fluide lumineux, peut en rem-  
 plir quelques-unes des fonctions les plus simples. Mais  
 l'absence de la vie caractérise aussi l'absence de la  
 chaleur : ainsi, dans ces climats glacés qui accompa-  
 gnent les deux extrémités de l'axe de notre globe, c'est  
 en vain que la lumière répète long-temps son action  
 sur les corps.

Un des effets les plus remarquables de cette action,  
 c'est la direction constante des racines et des tiges.  
 Sollicitées en sens contraire par l'action de cet agent,  
 en vertu d'une cause qui nous est tout-à-fait incon-  
 nue, la racine suit toutes les directions où elle peut  
 se plonger dans l'obscurité, la tige, toutes celles qui  
 peuvent lui faire recevoir une plus grande masse de  
 lumière.

Comme le remarque M. DUTROCHET, les phénomènes  
 les plus généraux de la nature, ceux qu'elle présente  
 sans cesse à nos yeux, sont ceux que la plupart des  
 hommes remarquent le moins. Celui qui n'a pas ap-  
 pris à méditer sur les phénomènes naturels se per-  
 suade avec peine, par exemple, qu'il existe un mystère  
 profond dans l'ascension des tiges des végétaux et dans

la progression descendante de leurs racines; ce phénomène, cependant, est un des plus curieux parmi ceux que nous offre la vie végétale. Il n'est personne qui ne soit frappé de cette réflexion, en considérant la tendance universelle des parties aériennes et terrestres des plantes; mais il est une foule de phénomènes accessoires qui viennent se ranger à côté du fait général, et qu'il est important de noter, parce qu'ils pourront un jour nous éclairer sur l'action qui produit ces effets.

Nous voyons les plantes élevées dans des souterrains réduites pour ainsi dire à la condition des racines; mais s'il existe une ouverture par laquelle pénétre la lumière, toutes se penchent, s'allongent vers elle, surmontent tous les obstacles qui s'opposent à cette tendance invincible; les végétaux placés sur des fenêtres, attachés à des murailles, abrités par des toits non transparens, s'infléchissent au dehors, et même se renversent pour remonter ensuite vers le point le plus éclairé. On sait que la plumule et la radicule, quelle que soit la position de la graine, ne se trompent pas de direction, l'une vers le ciel, l'autre vers la terre : DUNAMEL a observé que quand on fait germer des graines dans des tubes trop étroits pour que la tige et la radicule puissent se retourner, elles se contournent en spirales. Le retournement des feuilles et des fleurs contrariées dans leur position naturelle est un phénomène du même genre, dont le palissage des arbres fruitiers nous offre de fréquens exemples : constamment la face supérieure des feuilles et la partie la plus vivement colorée des fleurs se place de façon à recevoir le plus possible l'impression des rayons de lumière; telle

est même la cause déterminante de la position qu'affecte chaque feuille d'une plante ou d'un arbre; qu'il soit isolé ou entouré d'autres végétaux, on reconnaît qu'aucune disposition n'aurait atteint le but de la nature aussi bien que celle qui été adoptée par les feuilles. Combien en est-il que nous voyons même se mouvoir pour suivre la marche du soleil! Combien de fleurs tournent sans cesse leurs regards vers l'astre qui dispense la vie! Les anciens avaient observé ce phénomène, et l'avaient introduit dans leur mythologie, lorsqu'ils nous racontent que Clytie, inconsolable d'avoir perdu l'amour d'Apollon, refusant toute consolation, fut enfin métamorphosée en fleur qui se tourne continuellement vers le soleil: c'est l'héliotrope des anciens qui nous est aujourd'hui parfaitement connu (1).

Il est des plantes parasites qui vivent aux dépens d'autres végétaux: tel est le gui. Le principe qui dirige sa racine est aussi la tendance à fuir la lumière et à pénétrer perpendiculairement à la surface d'implantation: en sorte que, placée à la partie inférieure d'un rameau, la graine du gui dirige sa racine vers le ciel afin de s'implanter dans un rameau: l'embryon du gui se comporte donc, par rapport à la branche qui le nourrit, comme les autres graines par rapport à la terre. Les moisissures, les poils des végétaux, sont également toujours perpendiculaires à leur surface d'implantation, et sans doute cette cause combinée avec la tendance générale des tiges vers le ciel, des

---

(1) Voyez dans le V<sup>e</sup> volume des Actes de la Société Linnéenne, pag. 164 et suiv., le mémoire publié par M. THIÉBAUT DE BERNEAUD.

racines vers le centre de la terre, produit la direction moyenne des branches et des racines latérales.

Un fait bien important à noter, et que M. DUTROCHET a mis dans tout son jour, c'est que l'on voit les racines et les tiges, qu'elles soient plongées dans l'obscurité ou exposées à la lumière, d'une manière invariable, tendre vers le ciel lorsqu'elles sont colorées, tendre vers la terre lorsqu'elles sont incolores. C'est ainsi que dans plusieurs plantes aquatiques, et notamment chez la *Sagittaria sagittifolia*, les bourgeons axillaires, naissant décolorés, se courbent et dirigent verticalement leur pointe vers le centre de la terre, au lieu de la porter vers le ciel; se comportant dans ce retournement comme la radicule d'une graine semée à contre-sens. Cette tige souterraine munie de feuilles décolorées comme elle, se plonge dans la vase, où sa progression devient horizontale; enfin, bientôt son bourgeon terminal prend une couleur verte, et dès lors il affecte une direction ascendante et devient tige aérienne. De même, dans la digitale, l'ovaire se redresse après la chute de la fleur, qui était dirigée vers la terre, tandis que le contraire a lieu dans le liseron des champs; c'est que le premier ovaire a pris une couleur verte très-prononcée, tandis que le second est demeuré incolore. Concluons nous de là, avec M. DUTROCHET, que la coloration est la condition organique à laquelle est attachée la différence de direction des diverses parties des plantes? Nous nous en garderons bien. Rappelons-nous que la coloration est un effet entièrement dépendant de l'action de la lumière, et dès lors nous serons conduits à penser que dans les végétaux cette coloration dénote l'influence

de la lumière, qui est ainsi la condition déterminante de la direction des tiges; et si l'on nous cite l'exemple des tiges colorées qui se relèvent quoique privées de lumière, rappelons-nous que l'obscurité n'est point absolue, mais relative à nos organes; rappelons-nous que la chaleur, qui existe partout, n'est qu'une modification de la lumière.

Dans tous ses mouvemens, en quelque sorte instinctifs, la plante manifeste le discernement le plus parfait, suivant toujours la voie qui doit la faire parvenir le plus promptement à son but. Mais cet effet n'est-il pas plutôt une preuve de la cause qui le produit, car, si l'action de la lumière attire les tiges, ne doit-il pas en résulter qu'elles marchent vers elle par le chemin le plus court? et ce qui le démontre, c'est que la tige soumise à l'action des deux faisceaux de lumière égaux en intensité ne se porte pas vers l'un d'eux pour s'exposer à l'influence directe de ses rayons, mais elle prend la direction moyenne entre les deux faisceaux, direction qui la conduit dans l'obscurité. Nous ne devons donc reconnaître que l'influence d'un agent tout-puissant dans cette tendance, qui semble l'effet d'une volonté bien prononcée.

L'action seule de la lumière ne peut rendre raison de l'ascension des tiges et de la progression descendante des racines. Les belles expériences de M. KNIGHT, et plus récemment de M. DUTROCHET, sur les phénomènes qui se passent lorsqu'on soumet des graines en germination ou des tiges en végétation à divers mouvemens de rotation, ont démontré que la cause de la pesanteur ou la gravitation vers le centre de la terre concourait aussi d'une manière énergique et constante

à cette direction. Nous regrettons de ne pouvoir entrer dans le détail de ces curieuses expériences, mais nous dirons d'une manière générale que les plumules, les tiges, la face supérieure des feuilles, les fleurs qui se tournent vers la lumière, soumises à un mouvement de rotation, se dirigent constamment vers le centre de cette rotation; tandis que la radicule, les racines, la face inférieure des feuilles, se dirigent d'une manière aussi invincible vers la circonférence; ce qui nous porte à conclure, avec M. DUTROCHET, que les deux faces opposées des feuilles possèdent des conditions vitales opposées dans leur nature, comme cela a lieu pour la plumule et la radicule des embryons séminaux: la face supérieure des feuilles possède les conditions vitales de la plumule, la face inférieure, celles de la radicule, et toutes deux se dirigent de la même manière. Ainsi, c'est l'action de la lumière qui provoque la direction des tiges et de la face supérieure des feuilles et des fleurs, vers le lieu duquel cette lumière arrive; c'est la gravitation, c'est aussi le besoin de fuir la lumière qui provoque le mouvement descendant des racines, et porte la face inférieure des feuilles et des fleurs, de même que la radicule du gui, à s'éloigner du lieu duquel la lumière émane.

Il est une autre classe de phénomènes où les plantes manifestent des mouvemens spontanés plus évidens encore: nous voulons parler de ces effets singuliers qu'on désigne sous le nom d'irritabilité des végétaux et de sommeil des plantes. Aux approches de la nuit les feuilles et les fleurs d'un grand nombre de végétaux affectent des positions et des directions différentes de celles qu'elles offraient durant le jour. Cet effet est

surtout très-sensible dans les plantes à feuilles composées. L'amorpha, le faux acacia, abaissent leurs feuilles dès que le soleil disparaît, et durant la nuit elles sont tout-à-fait pendantes, au réveil du matin leurs folioles s'éteudent, et plus tard elles présentent encore le phénomène remarquable qu'à mesure que la lumière et la chaleur augmentent, elles se redressent, en sorte qu'elles pointent vers le ciel au milieu du jour. L'état diurne des feuilles présente donc aussi des variations, et à l'effet que nous venons de noter s'en rattache un autre plus général, observé par BONNET : c'est que les feuilles larges prennent une forme concave lorsqu'elles sont frappées par une vive lumière. Qui ne conçoit que ce phénomène provient de ce que les extrémités des nervures des feuilles se comportent comme si elles étaient des extrémités de tiges, et qu'en cette qualité, elles tendent vers la lumière ?

Les positions qu'affectent les feuilles et les inflorescences dans leur état nocturne varient à l'infini. Sous ce rapport, la casse du Maryland est une des plantes les plus curieuses : le soir ses folioles s'abaissent en tournant sur leur articulation, de manière qu'elles s'appliquent l'une contre l'autre, par leur face supérieure. Dans le *Mimosa pudica* le pétiole principal lui-même s'incline, les pétioles secondaires se rapprochent, et les folioles s'appliquent les unes sur les autres comme les tuiles d'un toit.

Ces mouvemens remarquables ont beaucoup occupé les naturalistes. BONNET les attribuaît à l'influence de l'humidité de la nuit; LINNÉ, à l'absence de la lumière; M. DE CANDOLLE a démontré la vérité de cette dernière opinion, en plaçant dans l'obscurité plusieurs

plantes douées de cette faculté et les éclairant artificiellement; il en a vu plusieurs changer les heures de leurs veilles et de leur sommeil, et faire de la nuit le jour, et du jour la nuit. M. DUTROCHET, auquel nous devons une série des belles recherches sur la sensitive, et qui, le premier, a bien expliqué l'anatomie et le mécanisme des articulations des feuilles de cette plante, conclut de ses expériences, que la lumière est l'agent dans l'influence duquel les végétaux puisent le renouvellement des conditions de leur motilité. En privant une sensitive de ces conditions, en partie seulement, on la réduit au mode d'existence des végétaux vulgaires, c'est-à-dire qu'elle ne meut plus ses feuilles sous l'influence des agens mécaniques, et, dans l'état d'épuisement complet de ces conditions, elle devient incapable de sommeil et de réveil appréciables, comme tant d'autres végétaux.

La sensitive est une des plantes qui offrent le plus curieux mouvement d'irritabilité; non-seulement la plicature de ses folioles s'observe lorsque le soleil disparaît sous l'horizon, ou est obscurci par un nuage épais, mais encore une secousse, une égratignure, le contact de la main, la chaleur, le froid, les agens chimiques, agissent sur elle, et souvent l'action exercée sur une seule foliole se communique à plusieurs autres et jusqu'au pétiole commun. C'est dans les articulations que réside cette faculté de mouvemens, aussi sont-elles bien plus sensibles que toute autre partie. Dans le *Dionæa muscipula*, la feuille offre deux lobes réunis par une charnière: quand un insecte vient toucher la face supérieure de ces lobes, ils se rapprochent et saisissent l'animal qui les irrite: les *Drosera rotun-*



*difolia* et *angustifolia*, qui croissent aux environs de Paris, ferment leurs feuilles comme des bourses; ce qui leur a valu, ainsi qu'à la *Dionæa*, le nom d'attrape-mouche. Beaucoup d'autres végétaux exécutent des mouvemens analogues, moins remarquables, qui, dans tous les cas, ont plus d'énergie lorsque la lumière est vive, la chaleur forte, l'état électrique intense. Mais de tous les végétaux, le plus singulier sous ce rapport, est l'*Hedisarum gyrans*, espèce de sainfoin du Bengale : les feuilles de cette plante sont composées de trois folioles; la plus grande, qui est terminale, exécute un faible mouvement sur son articulation; mais les deux petites latérales ont un double mouvement, l'un de bascule de haut en bas, l'autre de torsion en se rapprochant ou s'éloignant de la grande foliole; ce mouvement paraît inhérent à leur organisation; car, tout en présentant de fréquentes irrégularités, il ne cesse jamais, alors même que la feuille est détachée de la plante.

Il n'est point d'organes plus irritables que ceux de la reproduction; ainsi les étamines de la rne s'inclinent alternativement sur le pistil, touchent les stygmates, puis se redressent et tombent; dans l'épine-vinette, le *Cactus opuntia*, le *Sparmannia*, les étamines sont si irritables qu'elles s'agitent dès qu'on les touche. Il en est de même des pistils du *Martynia*, de ceux de plusieurs plantes de la famille des Bignonées, des Personnées, des Cynarocéphales, etc. Dans les fleurs de la passion, les nigelles, les épilobes, les styles se penchent vers les étamines, exécutant aussi divers mouvemens d'irritabilité qui semblent indiquer une sorte d'instinct.

Des faits que nous venons d'exposer, il résulte évi-

demment que les plantes sont douées d'un principe vital susceptible d'être mis en action par l'influence des agens extérieurs ; mais en concluons-nous, avec certains phytologistes, que les végétaux possèdent une sorte de sentiment ? Il est encore une série de phénomènes, les uns communs à toutes les plantes, les autres particuliers à certaines espèces, qui sembleraient l'indiquer, et qui ont même engagé plusieurs écrivains à douer les plantes d'instinct. Lorsque les fibres de la racine se dirigent constamment vers la nourriture la plus convenable et souvent vont la chercher à de grandes distances ; lorsque les fleurs se ferment à l'approche de la pluie ; lorsqu'une plante, dominée par une invincible antipathie, refuse de croître à côté d'autres végétaux ; lorsqu'une tige grimpante néglige et a même horreur de s'appuyer sur certains arbres, tandis qu'elle va chercher celui avec lequel elle sympathise ; dans tous ces faits, ne devons-nous point voir des témoignages irrécusables du sentiment et de l'instinct des végétaux ?

Toujours guidés par le doute philosophique, gardons-nous de généraliser les conséquences de phénomènes peu nombreux, quelquefois incertains. Lorsque la puissance vitale végétative ordinaire et l'action des agens extérieurs suffisent pour expliquer l'ascension de la sève et la direction particulière des tiges et des racines, des feuilles et des fleurs que le P. KEITH et d'autres naturalistes apportaient surtout en preuve de l'instinct des plantes, ne nous pressons pas d'invoquer au secours de notre impuissance des moyens surnaturels. Si les végétaux semblent avoir en partage plusieurs des facultés inhérentes aux animaux, s'il est impossible de distinguer l'animal de la plante, dans les

dernières classes où ces êtres passent alternativement et sous nos yeux d'un règne à l'autre ; si les végétaux paraissent même formés d'une matière animée, ce ne sont pas encore des motifs suffisans pour les douer de facultés qui nous échappent, dont nous ne connaissons ni la cause ni l'origine, dont chaque découverte semble s'attacher à diminuer l'empire. Attendons les révélations de l'expérience, et, amans sincères de la nature, interrogeons-la sur les secrets qu'elle nous dérobe : si un voile épais couvre encore ses mystérieux principes, rappelons-nous que des premières faveurs ont le droit de nous rendre exigeans et de nous faire bien augurer du succès.

---

---

# LA ROSE.

---

## ODE V<sup>me</sup> D'ANACRÉON;

TRADUCTION DE M. LOUIS, COMTE DE CHEVIGNÉ,

Correspondant.

---

MÊLONS au jus de nos raisins  
La rose chère à Cythérée;  
De roses ma muse parée  
Fête d'aimables libertins.  
Le printemps a nourri la rose,  
Elle est le miracle des fleurs,  
L'œil du jeune amant s'y repose,  
L'Olympe chérit ses couleurs.  
Amour, quand la danse t'appelle  
Avec les Grâces et les Jeux,  
Ta main, de la rose nouvelle,  
A soin d'embellir tes cheveux.  
Couronnons-nous à son exemple :  
Evohé, je veux qu'en ton temple  
La jeune Ismène à mon côté,  
Offrant sa gorge à peine éclosé,  
Figure, sous un dais de rose,  
La danse de la volupté.

---

## DISCOURS

*Sur l'importance des faits en histoire naturelle, et sur la véritable marche à suivre pour les bien établir; par M. THIÉBAUT DE BERNEAUD, Secrétaire perpétuel.*

---

Les instructions de la nature sont tardives et lentes; celles des hommes sont presque toujours prématurées.

J.-J. ROUSSEAU, *Emile*, liv. IV.

QUAND, au renouvellement de la belle saison, nous arrêtons notre pensée sur le vaste tableau de la nature, et que nous contemplons en détail les mystères de la vie et de la mort; ou bien quand, guidés par le génie de l'investigation, nous interrogeons les témoins muets, mais irrécusables, de ces révolutions antiques qui tant de fois ont changé la face de la terre, notre âme, saisie d'admiration, s'incline tout en s'élevant au-dessus d'elle-même. Revenue de cette noble extase, pour en prolonger la jouissance si pure, elle veut en apprécier tous les degrés, elle veut en connaître la cause morale et mesurer l'étendue de ce sentiment qui la grandit à ses propres yeux; elle veut en faire sa propriété, elle veut qu'elle serve de véhicule à son existence intellectuelle et de soutien à son existence

physique. Dès lors elle s'adresse aux études auxquelles nous nous livrons, et leur demande compte de tout ce qu'elle éprouve, de tout ce qu'elle espère.

Sans l'examen attentif des choses, sans la recherche de leurs rapports entre elles et avec les besoins de la vie, la contemplation nous écraserait de tout son poids, elle nous rendrait stupides, elle nous retiendrait dans le cercle étroit des facultés instinctives. Qu'elle réponde au contraire aux sollicitations de la raison, la lumière jaillit. La flamme est d'abord imparfaite, superficielle; bientôt elle acquiert du volume, elle s'étend à mesure que nos idées se débrouillent, à mesure que les connaissances acquises s'appliquent à nos besoins; le génie vient ensuite s'en emparer; il s'ouvre une nouvelle voie pour arriver à la conquête de la vérité, il nous donne de nouvelles forces en nous créant de nouvelles ressources, et dès lors, véritablement assis au sommet de la création, nous embrassons le monde entier, nous voguons sur le cristal de l'onde amère, nous unissons par un commerce d'échanges deux hémisphères qui semblaient condamnés à s'ignorer toujours, nous pénétrons dans les profondeurs de la terre, et nous calculons le mouvement des globes qui brillent et gravitent sur nos têtes.

Ces résultats sublimes de l'humaine intelligence sont le fruit tardif des siècles : tant il est vrai que le travail soutenu surmonte les plus grands obstacles; qu'une pensée en fait naître une autre, et que, lorsqu'elle part d'un fait bien observé, elle arrive toujours à une solution importante. La science des faits est donc l'objet le plus digne de nos méditations; mais pour qu'ils inspirent le génie, pour qu'ils alimentent le feu sacré

dans tous les cœurs bien nés, il faut que les faits soient recueillis avec soin, discutés sans passion, constatés d'une manière à porter la conviction dans les esprits les moins disposés à croire.

De cette vérité première, tâchons d'en acquérir une seconde en interrogeant les siècles qui nous ont précédés. C'est lorsque nous aurons vu la marche qu'ils ont suivie, que nous pourrons éviter les écueils que nos pères ont rencontrés.

Les savans de la haute antiquité, n'écrivant que pour un petit nombre d'élus, se sont contentés de signaler simplement l'objet qu'ils avaient en vue, et qu'ils pouvaient montrer incessamment. Ils ont laissé fort peu de chose à dire et même à faire en sciences morales et politiques; mais il n'en est pas de même en histoire naturelle, qui demande, pour être saisie sous toutes ses faces, beaucoup plus de termes de comparaison qu'ils n'en avaient, et le secours de ces heureux auxiliaires au moyen desquels nous donnons de l'ampleur aux objets que l'œil ne pourrait percevoir aisément. Parmi les écrivains de la Grèce héroïque, nous devons cependant excepter, et le grand ARISTOTE et THÉOPHRASTE, qui fut son élève, son ami, son digne successeur : tous deux ils ont mis beaucoup de franchise dans leurs observations, et d'exactitude dans les faits qu'ils ont recueillis par eux-mêmes.

Nous ne trouvons plus cet accord des faits et de la pensée lorsque nous arrivons chez les Latins. Trop occupés de conquêtes, ils éclairent moins le monde qu'ils ne l'écrasent du poids de leur ambition. PLINIE avait tenté de poursuivre l'honorable carrière ouverte par les Grecs; mais il n'eut pas le temps de mettre en

ordre les immenses matériaux de son *Histoire naturelle*. Ce livre ne nous est parvenu que très-imparfait.

Si de cet homme illustre nous descendons aux âges qui suivirent la grande migration des peuples du Nord, nous voyons l'anarchie féodale n'ayant plus de frein, la terre livrée à l'oppression, aux brigandages du plus fort : nous voyons l'homme tout convert des stigmates de l'ignorance et de la servitude, plongé dans la misère la plus profonde, dans l'abrutissement le plus absolu, ne pas même éprouver le désir d'y échapper. Comment espérer alors que les sciences puissent profiter aux hommes, et dissiper les épaisses ténèbres, les ténèbres universelles qui avaient envahi une grande partie de la terre, qui menaçaient de vouloir la couvrir à jamais tout entière et n'en faire qu'une vaste et inutile Thésaïde? Le temple où brillaient autrefois la science, la sagesse et la liberté était voilé, le sanctuaire était désert, et sur les marches du portique, à moitié ruiné, gisait l'emblème du mystère, qui repoussait tout ce qui osait approcher. Dans cet état de choses, l'erreur devint souveraine, les préjugés les plus absurdes enchaînèrent la pensée, les faits, recueillis à l'ombre des cloîtres, y subirent les épreuves d'une religion soupçonneuse, d'une ignorance de nécessité; la vérité fut exilée, et des écrits tracés à cette époque il ne sortira jamais une étincelle bienfaisante, jamais ils n'inspireront une heureuse pensée.

Franchissons ce long espace de deuil, et arrivons aux temps non moins funestes de ces ambitieux qui sillonnèrent la terre de sang et de larmes : ce n'est point encore le règne de l'auguste vérité. Le siècle est tout glorieux de lauriers homicides et d'une littérature



sonore , pompeuse , enivrante d'amour et pleine de sensibilité ; le siècle vante les vices d'une cour corrompue , comme autrefois on vantait les hauts faits de MILTIADE et de LÉONIDAS , les vertus d'ARISTIDE et de la mère des GRACQUES ; le siècle ne rougit point de nous montrer les monumens fastueux que son orgueil et son ambition élèvent , tandis que sa politique dévore dans d'affreux cachots , dans d'horribles supplices , l'homme dont le génie pénètre les mystères de la nature , dont la noble audace allume au brasier sacré de la véritable grandeur ces flambeaux qui doivent porter l'instruction dans tous les rangs , ouvrir toutes les voies de l'industrie , et rendre les nations à leur dignité , à leur indépendance . Sous la fêrule du tyran , la pensée est contrainte à vivre indolente ; le poète peut chanter sa maîtresse ; malheur à lui s'il saisit la lyre de TYRTÉE . Le despote frémit aux mâles accens de l'amour de la patrie , à la marche progressive des sciences : aussi , quand la terre est peuplée d'esclaves , un vide immense existe dans l'étude de la nature , les faits demeurent sans but , de toutes parts la chaîne est rompue .

Cependant l'imprimerie est inventée , la terre a conquis de nouvelles limites , les âmes s'arrachent à leur longue léthargie , l'homme ose penser ; déjà il arrête ses regards sur les grands arbres de la forêt , mais il ne voit pas encore les mousses qui entretiennent la fraîcheur de leurs racines , ni les plantes comestibles , textiles et tinctoriales qui doivent augmenter ses jouissances , lui assurer des ressources dans les années de sécheresse ou de pluies constantes , l'abriter des injures de l'air , etc. ; mais il ne connaît point encore les animaux qu'il doit dompter un jour , ni les eaux

dont il peut utilement employer le cours aujourd'hui vagabond et destructeur.

L'esprit d'association est la conséquence de ce premier mouvement ; les idées s'épurent, se propagent, s'accélèrent ; les lumières se font jour, on s'irrite des préjugés, on les combat avec un désintéressement naïf et sincère : on ne peut encore espérer de grands efforts, ni chercher dans la science l'esprit philosophique, mais on marche en avant. Le XVII<sup>e</sup> siècle est chargé de préparer cette mémorable révolution que le siècle suivant devait voir éclore, soutenir avec énergie, et léguer glorieuse au XIX<sup>e</sup> siècle, qui doit lui donner de la puissance, de l'ampleur, et en recueillir les premiers fruits.

Le chaos a cessé ; la vérité reparaît dans tout son éclat, les fers de la servitude sont brisés, la science a reconquis sa dignité, elle devient féconde, et ses bienfaits pénètrent, vivifient toutes les classes de la société. Le génie du bien triomphe du génie du mal. De toutes parts on tente d'expliquer les phénomènes et d'en calculer les effets ; on veut étendre la sphère de la civilisation ; chacun apprécie ses droits et les mesure à l'étendue de ses devoirs ; les sentimens généreux s'éveillent dans tous les cœurs. Mais comme la philosophie du XVIII<sup>e</sup> siècle a la fougue de la jeunesse, elle marche avec intempérance, elle ne songe ni à la diversité des situations et des besoins, ni à l'inégalité des lumières ; et parce qu'elle renne des masses, elle croit, à l'exemple des dieux d'HOMÈRE, toucher à son but dès qu'elle s'est mise en mouvement. Cette erreur a failli nous être fatale ; elle a donné plus que du crédit aux armes qui doivent seulement agir pour notre dé-

fense; elle a permis à l'imposture de reparaître; elle a cru à la reconnaissance, à l'humanité, et ceux-là mêmes qu'elle a tolérés complaisamment ont ensuite creusé l'abîme; ils ont étendu leurs bras sur les esprits faibles, et maintenant ils se flattent d'éteindre le flambeau de la philosophie, d'enchaîner la pensée, de nous rendre, en un mot, aux nuits profondes des siècles de la barbarie.

Eclairé par les excès d'un enthousiasme mal dirigé, par les excès non moins coupables d'une confiance aveugle, d'une imagination ardente, le XIX<sup>e</sup> siècle a une grande tâche à remplir. Plus le but est élevé, plus les moyens doivent être sagement combinés; plus la fin est sublime, plus on doit faire pour y parvenir dignement. Ne perdons pas les fruits des plus généreux efforts. COPERNIC et KLEPER ont frayé la route à NEWTON; le législateur des sciences naturelles, auquel nous rendons hommage en ce jour solennel, a été précédé par les deux frères BAUHIN et par TOURNEFORT. Dans la lutte de la vérité contre le mensonge, suivons l'exemple de NEWTON et de LINNÉ; tout en voulant imiter leurs devanciers, ils les ont laissés bien loin derrière eux. A leur exemple, portons-nous en avant, sollicitons sans cesse la nature, elle veut être interrogée, elle veut même qu'on la tourmente, et ce n'est qu'au génie de l'investigation qu'elle découvre ses secrets; ce n'est que lui qu'elle met en possession de nouvelles vérités.

Mais pour pénétrer dans l'auguste sanctuaire, il faut avoir le sentiment de sa force, il faut porter une âme indépendante et s'être fait une conscience à l'épreuve de toutes les séductions; car la science seule

ne fait pas l'homme; elle double la puissance de ses facultés intellectuelles, elle tempère la fougue des passions; par les charmes attachés à l'étude, elle peut modifier les formes du caractère, mais elle n'en change pas le fond; cette partie secrète de l'individualité demeure toujours la même, quel que soit le genre de nos travaux, quelles qu'elles soient les leçons d'une éducation soignée, ou les calculs d'une âme habituée à la dissimulation. C'est pour cela que la grande république des sciences compte tant de ZŒILES, tant d'hommes à talens si misérables sous le rapport de la probité, de la franchise, tant d'imposteurs et d'ambitieux.

Notre maître, Linnéens, nous a donné l'exemple de cette noble indépendance qui naît d'une conscience pure, de vues louables et dans l'intérêt général; montrons-nous dignes de lui. Suivons la route lumineuse qu'il nous a tracée; ne cédon point au torrent qui gronde autour de nous, qui menace d'envahir tout le domaine de la pensée; établissons une digue insurmontable entre nous et les dieux aux pieds d'argile, que d'avengles partisans veulent placer sur l'autel des sciences. Par notre résistance aux fausses doctrines, semblables aux républiques de l'Italie au moyen âge, luttant sans cesse contre le despotisme, et conservant l'anguste liberté au milieu des désastres du monde, nous offrirons un phénomène au sein même de la corruption, nous conserverons intacte la législation linnéenne, et nous la sauverons du naufrage qui la menace.

C'est une vérité incontestable; l'histoire naturelle exige les méthodes les plus précises pour arriver à la

connaissance exacte des êtres qu'elle considère; et, comme la géométrie, elle demande les raisonnemens les plus rigoureux pour diriger et assurer sa marche vers la perfection. Ce double moyen est méconnu de nos jours; aussi voit-on renverser aujourd'hui ce que l'on a édifié hier, s'arrêter à des riens pour multiplier sans vergogne les genres, les familles, pour détruire des espèces et donner à de simples variétés une importance qu'elles ne justifieront jamais. On se hâte de créer des systèmes, d'établir des coupures sur une circonstance éphémère, sur des données enlevées pour ainsi dire à l'assaut; aussi n'offre-t-on point résolues les plus simples conditions du problème. Dans cet état anarchique, on trouve parfois des idées lumineuses, mais elles n'arrêteront point la chute d'un édifice où toutes les lois de la mécanique sont violées à chaque instant. La science de leurs auteurs est stérile, incertaine, erronée, parce qu'elle n'a pris ni vie ni nourriture à la source du vrai. Les faits sur lesquels elle se fonde sont violentés, l'imagination en déduit des hypothèses, et de celles-ci elle passe à des théories, vrais mensonges de l'ambition et de la suffisance.

Veut-on imprimer un but profitable aux recherches assidues auxquelles on se livre? veut-on que leurs résultats servent un jour aux progrès des sciences? il faut les établir sur des bases solides; il faut procéder d'une manière rigoureuse à la détermination des faits que l'on étudie; il faut, par une invincible persévérance, donner à ces faits un caractère d'authenticité auquel, je le répète, rien ne puisse résister. Plus les faits sont pressans, plus ils demandent d'évidence. Un fait bien déterminé est une mine féconde; il éveille, il

électrise, il alimente le génie; le tâtonnement cesse; encore un pas, et la vérité se découvre : elle brille de toute sa splendeur.

Mais comment donner à un fait toute l'autorité qu'il doit offrir? C'est à la conscience à agir, à prononcer. La conscience ne trompe jamais; c'est le juge impartial dont la voix parle plus haut que toutes les considérations de secte ou de coterie, que tous les intérêts, que toutes les passions. Comme l'a dit l'auteur de *l'Emile*, la conscience est à l'âme ce que l'instinct est au corps; qui suit la conscience obéit à la nature; il ne s'égarera pas, et ne craindra point d'égarer les autres.

Je n'ignore pas qu'il est des hommes dont la conscience est aussi facile, aussi ténébreuse qu'elle est soumise aux caprices du moment, aux lois hostiles qui répugnent à l'honneur. Cette espèce de conscience fait des pygmées, elle imprime sur leur front le sceau de l'infamie; pour eux, l'identité du moi ne se prolonge pas au-delà de l'atmosphère corrompue qui les environne.

Une fois le fait obtenu, vous devez le considérer comme une ligne, comme un trait échappé à la masse lumineuse, l'examiner sous toutes ses faces, dans toutes ses circonstances, en disséquer les parties avec une attention toute spéciale; et lorsque le scalpel ne peut pas être appliqué, il vaut mieux s'arrêter, le dire de bonne foi, et non pas copier servilement les autres, comme on le fait aujourd'hui; il vaut mieux s'arrêter que de jeter de la confusion dans les connaissances acquises par des vues ambitieuses, influencées par une idée préconçue, et pour le mé-

chant plaisir de faire parler de soi ou de parler d'amis aussi peu discrets.

Avez vous au contraire obtenu des résultats heureux par la comparaison rigoureuse des formes intérieures avec les formes extérieures, par le rapprochement avec les faits voisins, par la certitude d'un emboîtement naturel? placez alors l'objet observé sur le grand échafaudage des genres, des tribus, des familles, il prendra de lui-même sa place. Ne vous arrêtez point encore; votre tâche n'est pas entièrement remplie; il vous faut exposer aux yeux de tous le travail fait et les moyens employés: en science, point de mystère, il faut tout dire. Resserrez votre matière dans un petit nombre de pages, vous y arriverez par des généralités graduées. Exprimez votre pensée en quelques mots; évitez cet appareil factice qui détourne l'attention, ces prestiges trompeurs qui plongent dans le vague; soyez essentiellement philosophes. Imitiez LINNÉ; soyez simples, pleins et concis comme lui. Dans les sciences, il est une sorte de mnémonique qui éclaire, coordonne, pénètre, vivifie toutes les parties de la pensée, et la met en contact direct avec la pensée des autres. Un trait suffit pour caractériser un objet, pour en faire un seul point de vue, un fait unique, pour le lier à l'ensemble de la science.

C'est en suivant cette marche que nous parviendrons à arracher quelques grands secrets à la nature, que nous ouvrirons de nouvelles routes à l'esprit humain, que nous multiplierons les vérités sans multiplier les livres, sans surcharger inutilement la mémoire. C'est ainsi que nous donnerons de la force et de l'extension aux bonnes doctrines, que nous ferons

faire aux sciences naturelles des progrès utiles, et que nous appliquerons le résultat de nos études au bonheur de l'homme, à la prospérité des familles, à la civilisation du monde entier.

---



---

# LE COUVENT LINNÉEN,

## CHANSON

PAR M. ADOLPHE DELAJOUS,

Membre Auditeur.

---

Air du Petit matelot.

DANS ce coin charmant de la terre  
Que Flore embellit de ses dons ;  
Loin du profane et sot vulgaire  
Venez entendre mes leçons.  
Amis, passons gaiement la vie,  
Aimons et buvons le bon vin :  
Nargue de la philosophie  
Qui blâmerait un tel dessein.

Ici formons un monastère  
Sous la règle du bon CHAULIEU,  
De CHAPELLE et de SAINT-AULAIRE ;  
Aux affaires disons adieu.  
Frères, passons gaiement la vie,  
Chantons les Muses, le bon vin :  
Nargue, etc.

Puis, parcourons toute la terre,  
Chacun a des fleurs à choisir,  
Et les secrets de leurs mystères  
Seront les jeux de nos loisirs.  
Mes frères, partageons la vie  
Entre les fleurs et le bon vin :  
Nargue, etc.

Les plaisirs ne font qu'une chaîne,  
Bacchus souriait à l'Amour,  
Les Grâces recherchaient Silène,  
Imitons-les à notre tour.  
Mes Frères, partageous la vie  
Entre les belles, le bon vin :  
Nargue, etc.

Les favoris de Terpsichore  
Dessineront ici ses pas,  
Et, s'il le faut, la jeune Aurore  
Nous surprendra dans nos chats.  
Mes Frères, partageons la vie  
Entre nos sœurs et le bon vin :  
Nargue, etc.

Pour retracer nos jouissances,  
Deux bouts-rimés d'ANACRÉON  
Animeront par leurs cadences  
De temps en temps cet Helicon.  
Amis, passons gaiement la vie,  
Aimons et buvons le bon vin :  
Nargue de la philosophie  
Qui blâmerait un tel dessein.



---

# LE PRINTEMPS

## DES LINNÉENS.

---

AIR : *Avec les jeux dans le village.*

Vous qui chérissez la nature,  
Linnéens, l'honneur de nos champs,  
Vous qui portez une âme pure,  
Prêtez l'oreille à mes accens !  
Je chante la saison chérie  
Qui succède aux sombres hivers :  
Je peins la nature fleurie,  
C'est à vous de dicter mes vers.

Déjà l'impatiente Flore  
S'agite au souffle du Zéphir,  
Et la rose, qui vient d'éclore,  
S'empresse de s'épanouir.  
La violette, dans les plaines,  
Exhale la plus douce odeur ;  
Penché sur le bord des fontaines,  
Narcisse étale sa blancheur.

Déjà l'abeille industrielle  
Presse la lavande et le thym ;  
De sa course laborieuse  
Elle apporte un riche butin.  
La vive et légère alouette,  
En chantant, plane dans les airs ;  
Le rossignol et la fauvette  
Répètent leurs tendres concerts.

De la colombe gémissante  
J'entends les plaintives chansons;  
Et la linote gazouillante  
Siffle à l'ombrage des buissons.  
Il est temps, mes jeunes amies,  
De danser aux pieds des ormeaux;  
Cueillons la fleur de ces prairies,  
Foulons l'herbe de ces coteaux.

Au grand LINNÉ rendons hommage,  
Marquons ce jour par des bienfaits;  
De l'homme libre et du vrai sage  
Vantons partout les nobles faits.  
Que l'amitié sincère et pure  
Comble nos jours et nos désirs!  
Que l'onde qui fuit et murmure  
Atteste au loin nos doux plaisirs.













(S 1128

